Table des articles contenus dans ce Volume — N°. 4.

Les Flibustiers dans les mers de l'amerique	F. 1.	à 6.
Caractère des africains	6.	à 7.
peuple de la guyanne, noirs, & établissement de cayenne	7.	à 11
abus de l'autorité	11.	12
découverte de la Jamaique par Colomb	12.	à 14
mort du chien Berri au mont St. Bernard		14
échange de pelleteries dans le canada		15
Décadence de Louis 14. & ce qui l'a causa	16.	à 18
Cession de la Louisianne aux espagnols	18.	à 23
Sasafras de la Floride, mort d'un Sergent fait prisonnier	23.	à 26
reflexions sur la monarchie &c.	26.	à 29
Paris livré aux puissances coalisées	29.	à 32
Langage de Carnot	32.	33
Les lettres & les arts	33.	à 35
Personnage qui a qque rapport avec Napoleon	35.	à 36
l'effet de l'Etude		36
rapport du Duc d'Otrante au Roi, opinion de Voltaire	37.	à 47
Discours du Duc de Richelieu au sujet du Maal Ney	48	à 51
Jn. Jquer. Rousseau Secretaire de mr. de montaigu	51.	52
Marcel fameux maitre à danser à Paris	53.	54
Louis 15. visitant les bureaux de la guerre		54
mr. de Bonnac évêque d'agen		54
Taldonny maitre en fait d'armes à Lyon, & ses amours	55	à 57

un Curé intrus, Lamentations d'un Paysan à Paris.	57.	à 61.
Jong auteur des nuits, Testament de Louis 16.	61	à 69.
L'abbé Mauri à la tribune des états généraux	69	— 70
le comte de Malseigne fameux militaire	70	à 74
Mr. de la Luzerne évêque de Langres en s'expatriant	74.	— 75
Mr. Montjourdain la veille de sa condamnation	75.	à 77
Ses adieu à ses amis	77.	à 78
Mr. Roucher ses adieu à sa femme & à sa fille	78	— 79.
Plaisanterie du Chr. de Parni au camp de St. Rock	79.	— 80
Chanson, Supputation de Voltaire sur la dette anglaise	81	— 82
Prédiction de Voltaire, notre position dans ce bas monde		— 82
Voltaire à Madme. Dessaut sur notre avenir		— 83
les Princes, manie de se plaindre		— 83
Point de Verbiage en écrivant à des hommes en place		— 84
alimens de la Société, défiance des histoires anciennes, — Courage d'une femme de qualité		84
Commencement & fin de la vie		85.
ne craignez point la mort, Racine & Moliere	85.	— 86
Belle conduite du roi de Naples	86.	— 87
Ce que nous sommes		— 87
liberté des Evêques en Espagne		— 87
liberté de conscience & liberté de commerce		— 87.
Priere d'un Capne. Suisse avant la bataille		— 88
Pourquoi chercher fortune dans l'inde, façon de faire sa cour		— 88
Lois de l'amerique qui punissent l'incontinence	89.	— 90

Couplets pour un mariage, Bouquet à Mad.elle C. — F	91	92
art. du Code d'amour, le Prince de Condé à m.r de Bievre	—	93
C'est toi, c'est moi, Simplicité d'un Laquais	94	95
bon mot de m.elle arnoux sur la piece le Fauxcon		95
le mot royallement		95
J'ai vu de près le Stix, un gourmand	96	97
le Cri d'un avocat plaidant contre sa femme	97	101
Voltaire à un de ses amis		101
effets de la goute, Vessie des hommes		102
le ridicule de gener les vivans & les morts	102	103
la Santé, Voltaire sur Colbert	103	104
les On dit, la retraite		104
Vol par un viel invalide en Silezie	105	106
réponse de mad.me de moncu, un frere Picpus	106	107
un indien de retour de Lima	107	108
chateau superbe près de madrid	108	109
le Ch.er de Boufflers, le lendemain d'une bataille		109
Portrait du Duc de choiseul, l'enfer détruit	110	112
Voltaire au baron de Fougères	112	115
m.elle arnoux à l'abbé terrai, & réponse de l'abbé	115	118
difficulté de connaitre les 1.ers principes des choses	118	119
Jouissance d'une Volupté pure		119
il est difficile d'écrire une histoire contemporaine		120
actions des hommes sujettes à des interprétations		120

Voltaire au Prince Royal de Prusse	F.	120
le Prince Royal de Prusse à Voltaire	121	122
la Russie avant Pierre le Grand	122	124
la Vieillesse, morale, le fils du Duc de Médinaceli	124	126
L'économie du genre humain, un avocat de Bordeaux	127	128
Le Duc de Mazarin jeté par la fenêtre		128
Voltaire au Prince Royal de Prusse		130
le Pce. royal de Prusse à Voltaire, sur les désirs	131	134
le Pere Bridaine fameux prédicateur	134	137
Morale, le roi de Prusse à Voltaire	137	139
belles lettres, inondation de nouvelles		139
Vers de Zaïre, morale, chesterfield, sacre des rois, & madme. Deshoullieres		140
Dalembert à Voltaire, commencement du printems	141	143
L'abbé Desplas son sermon en 1777.	143	146
Génie & habitude des avares, Gascon peu fortuné	146	151
expedition du Pretendant Chr. Edouard	151	165
moyen d'éviter les procés, effet des lettres, de l'amour.		166
l'Esprit solide, ~~notre~~ tention au bonheur, Education	167	168
articles de fait & de morale	169	171
l'homme est né méchant, gout de la proprieté, humeur		173
faire jouer les sots, les larmes		173
surabondance des livres, le malheur		174
il est beau de savoir souffrir, nos sens		175

On vend de tout à Paris, comparaison du monde à un bal masqué F.		175
la crainte de la mort, Généalogie, l'ordre, notre orgueil	176.	177
effet de l'orgueil, les passions dans l'homme	177.	178
l'Esprit de vertige, le plaisir		178
Politique des anglais, l'homme généreux, l'égalité, effort. - pour repousser la vérité		179
effet des sociétés, Demetrius, le riche, le talent de plaire	180.	181
le tems s'écoule, dit-on, travailler à éclairer son esprit	181.	182
Morale, l'amitié, le véritable amour	183.	184
l'utilité des commerçans, agitation de l'homme, les beaux arts		184
on n'entend parler que de tuer le tems	185.	186
une heure de promenade dans un cimetiere	186.	-
Epitre de Thomas au peuple, effet de la vertu		186
rapport de Galilée au sujet d'un homme très laid, astrologues		187
vers contre les astrologues, St. Augustin	188.	189
la paresse, l'indifférence, l'interêt, passion, les pauvres, - trop de prévention	190.	193
Decouvertes, grands hommes		193
donner des lois à son païs, l'hermite de la chaussée d'antin	194.	201
Voltaire à l'archevêque de Paris, morale	201.	203
humeur, plaisanterie paresse		204
achat de la noblesse, imagination, la ville de Londres	205.	206
l'aveugle des tuilleries a Piron, l'accord de l'amour & de l'innocence		206
psaume, un grand homme	207.	208
mort de montesquieu, Duc de Villars		209

Sur l'Epitre de Voltaire sur le lac de Genève — F.	210.	211
Epigrame, chanson de Voltaire sur la belle Duclos —		211
Vers sur les ruines de Lisbonne —	212,	213
Sensibilité de la part des Princes —	213,	214
Epitaphe d'un menteur, de la Condamine —	214,	216
avis aux instituteurs, catechisme de l'abbé Raynal —	217.	220
Chanson de Voltaire pour la Gaussin, effigie de Rousseau —		220
C'est la mode de dire du mal des femmes —	221.	227
Convient-il à Voltaire de proner le faste de Louis 14 —	227.	229
Quatrain de Voltaire à Bernard, bouts rimés —	229.	230
mort de fontenelle, imitation du sonnet de Zappi —	231.	232
Couplets de m.r de Chauvelin sur les 7. pechés mortels —	233.	234
Ode de malherbe, premier coup d'œil —	234.	235
Condamnation d'un sujet à mort, bras artificiel —	235,	236
Lucrece, romance, fable sarrazine —	237.	238
trois hommes voyageant ens.ble une nuit morale —	239.	242
L'abbé Voisenon qu'on voulut administrer —		242
Piron, couplets sur les Jesuites, Epigramme par Saurin	243	244
les vrais prodiges sont rares —	244.	246
bon mot de mad.me Deffant, de Voltaire —	246	247
les hottentots pour dresser les bêtes, mort de m.r le Vayer —	247	248
le péril du moment par Diderot, l'abbé le Monnier —	248	249
Portrait du roi de Prusse, épigramme contre la clairon —	250	251
le Siege de Calais de Dubelloi —	251	252
Lettre d'un soldat suisse à sa femme marguerite —	253	254

onze petits articles de morale &c.	254	255
effet de la Gaîté	256	260
Sabinus tragedie, Voyage de montaigne		260
Langue française depuis Louis 14. la pourpre &c.	260	262
Fable de mr. Delisle, Epigramme sur une ode de Dorat		263
épitre à Ninon de l'Enclos qu'on attribuë à Voltaire	264	269
Chacun son métier, Souper de Louis 15. à trianon	270	274
lettre de Voltaire a Daiguebère à propos de mérope		274
l'annonce du Printems, Epigramme de Rhuliere		275
mr. de Saint-Foix sur la religion, Souhait à une dame		276
Stances de Fontenelle à madme. Geoffrin	277	278
Vers d'un poete persan, madme. de Vaupeliere,	279	280
réponse du prince de Ligne à Voltaire	280	281
le mâal de Saxe, consultant le mâal de Noailles		282
marmontel parlant de Linguet à l'academie		283
Chute des hymnes en l'honneur de la liberté		283
Epitre de mr. Delisle à madme. Roux	284	286
Quatrain sur un éventail donné a la reine		287
Voltaire contre l'oraison funebre de l'eveque de Senez		287
Pamphlet piquant contre l'abbé Sabatier		288
Complimens des acteurs italiens & replique d'une Duchesse		288
rien de tel que d'être, lettre de melle. Clairon	289	292
Enigme par Valdec Delessart (Tête à Perruque)		292
Epigramme sur les gasons dans les cours du Louvre		293
mr. de Rhuliere à l'auteur de Mustapha & Zeangir		293

Propos de l'ambassadeur de Naples sur les femmes		293
Stances du chevalier de Chastelleux à mad.me Genlis		294
Le Pilote Moussard de Dieppe	295	299
reception de Voltaire à l'academie Fr.e	300	306
Vers de Voltaire au Prince de Ligne	306	307
Les Adieux du Patriarche	307	308
Sa reception à la loge des Neuf Soeurs	308	309
Mr. mercier a mr. de Voltaire		309
Vers de la marquise de Boufflers sur Voltaire		309
Lettre de Voltaire à mad.elle Dionis		310
Vers sur la mort de Voltaire par Le Brun		310
impromptu de Rhuliere à la Duchesse de Luynes		310
Epitaphe de Voltaire par une Dame de Lausane		311
Enigme par Jn. Jq. Rousseau (un Peintre)		311
empressement des pretres au retour de Voltaire a Paris	311	312
Le Kain Roscius sa reponse a un militaire		312
acrostiche à l'honneur du Duc & Duchesse d'angouleme	313	314
Vestris Pere & son fils lorsqu'on l'envoya au fort l'eveque		315
Epigramme sur de la harpe par le president Rosset		315
Le Vigneron de Montereau avec marmontel	316	322
Chemin vers les richesses		323
reponse de Voltaire sur les ouvrages de Racine		323
Voltaire sur la langue Française		323

la priere en monosyllabes par m.r de la tremblaie	324	325
anecdote. Bisson chirurgien vis à vis de son Eveque	325	327
sur le Seigneur bienfaisant Opera ballet		327
le ch.er mouhi avec m.r de Belle Isle ministre		328
Vers envoyés a m.r Necker par les Ouvriers de l'imprimerie		329
maxime a retenir	329	330
Epitaphe d'un Perroquet		330
Catinat fesant la guerre en italie	330	331
retablissement de l'ancienne magistrature à Paris	331	333
différence du théâtre anglais au théâtre français.		333

N°. 4.

— Collationné —

„ La bagatelle, la Science,
„ les chimères, les Vien, tout est bon; Je Soutiens
„ Qu'il faut de tout aux entretiens.

= Les Flibustiers qui désoloient les mers de l'amerique, ceux qui se distinguerent le plus, & qui haïssoient le plus la nation espagnole, furent, Pierre le Grand natif de Dieppe, qui, avec un bateau monté de 4. canons & de 20. hommes, attaqua & aborda le Vice-amiral des galions; il étonna si fort l'équipage espagnol par son audace que personne ne tenta de faire le moindre mouvement; il entra dans la chambre du Capitaine, & lui mettant le pistolet sur la gorge, il l'obligea de se rendre.

= Cinquante Flibustiers de sa cligue prirent la route du Pérou, ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Arica un Vaisseau chargé de plusieurs millions, ils le prirent, & s'y embarquerent.

= Le Basque Jouqué & Laurent le Graff croiserent devant Carthagène avec trois petits Batimens; il sortit du port deux Vaisseaux de guerre qui avoient ordre de les combattre, & de les ramener morts ou vifs; ceux-ci ne les eurent pas plutôt aperçus qu'ils les attaquerent, & les enleverent; tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre avec une lettre, où l'on remercioit le gouverneur d'avoir envoyé

= ces deux

ces deux bons navires, en lui ajoutant que s'il en avoit quelqu'autre de trop, on le attendroit à St. Yowes, mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

= Les Capitaines Michel & Brouage avertirent que pour tromper leur Vigilance, on venoit d'embarquer à Carthagène sous pavillon étranger des richesses considérables, attaquerent lendemain Vaisseaux hollandais qui portoient ces trésors, & les en dépouillerent.

= Parmi les Flibustiers qui se distinguerent dans cette nouvelle carriere, Monbars, gentilhomme Languedocien se fit un nom singulier: le hazard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance une relation détaillée des cruautés commises dans la conquête du nouveau monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qui ne pouvoit s'éteindre que dans le sang. On raconte à ce sujet qu'étant au collége, & jouant dans une piece le rôle d'un Français qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage qu'il l'auroit étranglé si on ne lui en eut arraché les mains; son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables égorgés

= par

par les monstres sortis de l'Espagne, il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent, l'entousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatisme de religion qui avoit immolé tant de victimes, on eut dit que leurs manes crioient vengeance au fond de son âme: il entendit parler des freres de la côte, comme des ennemis les plus implacables du nom espagnol, il s'embarqua pour aller les joindre;

On rencontre dans la route un vaisseau espagnol qui fut attaqué & aussitot abordé (c'étoit l'usage de ce tems là) Monbars, fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux & se portant deux fois d'un bout du batiment à l'autre, renversa tout ce qui se trouvoit sur son passage; lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contemplant avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation à laquelle il avoit juré une haine insatiable de carnage; la suite de sa vie fut digne de cette premiere action, & il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation qu'il lui en resta le surnom, Déxterminateur.

un homme

= un nommé l'olonois des sables d'olonne se distingua aussi en s'emparant avec deux canots & 22. hommes d'une frégate espagnole sur la côte de cuba; il alla de là à la tortuë, où il trouva michel le basque qui venoit de prendre sous le canon même de porte-belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq millions de livres, & se distingua par d'autres actions tout aussi hardies.

= Graumont gentilhomme parisien avec mille braves qui le suivirent alla attaquer campech, mit tout en fuite, & s'en rendit maître, il n'y resta qu'un canonier & un officier plein d'honneur qui aima mieux s'exposer à tout, que de fuir lachement; le général flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui apartenoit & y joignit de beaux présens, tant le courage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer les droits de la société: les français le jour de St. Louis, voulurent célébrer cette fête, & dans le transport du patriotisme, de l'ivresse de l'amour national pour le Prince, ils brulèrent pour un million de bois de campech qui faisoit une riche portion de leur butin.

: après

- Après cette folie éclatante, intrigue, mais dont il n'y a que les Français qui puissent se glorifier, ces Flibustiers allèrent s'emparer de Carthagène, d'où ils ne tirèrent que cinq millions de livres; le malheur voulut qu'ils rencontrassent une flotte d'anglais, & de Hollandais alliés des espagnols, plusieurs de leurs corsaires furent pris & coulés à fond avec leur butin, la terre se sauva à St. Domingue.

- D'autres Flibustiers s'étoient chargés pour une somme d'escorter un Vaisseau espagnol très richement chargé, un d'entr'eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune en s'emparant de ce bâtiment; le célèbre montauban qui commandoit la troupe n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre.

" Quoi, nous quitter, lui dirent ces hommes intrépides! y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? on délibéra sur le champ; on arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit; on jura que cet homme sans bonne foi, ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves que sa société déshonoreroit. Si ce n'est pas là de l'héroisme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné

- en

en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

« On ne peut qu'admirer au milieu de tant de forfaits une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux.

« On aime à croire & à dire en amerique que les africains sont égallement incapables de raison & de vertu ; un fait d'une autorité certaine, fera juger de cette opinion ?

« un batiment anglais qui en 1752. commerçoit en Guinée fut obligé d'y laisser son chirurgien auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer : Murrai (c'étoit le nom de ce chirurgien) s'occupoit du soin de se retablir, lorsqu'un vaisseau hollandais s'aprocha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attiré sur son bord, & s'éloigna rapidement avec sa proïe ; ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire accourent à l'instant chez Endjoc chez qui logeoit le chirurgien malade, il les arrette à sa porte & leur demande ce qu'ils cherchent.

« le blanc qui est chez vous, s'écrient-ils, il doit « être mis à mort puisque ses freres, ont enlevé nos freres ;

« les

" les Européens qui ont ravi nos Concitoyens sont des
" barbares, répond l'hôte généreux; tuez les
" quand vous les trouverez, mais celui qui loge chez
" moi est un être bon, il est mon ami, ma maison
" lui sert de tour; je suis son Soldat, & je le défendrai;
" avant d'arriver à lui, vous passerez sur mon Corps
" expirant. Ô mes amis! quel homme juste
" voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon
" habitation fut souillée du sang d'un innocent.

Ce discours calma le courroux des noirs, ils se retirèrent tout honteux du dessein qui les avoit conduits, & quelques, & quelques jours après, ils témoignèrent à Mirrai lui-même combien ils se trouvoient heureux de n'avoir pas consommé un crime qui leur auroit causé d'éternels remords.

Les Peuples qui occupoient la Guiane avant l'arrivée des Européens étoient divisés en plusieurs nations qui n'avoient d'autres mœurs que celles des Sauvages du continent méridional: les Caraïbes seuls, que leur nombre & leur courage rendoient plus inquiets, se distinguoient par un usage remarquable dans le choix de leurs chefs; il falloit avoir pour conduire un tel peuple plus de vigueur d'intrépidité, de lumières que personne, & montrer ces qualités par des épreuves sensibles & publiques.

" L'homme qui se destinoit à marcher le premier

" devant

devant des hommes, devoit connoître d'avance tous les lieux propres à la chasse, à la pêche, toutes les fontaines & toutes les routes, il soutenoit d'abord des jeunes longs & vigoureux on lui faisoit porter ensuite des fardeaux d'une pesanteur énorme, il passoit la plupart des nuits en sentinelle à l'entrée du Carbet: on l'enterroit jusqu'à la ceinture dans une fourmilliere, où il restoit exposé un tems considérable à des piqures vives & sanglantes; s'il montroit dans cette situation une force de corps & d'âme à l'épreuve des dangers & des fléaux où la nature expose la vie des sauvages; s'il étoit l'homme qui devoit tout endurer, & ne rien craindre, les suffrages s'arrêtoient sur lui; cependant, comme s'il eut senti ce qu'impose l'honneur de commander à des hommes, il se dérroboit sous d'épais feuillages; la nation alloit le chercher dans une retraite qui le rendoit plus digne du poste qu'il fuyoit, chacun des assistans lui mettoit le pied sur la tête pour lui faire connoître qu'étant tiré de la poussiere par ses égaux, ils pouvoient l'y faire rentrer, s'il oublioit les devoirs de sa place: c'est la cérémonie de son couronnement. après cette leçon politique, tous les arcs, toutes les fléches tomboient à ses pieds & la nation obéissoit à ses lois, ou plutot à ses exemples.

— à l'Égard des noirs attachés à nos colonies, si l'on risquoit de les voir déserter, se refugier, s'attrouper, se retrancher dans les bois, ce qui arrivoit souvent, c'étoit la tyrannie de leurs maîtres qu'il falloit en accuser; mais on auroit prévenu l'évasion de ces malheureux si on avoit rendu leur condition suportable; la loi de la nécessité qui commande même aux tyrans, prescrira dans nos colonies, si nous les recouvrons, une modération que l'humanité seule devroit inspirer partout.

— L'établissement de Cayenne a fait périr un monde considérable par les fautes énormes, & l'inconduite des commandans sans talens que le ministre y envoya; les cendres de ces malheureux crieront à jamais vengeance contre les moteurs & les facteurs d'un projet qui engloutit tant de malheureux à la fois, l'état a déploré cette perte, il poursuivit & punit le principal auteur, mais qu'il est douloureux pour la patrie, pour les sujets, pour toutes les âmes avares du sang français de le voir ainsi prodiguer dans des entreprises ruineuses par une folle jalousie d'autorité qui commande un silence rigoureux sur les opérations publiques! eh: n'est-ce pas l'intérêt de la nation entière que

- ses

ses chefs soient éclairés ! mais peuvent-ils l'être autrement que par les lumieres générales ? pourquoi lui cacher des projets dont il doit être l'objet & l'instrument ? espère-t-on de commander aux volontés sans l'opinion & d'inspirer le courage sans la confiance ? les vraies lumieres sont dans les écrits publics, où la vérité se montre à découvert, où le mensonge craint d'être surpris - les mémoires secrets, les projets particuliers, ne sont gueres que l'ouvrage des esprits adroits & intéressés qui s'insinuent dans les cabinets des administrateurs par des routes obscures, obliques, & détournées : Quand un Prince, un ministre s'est conduit par l'opinion publique des gens éclairés, s'il éprouve des malheurs, ni le ciel, ni la terre ne peuvent les lui reprocher, mais des entreprises faites sans le conseil, & le vœu de la nation, des événemens amenés à l'insçu de tous ceux dont on expose la vie & la fortune, qu'est-ce ~~autre~~ chose qu'une ligue secrète, une conjuration de qques individus contre la société entiere : Jusqu'à quand l'autorité se croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les citoyens, jusqu'à quand témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes ?

: L'amour

: L'amour du bien public, la conservation des peuples sont les Rois & Ministres, et n'ont qu'à ce prix, à cette condition qu'il vous est permis de gouverner les hommes à qui la nature & Dieu même ont donné la force!

: L'abus de l'autorité, si commun chez la plupart des nations, mais si rare chez les Anglais, se fit cruellement sentir à Antigoa île Anglaise. Son gouverneur, le colonel Parck, bravant également les loix les mœurs, & les bienséances, ne connoissoit ni frein, ni mesure; les membres du Conseil, hors d'état de réprimer des excès qu'ils détestoient, commencent en vain les colons de protéger leurs représentans, de défendre la fortune publique, & de mettre fin à tant de calamités: aussitôt on prend les armes, le tyran est attaqué dans sa maison, & meurt percé de plusieurs coups, son cadavre jetté nu dans la rue, est mutilé par ceux dont il avoit déshonoré la couche; la métropole plus touchée des droits sacrés de la nature, que jalouse de son autorité, détourna les yeux d'un attentat que sa vigilance auroit dû prévoir, mais dont l'équité ne lui permettoit pas de tirer vengeance. Ce n'est que la tyrannie, qui, après avoir excité la rebellion veut l'éteindre dans le sang des Opprimés — la malveillance, je dis le machiavelisme

: qui

qui enseigne aux Princes l'art de se faire craindre, & détester; leur ordonne d'étouffer les victimes dont les cris importunent. l'humanité prescrit aux rois la justice dans la législation; la douceur dans l'administration, la modération pour ne pas occasionner les soulevemens, & la clémence pour les pardonner. la religion ordonne l'obéissance aux peuples, mais avant tout, Dieu commande aux Princes l'équité; s'ils y manquent, cent mille bras, cent mille voix s'élèveront contre un seul homme au jugement du ciel & de la terre. les îles de l'amerique ont vengé qque fois l'autorité des rois, & le droit des peuples contre les gouverneurs qui, par une double trahison; abusoient du nom du Prince pour oprimer une nation.

Colomb découvrit en 1494. l'île de la Jamaique mais il n'y forma pas d'établissement. huit ans après, il y fut jetté par la tempête. la perte de ses vaisseaux le mettant hors d'état d'en sortir, il implora l'humanité des sauvages, & il en reçut tous les secours de la comisération naturelle; mais ce peuple qui ne cultivoit uniquement que pour ses besoins, se lassa de nourrir des étrangers qui l'exposoient à mourir de disete & s'éloigna insensiblement de leur voisinage. les espagnols qui

l'avoient

L'avoient déja effarouché par des actes de Violence, ne garderent plus de mesure avec les indiens, & emporterent jusqu'à prendre les armes contre un chef qui les accusoient de rigueur: Colomb forcé de céder à leurs menaces pour sortir d'une Situation désespérée, profita d'un de ces phénomenes de la nature où l'homme de Génie trouve des ressources pardonnables à la nécessité — le peu qu'il avoit acquis des connoissances astronomiques l'instruisit qu'il y auroit bientôt une éclipse de lune: il fit avertir tous les Caciques Voisins de s'assembler pour entendre de lui des choses importantes à leur Conservation; Quand il fut au milieu d'eux après leur avoir reproché la dureté avec laquelle ils les laissoient perir, lui & ses Compagnons.

" Pour vous punir, leur dit-il, d'un air inspiré
" le Dieu que j'adore va vous frapper de ses
" plus terribles coups: dès ce soir, vous verrez
" la lune rougir, puis s'obscurcir & vous refuser
" sa lumiere; ce ne sera que le prélude de vos
" malheurs, si vous vous obstinez à me refuser
" des Vivres.

A peine l'amiral a parlé que ses prophéties s'accomplissent; la désolation en extreme parmi les Sauvages, ils se croyent perdus, demandent grace

: K

& promettent tout. alors on leur annonce que le Ciel touché de leur repentir, apaise sa colère & que la nature va reprendre son cours; dès ce moment les subsistances arrivent de tous cotés, & Colomb n'en manque pas jusqu'à son départ.

— Les Vents & les Courans portent avec une extrême violence sur les ecueils de la Floride.

l'Elizabeth vaisseau de guerre anglais alloit infailliblement y périr lorsqu'il aima mieux entrer dans la Havanne —

(Nª. on trouvera cette anecdote dans le N°. 2. f°. 345)

— Le chien nommé Berri, un des prédécesseurs de ceux qui ont péri sous les neiges du grand St. Bernard, est mort infiniment regretté; cet animal intelligent a servi à l'hospice de ce mont pendant 12. ans, & il a sauvé la vie à plus de 40 personnes; rien ne pouvoit ralentir son zèle. dès que les brouillards & les neiges envelopoient les montagnes, il partoit pour aller à la rencontre des voyageurs égarés, il couroit tout hors d'haleine en aboyant & revenoit souvent aux endroits les plus périlleux. Lorsque ses forces ne suffisoient pas pour retirer de dessous les neiges un homme engourdi par le froid il retournoit en courant à l'hospice & alloit chercher les religieux.

Lorsque l'âge lui eut oté ses forces, on le mit en pension à Berne où il est mort & on a deposé son corps empaillé au musée de c/v

En échange des Pelleteries les Sauvages du Canada recevoient en païement des quelles les Français allerent s'y établir, des Scies, des Couteaux & des Haches, des chaudieres des Hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles Communes, des grosses étoffes de laine, mais on leur vendoit aussi ce qui leur est été préjudiciable, même à titre de don & de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac & surtout de l'eau de Vie; cette boisson, le présent le présent le plus funeste que l'ancien monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutot été connu des Sauvages qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion: il leur étoit également impossible & de s'en abstenir & d'en user avec modération. on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique, qu'elle leur ôtoit le Jugement, qu'elle les rendoit furieux, qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfans, les freres, les Sauvages, à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. inutilement quelques Français honnêtes voulurent les faire rougir de cet excés. Eux, vous répondirent-ils qui nous avez accoutumés à cette liqueur, nous ne pouvons plus nous en passer, & si vous refusez de nous en donner, nous irons en chercher chez les anglais; c'est vous qui avez fait le mal, il est actuellement sans remede.

- La France, qui pendant 40. ans avoit soutenu seule tous les efforts de l'europe conjurée vaincu ou repoussé toutes les nations réunies, fait avec ses propres sujets sous Louis 14. ce que Charles quint n'avoit pû faire avec les troupes innombrables de ses divers royaumes; la France qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt régnes & sous un régime seul tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples, la France alloit couronner tant de gloire & de succés en plaçant une branche de sa maison royale sur le trône d'Espagne; elle avoit alors & moins d'ennemis & plus d'alliés qu'elle n'en avoit eu dans le tems de ses plus éclatantes prosperités, tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

- Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. fiere & vigoureuse sous un roi brillant de toutes les graces & la force de la jeunesse après s'être élevée avec lui par tous les dégrés de la gloire & de la grandeur, elle descendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité; l'esprit de bigoterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuse décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs, & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. les rois qui, comme

- les

Les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre
Va leur manquer, semblent chercher dans leur Vieillesse
une nouvelle espèce de Flatteurs qui les bercent d'espérances
au moment où toutes les Réalités leur échappent; c'est alors
que l'hipocrisie toujours prête à surprendre les deux
enfances de la Vie Humaine, réveille dans l'ame des Peuples
les idées qu'elle y avoit semées, & sous prétexte de les
conduire au seul bonheur qui peut leur rester, de gouverner
toutes leurs Volontés; mais comme ce dernier âge est
un état de foiblesse, ainsi que le premier, une Variation
continuelle règne dans le gouvernement. La brigue a
plus d'audace & de pouvoir que jamais, l'intrigue espère
d'avantage & le mérite obtient moins; les talens se retirent
& les sollicitations de toute espèce s'avancent; les places
tombent au hasard sur des hommes qui, tous également
incapables de les remplir, ont la présomption de se croire
dignes, fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils
ont les uns pour les autres; la nation dès-lors perd sa
force avec sa confiance, & tout va comme tout est
mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

= Tirer un peuple de l'état de barbarie le soutenir
dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute
sont trois opérations difficiles, mais la dernière l'est
davantage. On sort de la barbarie par des élans

= intermittens

intermittens ; on se soutient au sommet de la prospérité par les forces qu'on a acquises, on décline par un affaissement général au quel on est acheminé par des symptomes imperceptibles ; il faut aux nations barbares de longs régnes, il faut des régnes courts aux nations heureuses ; la longue imbécilité d'un monarque cadue prépare à son successeur des maux presqu'impossibles à réparer. — Telle fut la fin du régne de Louis 14. après une suite de défaites et d'humiliations, il fut trop heureux d'achetter la paix par des sacrifices qui marquoient son abaissement, mais il sçut la dérober aux yeux de son peuple en les faisant surtout au delà des mers : on peut juger combien il dut en coûter à sa fierté de céder aux anglais la baye d'Hudson, terre-neuve et l'acadie trois possessions qui formoient avec le canada l'immense pais connu sous le nom glorieux de nouvelle france.

— Cession de la Louisiane aux Espagnols par la France.

La France a méconnu de grands avantages quand elle a cédé la Louisiane à l'Espagne, et au tribunal de la morale, ne sera-ce pas un crime d'avoir

d'avoir vendu ou donné des Citoyens à une puissance étrangère ? De quel droit en effet un Prince disposerait-il d'un peuple qui ne consent par à changer de maître ?

= Les nations doivent-elles tout aux Rois ? & les Rois ne doivent-ils rien aux nations ? que signifie donc le droit des gens ? n'est-il que le droit du Prince ? Ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul, cette maxime imaginée par le clergé qui ne met les Rois au dessus des peuples, que pour commander aux Rois mêmes, au nom de la divinité, n'est donc qu'une chaine de fer qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme ? ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'interêt & de fidélité qui fait régner une famille au milieu d'une société ? si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc en appeler aux interprètes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être ? si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion, dès-lors, elle est soumise comme toutes les autres lois religieuses au tribunal de la conscience, & dans un état où l'on reconnoit la loi de Dieu pour la première, il faut attendre que la décision de l'Eglise, éclaire, & dirige les consciences, sur l'étendue & la nature du pouvoir

= des Rois

Des Rois: en vain, dirait-on que les livres Saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre; c'est à l'Église que la lettre et le sens de ces livres ont été révélés et par l'église aux nations qui les ont adoptés; elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point, et à quel dessein, Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. Les Rois, en s'appuyant des textes de la Bible, se remettent dès-lors sous la tutèle de l'Évangile; ainsi quand ils emprunteront les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé pour retirer ses propres armes et s'en servir contre les Rois, il trouvera dans l'Évangile même, où ils ont pris le droit de régner un bouclier à opposer contre l'Épée, et la glaive contre le glaive. mais pourquoi l'autorité voudrait-elle se déguiser qu'elle vient des hommes? la nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux Rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possèdent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. jouissant reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité? qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, et que gagne-t-on à l'idée d'une puissance qu'on

usurpe

usurpé ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise? & quel est le bonheur d'un Prince qui ne commande que par la force, n'est obéi que par la crainte? est-il tranquille sur le trône lorsqu'il se voit forcé de dire, pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne? tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa liberté, le droit inaliénable de n'être gouverné que par la raison & par la justice. le bien & le salut des peuples, voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent & qui n'en reconnoissent point au dessus d'elle. c'est la sauvegarde la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés; c'est par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le soutien.

= Or, en appliquant cette régle aux traités de partage & de cession que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples comme des troupeaux? que les Princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hipotéquer leurs provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles, tandis que les apanages de leurs maisons, les dots de leurs domaines, les soutiens de leur couronne sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on

= n'ose

n'ose toucher dans les besoins les plus pressans d'un état ?..... J'entends la voix d'une nombreuse colonie, elle dit à sa métropole.

" Que t'ai-je fait pour me livrer à un étranger ?
" ne suis-je pas sorti de ton sein ? n'ai-je pas
" semé, planté, cultivé, moissonné pour toi
" seule ? quand tes vaisseaux m'exposèrent sur
" ces rivages si différens de ton heureux climat,
" ne me promis-tu pas de me couvrir toujours
" de tes armes & de tes voiles ? n'ai-je pas
" combattu pour tes droits, & défendu le sol que
" tu m'avois donné ? après l'avoir fertilisé de mes
" sueurs, ne l'ai-je pas arrosé de mon sang
" pour te le conserver ? tes enfans sont mes frères
" ou mes frères, tes loix faisoient ma gloire &
" ton nom, mon honneur ; j'ai taché de l'illustrer
" ce nom chez les nations même qui ne le
" connoissoient pas ; je t'avois fait des amis, &
" des alliés parmi les sauvages, j'aimois à croire
" qu'un jour, je pourrois être l'égale de tes
" vivans, la terreur de tes ennemis, mais non,
" tu m'as abandonnée, tu m'as engagée à mon insçu
" par un marché dont le secret même étoit une
" trahison. mère insensible, ingrate, as-tu

" pû

" j'ai rompu contre la Voix de la nature les nœuds qui
" m'attachoient à toi par ma naissance même : quand
" je te rendois par des tributs de mes pénibles labeurs
" le Sang & le lait que j'avois reçu de tes Veines, je
" n'aspirois qu'à la consolation de Vivre & de mourir
" sous ta loi. tu ne l'as pas Voulu. tu m'as arraché
" à ma famille pour me donner à un maître qui
" n'étoit pas de mon choix : rendez-moi mon Père,
" Cruelle, rendez-moi à celui dont j'ai appris à begaïer
" le nom dès ma plus tendre enfance ; tu peux bien
" me soumettre malgré moi-même au joug que
" mon Cœur repousse, mais ce ne sera que pour
" un tems. je languirai, je périrai de douleur &
" de foiblesse, ou si je reprends de la Vie & des
" forces, ce sera pour me soustraire aux liens
" que je déteste, dussai-je me livrer à tes ennemis.

Le Sassafras Vient de la Floride ; il croit également sur le bord de la mer & sur les montagnes ; il doit, élevé comme le Sapin, sans branches, sa tête forme une espèce de Coupe, ses feuilles sont Vertes & ressemblent à celles du Laurier ; sa fleur jaune répand en infusion comme le bouillon blanc & le thé, sa racine très connue dans le Commerce parce qu'elle est utile à la médecine, doit être Spongieuse, légère de

= Couleur

Couleur cendrée, d'un gout âcre, douceâtre, aromatique d'une Odeur qui aproche de celle du Benoui & de l'anis; car qualités lui donnent la Vertu d'exciter la transpiration de résoudre les humeurs épaisses & Visqueuses, de soulager la paralisie & les fluxions froides; on l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies Vénériennes, les premiers espagnols qui s'emparèrent de la Floride, auroient peut-être péri de ce mal sans un remède si puissant; les anglais qui attaquèrent l'établissement de St. augustin à 12. lieües de San mathéo, furent obligés en 1747. à renoncer à le prendre, les montagnards écossais y furent battus & massacrés; un Sergent seul fut épargné par les Sauvages indiens qui combattoient avec les espagnols, la réservèrent pour les Supplices qu'ils destinoient à leurs prisonniers; ce fut réservé à la Vüe de la torture Cruelle qu'on lui préparoit, Harangua dit-on, la troupe Sanguinaire en ces termes.

= Héros & Patriarches du monde occidental, Vous n'étiés pas les ennemis que je cherchois, mais enfin Vous avez Vaincu: le Sort de la guerre m'a mis dans vos mains, usez à Votre gré du droit de la Victoire? Je ne Vous la dispute pas; mais puisque c'est l'usage de mon pais d'offrir une rançon pour Sa Vie, écoutez une proposition qui n'est pas à

= rejetter

Rejetter.

= Sachez donc, braves américains, que dans le pais
" où je suis né, certains hommes ont des connoissances
" surnaturelles; un de ces Sages qui m'étoit allié par le
" sang me donna quand je mentis soldat un charme
" qui devoit me rendre invulnérable, vous avez vu comment
j'ai échapé à tous vos traits; sans cet enchantement
" aurois-je pû survivre à tous les coups mortels dont
" vous m'avez assailli? Car si on apelle à votre
" valeur, la mienne n'a ni cherché le repos, ni fuit le
" danger; c'est moins la vie que je vous demande aujourd
" d'hui que la gloire de vous prouver un secret important
" à votre conservation, & de rendre invincible la plus
" vaillante nation du monde; laissez-moi seulement
" une main libre pour les cérémonies de l'enchantement
" dont je veux faire l'Epreuve sur moi-même en
" votre presence.

-: Les indiens saisirent avec avidité ce discours
- qui flattoit en même tems & leur caractère belliqueux
- & leur penchant pour les merveilles. après une courte
délibération, ils délierent un bras du prisonnier.
l'écossais prit son sabre, au plus adroit
au plus vigoureux de l'assemblée, & dépouillant son
cou après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles
avec des signes magiques, il prit d'une voix haute & d'un air gai

= Voyez

« Voyez maintenant, Sages indiens, une preuve incontestable de ma bonne foi ; Vous, guerriers, qui tenez mon âme tranchante, frappez de toute votre force, loin de séparer ma tête de mon corps, vous n'entamerez pas seulement la peau de mon cou. »

A peine il eut prononcé ces mots que l'indien déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à 20. pas la tête du Sergent ; les Sauvages étonnés restèrent immobiles regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité ; cependant admirant la ruse qu'avoit employé le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays.

= Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des Voyageurs.

= Nous sommes loin de croire que l'on veuille tenter encore de rétablir la monarchie féodale, la chute de la monarchie établie en 1791. du gouvernement impérial

impérial & du gouvernement Royal établi en 1814. Doit
apprendre aux gouvernants ou gouvernans qu'ils n'ont rien
à gagner à faire de pareilles tentatives en France, cependant
si la destruction de cette région appellée la noblesse peut
se concilier avec des titres de Duc, de Comte ou
de Baron, on ne voit pas pourquoi elle ne se concilieroit
pas aussi avec un Ordre de choses dans lequel les gens
titrés seroient exclusivement appellés aux emplois & seroient
affranchis des contributions publiques — mais il faut une
monarchie, s'il ne peut pas exister de monarchie sans
noblesse, il faut une monarchie oui : mais il n'en faut
pas une telle que celle qui existoit en France avant 1789.
il en faut une qui soit le soutien & non le tombeau de la
liberté publique ; il en faut une comme celle des
anglais. il faut donc une noblesse sans doute, mais il
n'en faut pas une comme celle qui existoit avant 1789.
il en faut une qui soit soumise comme les autres citoyens
à toutes les loix de l'état, il en faut une qui ait à
remplir des fonctions bien déterminées ; il en faut une
qui soit appropriée à une monarchie constitutionelle
il en faut une en un mot comme celle de l'angleterre
pour former exclusivement la chambre des Pairs, mais
il est absurde de vouloir soutenir une monarchie
constitutionelle avec les Etats d'une monarchie
féodale qui en sont les ennemis naturels.

- On parvint

" On paroit revenir aujourd'hui à un Système modéré, on veut se rapprocher du peuple dont on proclame en conséquence l'abolition de la noblesse, mais est-ce la chose ou le mot Seulement qu'on veut abolir ? Si c'est la noblesse qu'on veut Exclusivement détruire, il faut que l'on Supprime tout ce qui la constitue, & que les titres de Prince, de Duc, de Comte, & de Baron disparoissent définitivement ; Si ce n'est que le mot qu'on veut abolir, il ne vaut pas la peine de faire tant de bruit & de s'élever avec tant de Véhémence contre la féodalité

" On dira sans doute que les titres de Prince, de Duc, de Comte, & de Baron, ne sont que des titres d'honneur qui n'ont aucune Valeur par eux-mêmes, cela peut être en effet, Cependant pourquoi va-t-on chercher des dénominations dans un Ordre de choses qui est odieux à la nation ? Ce peuple qu'on a rendu méfiant à force de le tromper, ne doit-il pas craindre qu'on ait l'intention d'attacher à ces dénominations des privilèges qu'on a l'air de proscrire ? est-il convenable d'ailleurs pour récompenser quelques individus de ressusciter des dénominations humiliantes pour la nation entière ? Si l'on a besoin de titres, n'a-t-on pas ceux de la Légion d'honneur ?

" On ne doit pas se dissimuler qu'en rétablissant

: la

la noblesse, car nous ne saurions donner une autre dénomination à une classe d'individus qu'on désigne par les titres de Prince, de Duc, de Comtes & Barons, on ne sème entre les citoyens un genre de division & qu'on ne détache la masse du peuple, du gouvernement.

: art: extrait du Censeur N: 6.

= Ce fut dans les derniers jours de mars 1814. que Paris a été livré aux puissances coalisées; les puissances déclarerent avant d'y entrer qu'elles étoient prêtes à reconnoitre le gouvernement que les français voudroient se donner, mais qu'elles ne traiteroient jamais avec Napoléon, ni avec aucun des siens —

: le 1er. avril, le Sénat se réunit & établit un gouvernement provisoire, le 3. il prononça la déchéance de l'empereur & de sa famille, le même jour, le Corps législatif, adhéra à cet acte; le 6. il publia un projet de constitution par lequel Louis Stanislas Xavier frere du dernier roi, étoit appellé au trône de France en même tems, Napoléon abdiqua l'empire pour lui & pour sa famille, & partit pour l'île d'Elbe.

: Louis Stanislas n'accepta pas la constitution, mais le 4. juin, il déclara en présence du Corps législatif, & d'un grand nombre de Sénateurs, que

: volontairement

Volontairement & par le libre exercice de son autorité royale, il accordoit & concédoit, faisoit concession & octroi à ses sujets, tant pour lui que pour ses successeurs d'une charte constitutionelle: dans la même séance, le corps législatif & les sénateurs qui y avoient été apellés jurerent d'être fidèles à cette charte: cette nouvelle constitution servit de base au gouvernement des Bourbons sans aucune opposition de la part du peuple ou de l'armée: cet ordre de choses subsistoit depuis près d'une année, lorsque Napoleon a reparu sur le territoire français, accompagné des hommes qui l'avoient suivi dans son île; il reprit le titre d'Empereur des français, & déclara que tout ce qui avoit été fait, étoit illégitime & qu'il n'étoit aucune nation qui n'eut le droit de se soustraire au deshonneur d'obéir à un prince imposé par un ennemi momentanément victorieux.

: Le gouvernement envoya vers lui des soldats pour le combattre, ces soldats passerent sous ses drapaux il marchoit donc sur Paris sans rencontrer aucun obstacle les Bourbons qui ont inutilement cherché un point d'apui capable de résister à l'armée, abandonnerent le trône & sortirent de France: Napoleon ressaisit les rênes du gouvernement.

: Lorsqu'après l'entrée des armées coalisées

: dans

dans Paris, la municipalité de cette Ville proclama le retour d'un maître légitime, nous fumes les premiers à écrire & à publier que tant que les Français ne seroient pas tombés dans le dernier dégré d'abrutissement, ils ne reconnoitroient pour Roi légitime que celui dont le pouvoir seroit fondé sur des loix indépendantes de sa Volonté & approuvées par la nation.

= Depuis cette époque, nous n'avons pas cessé de soutenir la légitimité des divers gouvernemens qui se sont succédés toutes les fois qu'ils nous ont paru légitimes, et les mêmes raisons qui nous ont porté à défendre la légitimité du Consulat & même de l'empire, nous portent à croire à la légitimité du gouvernement des Bourbons depuis le moment où la Charte a été acceptée jusqu'à celui où une partie des Citoyens se sont déclarés contre eux & où les autres les ont abandonnés -

= Qu'est-ce en effet que la Charte Constitutionnelle C'est un acte qui ne contrarie pas, mais qui consacre les droits qui appartiennent au peuple Français, C'est un acte par lequel on reconnoit qu'ils sont tous égaux devant la loi, qu'ils doivent contribuer indistinctement dans la proportion de leur fortune aux Charges de l'Etat, qu'ils sont tous également admissibles aux emplois Civils & militaires, que leur liberté

= individuelle

individuelle leur est garantie, & qu'ils ne peuvent être arretés, ni poursuivis que dans les cas prévus par la loi & dans la forme qu'elle prescrit, que chacun professe sa religion avec une égalle liberté & obtient pour son culte la même protection, qu'ils peuvent librement imprimer & publier leurs opinions, sauf à en répondre devant les tribunaux conformément aux loix, que leurs proprietés sont inviolables, que nul impot ne peut être perçu qu'après avoir été consenti par les représentans de la nation.

— Langage de Carnot dans son mémoire ./.

= Si la personne des rois est justement sacrée, leur parole ne l'est pas moins & doit se montrer pure de tout subterfuge. est-cela cette loyauté qu'on se plût toujours à regarder comme le plus noble apanage du sang des Bourbons? est-il de la dignité du Prince (dit Carnot à la fin de son mémoire) de chicaner sur quelque expression obscure de la charte constitutionelle, comme s'il étoit déja au régret de nous l'avoir donnée? & dans le cas d'un doute, ces expressions qui sont de lui ne doivent-elles pas toujours être interprettées de la manière la plus libérale? un roi, ne doit-il pas au delà, plutôt que de rester en de-ça de ce qu'il a

= promis

Francis 2. & ses ministres ne devroient-ils pas lui rappeller sans cesse ce passage sublime de la proclamation de son aïeul Henri quatre, n'étant encore que Roi de Navarre.

" Qui peut dire au Roi de Navarre qu'il a vu
" Jamais manqué à sa parole ".

Ces sentimens sont ceux qui constituent la vraie gloire d'un monarque, en même tems qu'ils sont les principes de la morale républicaine.

= Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers Franchirent les Alpes; de même que les Croisades avoient apporté les Romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles 8. & de Louis 12. transportèrent en France quelques germes de bonne littérature, mais ce germe des cultures & de lumière furent noyés dans des guerres de religion; on les recueillit pour ainsi dire dans le sang & le carnage & le tems vint où ils devoient éclore & fructifier: le Seizième Siècle avoit été celui de l'Italie le Suivant fut celui de la France qui, par les Victoires de Louis 14. ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrèrent en foule sous son règne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux arts.

" ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme,

: il respira

il respira dans le marbre & sur la toile, dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poésie. tout lui fut soumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée ; tout sentit son empreinte ; les couleurs visibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination, & les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. l'homme donna de l'esprit à la matière & du corps à l'esprit. mais on doit observer que ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire. l'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son âme, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes & de Rome, qui les avoit fait revivre dans celle de Florence qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise. — Que n'eut pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des pouvoirs ? en voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux anglais, malgré l'inactivité du climat, juger de ce qu'il auroit produit chez les français, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible à créer, à jouir ! un pays où l'on trouve

= comme

Comme autrefois en Grèce, des esprits ardens & propres à l'invention, sous un ciel qui les échauffe des rayons les plus beaux & agréables: des bras nouveaux sous un climat, où le froid ne les excite au travail: des provinces tempérées entre le nord & le midi: des mers secondés par des fleuves navigables: de vastes plaines abondantes en grains: des coteaux chargés de sarmens & de fruits de toutes les espèces: des salines qu'on peut multiplier à son gré: des prairies couvertes de chevaux: des montagnes où croissent les plus beaux bois: partout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance, les matières communes des arts & les superfluités du luxe, en un mot le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie. avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux arts aussi loin que cette mère du génie si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté créatrices des grands hommes, souverains des grands peuples.

~. Du temps d'Innocent 3. il exista un personnage dont l'histoire a quelque rapport avec celle du trop fameux avanturier qui va acheter son roman à l'île S^te. Hélène: dans un recueil de lettres d'Innocent 3. on en trouve une de l'année 1203. adressée à l'évêque

: de clavium

Clavium laquelle contient sur le Napoleon de ce temps là des particularités curieuses par les raprochemens singuliers auxquels elles donnent lieu, en voici la traduction.

" Vous avez déja sû de quelle clémence nous avons
" usé envers les gentils-hommes Napoleon & Joseph
" lorsque le premier tomba au pouvoir des romains
" il fut renfermé à Canaparia, & traité avec d'autant
" plus d'égards qu'il l'emportoit sur les autres prisoniers
" en noblesse & en puissance; nous le tirames, non
" sans beaucoup de peine de sa prison afin qu'il
" ne perît pas à Canaparia avec ses compagnons
" de captivité, & nous le logeames décemment dans
" notre palais, non comme un prisonnier, mais
" comme un ami; ceux de Viterbe ne paroissant
" pas disposés à observer le traité de paix, ce qui
" excita le courroux d'un grand nombre de romains
" nous craignimes qu'on ne tentât quelques violences
" contre Napoleon s'il restoit à Rome, c'est pour-
" quoi, nous le fimes conduire à Faria chateau
" fort le plus spacieux de l'Italie, & là, il fut
" encore gardé avec beaucoup d'égards & de civilité,
" mais sans reconnoissance pour nos bontés, il
" s'enfuit ne songeant pas à tout ce qui pouvoit
" résulter de cette fuite, ni quelle fermentation

" elle pouvoit

" pouvoit exciter contre nous de la part du peuple romain,
" & il se retira à notre insçu dans sa patrie. Quoique le
" désir de briser ses chaînes, de secouer le joug de la captivité
" soit inné dans l'homme, ainsi que dans les autres animaux
" il ne devoit pas craindre qu'après l'avoir soustrait à une
" mort certaine, nous le fissions mettre une 2.de fois en
" prison; il n'auroit pas dû non plus imaginer que sa fuite
" empêcheroit la conclusion de la paix, car tout de suite,
" après son départ, elle fut confirmée, & établie pour toujours.
" nous vous ordonnons de lui enjoindre de notre part, d'aban-
" donner sur le champ le gouvernement d'aquapendente
" dont il s'est emparé sans notre assentiment, notre volonté
" étant qu'aucun étranger ne s'y établisse sans notre permission
" & consentement spécial.

— Ne semble-t-il pas qu'il soit attaché au nom de Napoléon d'envahir le bien d'autrui, d'être ingrat envers ses bienfaiteurs, de manquer à la foi jurée & de s'évader d'un asile accordé par la clémence, dans le dessein de nuire à ceux qui l'ont épargné, & au risque d'attirer les plus grands malheurs sur sa patrie.

— L'étude a cela de bon, qu'elle nous fait vivre tout doucement avec nous-mêmes, qu'elle nous délivre du fardeau de notre oisiveté, & qu'elle nous empêche de courir hors de chez nous pour aller dire & écouter des riens d'un bout de ville à l'autre

Rapport au Roi par le Duc d'Otrante sur l'intérieur du Royaume en 7bre 1815.

Je viens exposer à Votre majesté la Situation du Royaume dans son rapport avec les armées étrangères, les désordres dont j'ai l'honneur de lui rendre compte sont passagers, la réparation les adoucit, le temps les répare, la cause en est connue; mais il y en a d'autres plus grands dont je dois mettre le tableau sous ses yeux — La France est en guerre avec elle-même pour sommer menacée de tous les maux qui peuvent naître du soulèvement des passions, du choc des opinions, tant de tempêtes politiques pour ont agité depuis 25. ans; on sort jetté avec tant de violence dans des partis contraires, il en est résulté tant de dissentions politiques exprimées, tant de divergence dans les actions dans les vœux, dans les craintes, qu'il ne suffirait plus de réunir les volontés, si on ne réunissait en même temps les opinions en mettant la paix dans tous les cœurs, en rassurant le repos de tous les intérêts, tous en dangereux, ou obstacle dans les élémens dont nous sommes environnés; la plupart des hommes énergiques qui ont combattu et renversé le dernier pouvoir, n'ont cherché qu'à mettre un terme à

Sa

sa tyrannie; tout gouvernement arbitraire les compteroit de nouveau parmi des ennemis; ce n'est pas seulement par la lutte des deux gouvernemens; c'est par la différence des principes que la guerre s'est rallumée dans la Vendée; on pose les armes, mais la guerre n'est pas éteinte, une Opposition de la même nature, agit & détruit toutes les classes des citoyens, & jusqu'aux membres de chaque famille, elle a son foyer dans les passions les plus ardentes dans le désir, comme dans la crainte de voir triompher les anciennes Opinions.

Les malheurs publics, ne font qu'augmenter nos désordres, les partis s'aigrissent par leurs reproches & leurs menaces de réaction, ou se provoquent par leurs espérances, tous se soumettent au Roi, tous auront du moins le langage de la soumission, mais les uns, demandent comme une condition de leur fidélité, que les droits du peuple soient maintenus, les autres au contraire veulent rétrograder, & que tout soit remis en question afin que l'état présent décide en leur faveur tout le passé enfin l'on diroit que sous le rapport de l'opinion publique la France renferme deux nations aux prises l'une avec l'autre, il ne faudroit qu'un dégré de plus de fureur pour dissoudre le lien social, il suffiroit de qque fausse mesure de la part du gouvernement pour

= produire

produire un bouleversement général.

= Il y a sur la rapport de l'opinion publique & du choc des passions des nuances distinctes entre les divers départements, entre les citoyens d'armée, entre les partis & les factions. Les esprits sont plus calmes dans le centre de la France, l'obéissance y sera plus prompte mais il faut faire une classe à part de la capitale; elle ci n'est plus, & ne peut plus être la règle, ni l'image des provinces, depuis qu'une opinion factice y prend si facilement la place de l'opinion réelle, chaque parti y trouveroit des auxiliaires, & des complices pour un triomphe momentané, & l'on auroit tout à craindre de ses moindres agitations, tandis que son repos si parfait en apparence, ne peut jamais donner qu'une fausse sécurité.

= Le roi a montré de la modération, & votre majesté en a reçu des preuves d'attachement, le caractère de ses habitans le rend difficile à agiter; un régime constitutionel sous le gouvernement du roi, rempliroit le vœu du département du Nord.

= L'Ouest offre un effrayant contraste, un grand nombre d'individus dans la Vendée, dans le Limousin dans le Poitou, sont dévoués au Roi, mais depuis 20. ans, soit terreur, soit passion, ils confondent la cause de l'ancien régime, avec la cause royale; un Zèle

: imprudent

imprudent regarderoit peut-être comme un avantage de pouvoir compter sur cette population armée, sur un paysan crédule, simple, ignorant qu'une longue guerre a rendus soldats & qui obéissent à leurs chefs avec la plus aveugle soumission; cette erreur doit fixer l'attention de votre majesté; l'emploi de ces soldats, l'apui de cette armée perdroient sans retour la royauté, parcequ'on y verroit le projet évident de placer la contrerevolution sur le trône

= Il ne faut pas croire néan-moins que l'opinion soit unanime dans ces départemens, on y a formé des fédérations armées, une partie des villes est oposée aux campagnes, & les acquéreurs des biens nationaux résisteroient à quiconque voudroit les déposseder.

= Les royalistes du midi, s'exhalent en attentats, des bandes armées pénétrent dans les villes, & parcourent les campagnes; les assassinats, les pillages se multiplient, la justice est partout muette, l'administration inactive, il n'y a que les passions qui agissent, qui parlent & qui soient écoutées: il est urgent d'arrêter ce désordre, car la résistance justement provoquée par tant d'excès, seroit aussi exaltée, que l'agression; le bas peuple, la majorité des cultivateurs, une partie de la bourgeoisie des petites villes, la population entière des protestans & des religionaires, les départemens des pyrénées ne veulent ni trouble, ni réaction

= L'auvergne quoique soumise n'a que des opinions

= constitutionelles

Constitutionnelles ; à Lyon, deux partis sont en présence ; du côté de l'Est, l'Alsace, la Lorraine, les trois évêchés, les Ardennes, la Champagne, la Bourgogne, la Franche-Comté ; le Dauphiné offre un autre genre de dangers, une opposition morale à la Dinastie y est généralement établie ; envahi, deux fois par les étrangers, ces départements ont plus souffert que les autres ; ils avoient plutôt gagné que perdu par le commerce Départemental (Sedin) Continental la quantité de leurs domaines nationaux, leur fait craindre davantage les prétentions de leurs anciens possesseurs ; c'est aussi dans ces provinces que quelques fautes des précédens ministres du Roi jugées avec précipitation, avoient excité le plus d'allarmes, c'est là que la guerre a été la plus nationale.

- Je n'ai fait entrer que les opinions dominantes dans ce tableau ; aucune de ces opinions cependant n'est sans mélange ; la noblesse et le clergé, Sitôt excepté la Vendée, n'ont de parti nulle part, on est révolté dans toute la France des excès que commettent dans le midi, les bandes qui se disent exclusivement Royales, leur existence même, est un état de rébellion ; on a partout en horreur le fanatisme, la guerre civile, &

- toute

toute opinion Contrerévolutionaire ; On trouveroit à peine un dixieme des Français qui Voulussent Se rejetter dans l'ancien Régime, & à peine un Cinquieme qui fut dévoué franchement à l'autorité légitime, cela n'empecheroit pas que la grande majorité, ne Se Soumette à votre majesté en qualité de chef de l'Etat, cette Soumission Sera durable, elle prendra même avec le tems le Caractère & de l'amour & de la Confiance Si la France Continuoit gouvernée par les idées libérales eminemment Constitutionelles & entierement nationales.

= Dans la Supposition d'une guerre Civile, les Royalistes absolus Domineroient dans dix Départemens ; dans 15. autres les partis se balanceroient dans toute l'etendue de la France ; on trouveroit Seulement quelques poignées de Royalistes à opposer à la masse du peuple ; il y auroit des élémens Suffisans pour former une armée Royale, mais combien diminueroit la résistance & même la fidélité de l'armée sur laquelle, on auroit le plus compté ?

= Il y a aussi un grand nombre d'anciens nobles ou assez de particuliers de la cour dans chaque Chef lieu, pour y former une apparence d'opinion publique & même une majorité assurée dans les Colléges électoraux Il faut en conclure que le parti de la noblesse, est encore quelque chose, quand les fonctionaires employent

= tous

tous les ressorts du gouvernement pour le soutenir : est-il privé de cet appui ? la population l'absorbe ; des écrits graves à ce sujet, pourroient circuler au tour du Trône & c'est pour cela que je m'attache à les faire remarquer : j'aurai d'autres occasions de caractériser l'esprit public, je dois auparavant parler de l'armée.

- L'armée fut soutenue par divers motifs ; dans les uns, cette soumission est un retour sincère à leurs devoirs envers le Roi, dans beaucoup d'autres un effet de la nécessité, dans le plus grand nombre un sacrifice fait au repos de la France ; elle est maintenant blessée humiliée de se voir dissoute & licenciée ; cette armée a été celle des invasions & des conquêtes, le repos lui sera difficile, une ambition démesurée de fortune l'avoit rendue aventurière & n'ayant à sa tête pour général que le chef belligueux de l'Etat, elle ne pourra de long-tems oublier ses anciens drapeaux ; devoit-on chercher à les mettre en harmonie avec les autres armées de l'Europe en leur donnant des idées modernes, un point d'honneur moral & monarchique, une sorte de religion pour la légitimité ? ou bien, étoit-il indispensable de la dissoudre ?

- Cette dernière question ne devoit pas se décider

- par les

par les loix d'une rigoureuse Justice, il a fallu plutot Consulter l'avenir & la raison de l'Etat, mais moins il restera d'anciens Officiers & d'anciens Soldats dans les nouveaux corps qui vont se former, plus il se trouvera au milieu du peuple, dans les rangs des mécontens, dans les Séditions; on n'obtiendra de longtemps qu'une nouvelle Armée soit étrangère aux intérêts de l'ancienne; les troubles civils deviendront bien plus graves avec des élémens plus orageux & s'il survient un choc entre les factions, tout se trouvera comme préparé pour la guerre civile; dans les moins fâcheuses des Suppositions, le licenciement de l'armée, va servir de recrutement au brigandage, & il est impossible de ne pas trouver un sujet d'effroi dans le seul mal de rejetter dans une population électrique & déja si agitée, deux cent mille hommes unis à tant de familles & que l'on aura mis en Opposition avec le gouvernement; aucune autorité ne peut résister à une immense coalition de malveillans de haine, de passions, d'intérets froissés & révoltés.

= Un autre danger viendra de l'opposition des opinions politiques, des partis, des factions, il y a des traîneurs dans la marche d'un Siecle & dans celle de la civilisation, les lumieres même ont des détracteurs, & quand elles amènent des Changemens trop précipités ou trop étendus, il en naît des résistances & de longues agitations, le grand combat de la révolution n'est pas encore terminé par 24. ans

de

de Gouvernement. aucune des anciennes factions, n'étoit encore éteinte quand l'invasion de l'usurpateur est venue réveiller tous les partis, en a fait éclore de nouveaux & a mis à découvert toute l'étendue des factions.

= Pour ne parler d'abord que de la simple différence des Opinions; Si cette différence est extrême, si elle produit une espèce de déchirement dans l'Etat, l'autorité à beau gouverner dans le sens de l'opinion qu'elle croit dominante, une autre Opinion vient l'entraver, & se prévaudra aussi l'opinion publique; l'on ne régneroit pas longtemps si on n'avoit pour soi que cette minorité, puisque l'opinion même de cette majorité, laisse encore subsister la plus forte résistance de la part des uns, le sacrifice de ces opinions sera difficile; de la part des autres, il seroit impossible: il ne reste donc qu'à bien choisir & à faire triompher la raison et la justice sur de vieilles passions & d'anciens préjugés; de pareilles contrariétés se rencontrent sans doute dans les autres états de l'Europe, mais elles ne portent pas d'aussi grands intérêts, elles ne se joignent pas à tant d'autres Oppositions: après ce danger, vient celui des partis, pour compter les royalistes que l'année 1815. retrouve tels qu'ils étoient en 1789.

= Deux des anciens partis subsistent encore, les

. républicains

les Republicains & les Constitutionels ; si les Républicains n'ont pas été détrompés de tous leurs principes, ils ont du moins reconnu l'impossibilité de les apliquer à un grand état ; aiant cessé par là d'être dangereux sous le pouvoir monarchique, ils ne le sont pas devenus pour Bonaparte, qu'à cause de sa tyrannie, & sauf un bien petit nombre d'exceptions, vouloir trouver aujourd'hui des Bonapartistes dans le rang des Républicains ce seroit commettre une grande erreur ; ils n'en sont pas moins opposés au gouvernement du roi, aiant de la peine à croire qu'une Dynastie qui a tant souffert de la révolution & qui l'a si longtems combattüe, puisse se résoudre à oublier, à pardonner, soit à démentir les anciennes doctrines en donnant des garanties suffisantes à la sureté publique, un seul motif les a portés récemment à participer à toutes les mesures qui tendoient à écarter les bourbons, tels qu'une digue impossible à rompre, sépare le passé du présent, que la liberté publique soit raffermie sur des bases immuables ; à ces conditions, on n'auroit jamais rien à craindre, ni à redouter des Républicains, ils deviendront même les plus fermes auxiliaires du gouvernement.

= Les Constitutionnels font une partie dans cette acception seulement, qu'ils sont opposés aux royalistes, & qu'ils défendent contre eux les droits du peuple, tels qu'ils ont été établis par la révolution ; mais tout n'a pas été illusion ou crime depuis & pendant 25. ans : on a fait cesser des crimes, des

: abus

abus, & d'odieux privilèges, consacré de sages principes & apposé de justes barrieres à un pouvoir qui n'étoit contenu que par lui-même. Ce n'est pas sous ce rapport que nous sommes en Opposition avec l'Europe, ce qu'une révolution n'auroit pas produit, le seul produit des lumieres l'auroit obtenu: aujourd'hui que la France connoît ses droits, comment la faire retrograder? il faudroit pour cela qu'il fût au pouvoir de l'homme de détruire ou d'oublier ses propres idées, de défaire d'autres vérités & de créer un autre genre d'évidence — les Constitutionals révérent aussi les principes de la légitimité, on a fait en France deux constitutions monarchiques depuis 1789. toutes les deux ont consacré les principes de l'hérédité du trône, mais, de ce que la naissance donne droit de succeder au trône, faut-il en conclure qu'elle donne un pouvoir sans bornes? perpétue-t-elle la maniere de gouverner, parce qu'elle perpétue la Dinastie? & n'y a-t-il pas une distinction à faire entre la désignation du Prince, & la nature de son autorité; la premiere sans doute est réglée par la naissance; c'est aux loix nationales à régler le pouvoir, voilà les principes constitutionels?

— Je persiste fermement, écrit Voltaire en 1761. au marquis de Chauvelin, dans l'opinion où je suis que Dieu nous a créés & mis au monde pour nous amuser, que tout le reste est plat & horrible

= Discours du Duc de Richelieu à la chambre des Pairs, lorsqu'il fut décidé que le maréchal Ney seroit Jugé par elle

= Messieurs, le conseil de guerre extraordinaire établi pour Juger le mâal Ney, fut déclaré incompétent; nous ne vous dirons pas toutes les raisons sur lesquelles il s'est fondé, il suffit de savoir que l'un des motifs, est que ce maréchal est accusé de haute trahison.

= aux termes de la charte, c'est à vous qu'il apartient de Juger ces sortes de crimes. il n'est pas nécessaire pour exercer cette haute Juridiction que la chambre soit organisée comme un tribunal ordinaire, les formes que vous suivez dans les propositions des loix, & pour Juger en qque sorte celles qui vous sont présentées, sont sans doute assez solennelles & assez rassurantes pour Juger un homme quelle qu'ait été sa dignité, quel que soit son grade — la chambre est donc suffisament constituée pour Juger le crime de haute trahison dont le mâal Ney, est depuis si long-tems accusé.

= Personne ne peut vouloir que le Jugement soit retardé par le motif qu'il n'existe pas auprès de la chambre des pairs, un magistrat qui exerce l'office de procureur général. la charte n'en a pas établi, elle n'a pas voulu en établir, peut-être ne la-t-elle pas dû.

- Pour

Pour certains crimes de haute trahison, l'accusateur s'élèvera de la chambre des députés; pour d'autres, c'est le gouvernement lui-même qui doit l'être. les ministres sont les organes naturels de l'accusation, nous croyons bien plutôt remplir un devoir qu'exercer un droit en nous acquittant devant vous du ministère public.

Ce n'est pas seulement, messieurs, au nom du roi que nous remplissons cet office, c'est au nom de la France depuis longtemps indignée, maintenant stupéfaite; c'est même au nom de l'Europe que nous venons vous conjurer et vous requérir à la face de Dieu le mal fait. il est inutile, messieurs, de suivre la méthode des magistrats qui accusent en énumérant avec détail toutes les charges qui s'élèvent contre l'accusé, et qui s'appuyant de la procédure qui sera mise sous vos yeux. cette procédure subsiste dans son intégrité malgré l'incompétence, à la cause même de l'incompétence prononcée. la lecture des pièces que nous ferons déposer dans vos bureaux, vous fera connaître les charges; il n'est donc pas besoin de définir les différents crimes dont le maréchal ney est accusé; ils se confondent tous dans les mots traître par cette charte qui après l'ébranlement de la société en France en est devenue la base la plus sure; nous accusons

devant

devant vous le maal Ney de haute trahison & d'attentats contre la sureté de l'Etat?

= Nous osons dire que la chambre des pairs doit au monde une éclatante réparation; elle doit être prompte car il importe de retenir l'indignation qui de toutes parts se soulève; vous ne souffrirez pas qu'une plus longue impunité engendre de nouveaux fléaux plus grands peut-être que ceux auxquels nous essayons d'échaper. Les ministres du roi sont obligés de vous dire que cette décision du conseil de guerre devient un triomphe pour les factieux, il importe que leur joie soit courte pour qu'elle ne leur soit pas funeste; nous vous conjurons donc, & au nom du roi, nous vous requérons de procéder immédiatement au jugement du maal Ney, en suivant pour cette procédure les formes que vous observez pour la délibération des loix sauf les modifications portées par l'ordonnance de sa majesté, dont il va vous être donné lecture.

= D'après cette ordonnance, vos fonctions judiciaires commencent dès cet instant; vous vous devez à vous-mêmes messieurs, de ne faire entendre aucun discours qui puisse découvrir votre sentiment pour ou contre l'accusé, il comparoîtra devant vous, au jour & heure que la chambre fixera.

= Après avoir entendu la lecture de ce qui se passa

= devant

devant le Conseil Jugé incompétant, l'assemblée des pairs, sur la proposition d'un de ses membres, déclare qu'elle reçoit avec respect la communication qui vient de lui être faite au nom du Roi par les ministres de sa majesté, qu'elle reconnoit les attributions qui lui ont été données par l'article 33. de la charte constitutionelle, & qu'elle est prête a remplir ses devoirs, & se conformer à l'ordonnance du Roi, s'ajournant à lundi onze heures, pour prendre connoissance des pieces de la procédure instruite contre le mãal Ney.

— Jn. Jacq. Rousseau fut qque tems Secretaire de Mr. de Montaigu ambassadeur de France à Venise. il étoit encore bien éloigné de la grande réputation que lui ont procuré depuis ses sublimes & dangereux écrits, mais il annonçoit déja ces écarts d'un caractére fantasque par lequel il s'est rendu lui même si malheureux. Mr. de Montaigu, qui avoit servi dans le régiment des gardes françaises aiant apris à Venise que le Duc de Biron venoit d'être élevé à la dignité de mãal de France, & voulant lui en faire compliment, ordonna à son Secretaire de lui faire pour son ancien chef une lettre telle qu'il convenoit de la part de celui qui avoit eu l'honneur de servir sous ses ordres & qui par

ses fonctions

par ses fonctions actuelles, se trouvoit en qque sorte rapproché de lui. Soit que Rousseau se laissat dominer par les idées serviles de la carriere qu'il avoit parcouru jusqu'alors, soit qu'il n'écoutât que le caprice de son imagination, il composa la lettre, la plus soumise, la plus basse & vint la présenter à la signature de l'ambassadeur qui, après l'avoir luë, la déchira, en le grondant fort de son inéptie & lui en demanda une autre plus digne de son caractére public. Rousseau fit une 2de. lettre, mais si haute, si impertinente, que bien loin de l'admettre, mr. de Montaigu s'emporta, & renvoya l'auteur, comme un homme dont il est impossible de faire qque chose; tel est le vrai motif pour le quel Rousseau s'est laissé aller à son humeur irascible contre mr. de Montaigu & en a parlé défavorablement dans ses confessions.

Quelques années après, mr. de Montaigu de retour à Paris, se trouva à Paris (je dis à l'opéra) un jour qu'on représentoit le Devin du Village, enthousiasmé de cette piece, il demanda quel en étoit l'auteur?

„ Vous devez bien le connoitre, lui repondit-on; c'est
„ Rousseau votre ancien secretaire, il a fait les paroles
„ & la musique.

Quoi! cet imbécile repliqua mr. de Montaigu, ne le jugeant que d'après ce qu'il en avoit vu chez lui, il ne se doutoit guere que cet imbécile, occuperoit sous peu le premier rang de la littérature.

= Marcel étoit un médiocre Danseur à l'Opéra & devint le plus habile maître à danser de Paris, lorsque accablé d'infirmités, il ne put plus exercer son art par lui-même ; mais il en connoissoit tellement la théorie qu'il la démontroit avec une facilité & une clarté qu'il étoit impossible de ne pas comprendre en très peu de leçons - il enseignoit particulièrement les danses graves les révérences d'étiquettes pour la présentation à la Cour, & sans remuer du grand fauteuil où il étoit retenu par des douleurs de goutte, il savoit exercer en sa présence à ses écoliers ce qu'il venoit de leur expliquer dans le plus grand détail, les représentant même avec adresse au plus léger mouvement -

= Il sollicitoit une pension du gouvernement & la Chanoinesse Demoiselle D'Esc.... qui par le grand crédit de sa famille parvint à l'obtenir, accourut chez lui avec autant de vivacité que de joie pour lui en présenter le titre, & le remit entre ses mains sans autre préambule que celui de lui causer également de la surprise & du plaisir - marcel prend le brevet & le jettant par terre loin de lui : est-ce ainsi m^elle lui dit-il, que je vous ai enseigné à présenter quelque chose ; ramassez ce papier & rapportez le moi comme vous le devez - m^elle D'Esc. humiliée de cette leçon à laquelle elle devoit moins s'attendre que jamais dans

= cette

Cette circonstance, ramasse le papier les larmes aux yeux, & le lui remet avec toutes les graces dont elle étoit susceptible.

« C'est bien, mademoiselle, lui dit le maître à danser ; c'est bien, je le reçois quoique votre coude n'ait pas été assez arrondi, & vous remercie ?

— Louis 15. étant allé visiter les bureaux de la guerre aperçut des lunettes sur la table, sur une table & les prit en disant = Voyons si elles sont bonnes ? en même tems sa main se porte sur un papier qui paroissoit négligement laissé sur la même table & qui contenoit son éloge le plus pompeux n'avoit sans doute pas été mis là sans dessein ; après avoir lû qques lignes, il rejette l'écrit & les lunettes, & ajoute en riant, elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets ?

— Mr. de Bonnac évêque d'Agen étant allé à la campagne chez un de ses amis, son postillon se laissa tomber du haut d'un grenier à foin sur le pavé ; tout le monde couroit au secours du malheureux qui étoit tout fracassé. Allez chercher un chirurgien crioit-on ! eh non, dit naïvement l'évêque dans le plus grand effroi, cet homme se meurt, vite un prêtre ? amenez un prêtre ? & vous, monseigneur ne l'êtes-vous pas répondit qqu'un qui étoit plus de sang-froid ? ah ! c'est vrai, je n'y pensois pas, repliqua le prélat à qui l'excès du trouble avoit fait oublier son caractère ?

= Faldoni étoit un Fameux maître en fait d'armer extrêmement chéri & estimé à Lyon, où il devint éperdument amoureux de la fille d'un Fameux aubergiste de la quelle il étoit aimé avec une égalle passion les parens de cette demoiselle avoient consenti à leur mariage qui devoit être célébré dans peu, mais l'amant en faisant des armes, avoit reçu un coup de fleuret qui pénétra jusqu'au milieu de la gorge et lui fit rendre une prodigieuse quantité de sang; on trouva le moyen d'arrêter l'hémorragie, mais il survint à la plaie une tumeur très fatigante qui fut jugée incurable par la faculté de Lyon; les parens de la demoiselle voulurent alors retracter un consentement qu'ils n'avoient donné, disoient-ils que pour assurer le bonheur de leur fille & non pour la plonger dans les douleurs du plus cruel veuvage.

= Faldoni, espérant trouver plus de ressources pour sa maladie dans la faculté de montpellier, partit pour le dit lieu après avoir juré à sa maîtresse de ne lui rien cacher sur l'avis des médecins qu'il consulteroit les parens profitèrent de ce départ pour prouver leur fille d'accepter un mariage avantageux qui se présentoit mais elle répondit qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que l'homme de son choix, que si elle avoit le malheur de le perdre, elle ne lui survivroit pas &

que

que si elle ne pouvoit l'obtenir, elle ne ballançoit pas sur le parti qu'elle avoit à prendre : les exhortations, les prières & les menaces se succédèrent vainement ; sa réponse fut invariable, & elle ne manquoit pas d'instruire son amant de tous les tourmens qu'on lui fesoit éprouver.

= les médecins de Montpellier le condamnerent, Faldoni l'écrivit franchement à mad.elle Meunier, en lui mandant que sa plus grande consolation seroit de passer ses derniers momens auprès d'elle, & qu'il partiroit dès qu'il auroit appris qu'elle se sentoit la force de suporter la vüe de son amant menacé à chaque instant de la mort la plus funeste ; il l'exhortoit d'avance à chérir sa mémoire, mais à ne pas troubler sa résignation par un désespoir, dont l'idée seule rendoit plus affreux le peu d'instans qui lui restoient à vivre. Celle-ci qui avoit un esprit très romanesque, exaltée encore par la plus ardente passion, & par les contrariétés de sa famille, se hata de répondre qu'elle iroit au devant de lui, & l'attendroit tel jour qu'elle lui fixa dans la chapelle d'une maison dont son père étoit fermier, & qu'elle avoit pour sa guérison le remède le plus sur dont elle lui feroit part alors, ne doutant pas qu'il n'y mit autant de confiance qu'elle même.

= elle sortit en effet de Lyon de grand matin le jour indiqué s'étant munie de deux pistolets qu'elle avoit pris dans la chambre de son père, se rendit à la chapelle qu'elle avoit désignée, & ne tarda pas à y voir paroître

= son amant

= D'après toutes les précautions qu'elle avoit prises d'après les lettres écrites de part & d'autre & qu'on a trouvées dans leurs effets; on doit nécessairement présumer que ce fut elle qui exigea le double Suicide qu'ils exécutèrent dans ce lieu, & qu'elle seule peut y mettre les idées religieuses qu'une femme enthousiaste ne perd pas de vue, même dans un moment aussi affreux, car on trouva devant eux le Tableau ouvert à l'article du mariage, & il paroit que les deux amans enchaînés avec soin l'un à l'autre par des rubans qui devoient faire partir ensemble les détentes des deux pistolets, avoient cessé de vivre au même instant & par le même mouvement.

" Mr. Jacq. Rousseau se trouvant à Lyon à cette époque & informé de toutes les particularités de ce triste événement dont tout le monde s'entretenoit, fit les 4 Vers suivans

" Plaignez ces deux amans, l'un pour l'autre ils vécurent
" l'un pour l'autre ils sont morts & leur loi en murmurent.
" La simple pitié, ne voit là qu'un forfait
" Le Sentiment admire, & la raison se tait.

= Un Curé interdit se trouvant avec un de ses paroissiens, bon Villageois très estimé dans son Village & qui à certains, il lui étoit intéressant pour l'exemple public d'entraîner à son église, lui disoit = pourquoi ne viens-tu pas à ma messe, je la dis comme les autres prêtres, je prononce l'introït au pied de l'autel, je dis l'épître, l'évangile,

= le credo

le credo, je consacre, fais la communion de même — tout cela peut être mr. l'abbé, répondit le bon homme, mais chez nous; il arrive quelque fois que les filles font des enfans, comme les femmes, & nous ne regardons pas cela de même.

— Lamentations d'un pauvre Paysan qui étoit prisonnier au Palais à Paris lorsque le feu y prit — le froid étoit à cette époque au dégré de 1709. c'est-à-dire plus de 16. dégrés au dessous de la glace ce fut un tems de calamité pour la classe nombreuse d'hommes pauvres & dénués de secours; les travaux étoient suspendus, on trouva des sentinelles mortes dans leur poste: la veille de cette grande gelée, le feu aïant pris au Palais, il en consuma une partie, & il arriva une histoire assés plaisante. on avoit transporté pendant la nuit une partie des prisonniers de la conciergerie du palais parceque le feu avoit gagné cette prison. la garde répandue dans les cours aperçut dans un coin un pauvre homme vêtu comme un paysan qui pleuroit & se désoloit; on lui demanda ce qu'il avoit, & s'il a perdu qque chose dans l'incendie — helas! monsieur, dit-il au sergent de garde qui l'interrogeoit, je suis un prisonnier, ils ont amenné mes camarades dans une charrette, j'ai voulu y monter, on m'a laché

un

un coup de poing, & on m'a dit d'attendre ici & qu'on viendroit me chercher; je vois bien qu'on m'a oublié, je meurs de froid & de faim, & je ne sais où aller; ce sergent se mit à rire de voir un prisonnier se lamenter de ce qu'il étoit libre, & touché de sa bon-hommie, il le fit aprocher d'un grand feu qu'on avoit allumé dans la cour, lui donna du pain, de la viande, & une bouteille de vin. le paysan boit, mange & dort profondément, sans que le tumulte qui régnoit autour de lui pût le réveiller: au point du jour, le premier président arrive avec un grand cortége, on lui conte l'histoire du païsan qui dormoit encore, on le réveille & on l'amène. mon ami, lui dit le magistrat, comment t'apelles-tu? monseigneur, je m'apelle Pierre Laval? & d'où es-tu? de Valvins, monseigneur, près de Fontainebleau, & pourquoi, étois-tu en prison? j'avois répondu de trente francs pour mon compère morin, il n'a pas pû païer, ni moi non plus, & on m'a mis en prison, le premier président dit à un de ses secrétaires.

= Payez les trente francs pour ce bon-homme,

= & qu'on le mette en liberté?

ah! monseigneur, vous êtes bien bon, que de bonté monseigneur! & tout d'un coup, commençant à se lamenter! ah! mon Dieu, qu'est ce que je vais devenir?

= comment!

Comment! on te dit que tu es libre, & que ta dette est
païée, tu peux t'en retourner à Valvins — ah monseigneur.
Comment voulez-vous que je m'en retourne? Je n'ai
pas un sou, le premier président tire un écu de six francs
de sa poche, tiens voilà pour ton voyage. le païsan
se confond en remercimens, & le voilà qui se lamente
encore: eh! mon Dieu! mon Dieu! comment faire
& qu'est-ce que je vais devenir? oh, oh! dit le premier
président, voilà un homme bien difficile à contenter!
Que te faut-il donc? eh, monseigneur! comment voulez
vous que je m'en aille à Valvins? on m'a amenné ici
en charrete, & je ne sais pas le chemin; le président tout
en riant de sa naïveté, dit qu'on le menât au port St.
Paul, qu'on le fit embarquer & qu'on payât sa route
Vas, mon ami, tu arriveras ce soir à Valvins, nouveaux
remercimens d'abord, & puis nouvelles complaintes. ah
mon Dieu, mon Dieu! qu'est ce que je vais devenir?
sous le coup, le premier président le crut fou, on
lui demande ce qu'il avoit, hélas! ma femme sait
que je n'ai pas d'argent & quand elle va me voir,
elle croira que je me suis sauvé, elle aura peur;
je l'ai laissée grosse de huit mois, monseigneur, elle
fera une fausse-couche? le premier président
lui conseilla avec toute la bonté possible de descendre

chez

chez un de ses Voisins, & de faire prévenir Sa Femme afin d'éviter toute Surprise & il la renvoya enfin Satisfait mais disoit-il, j'ai vû le moment qu'il faudroit la ramener moi-même à Valvins.

Young le célebre Auteur des nuits avoit avant ses malheurs, un caractère bien éloigné de la Sombre mélancolie qu'il annonce dans ces Ouvrages; il étoit ecclésiastique, & fort bon musicien.

Un Jour qu'il étoit en bateau avec quelques Dames qu'il conduisoit au Wauxhall, il se mit à Jouer de la flute instrument sur lequel il excelloit, mais suivi bientôt & croisé par un autre bateau rempli de Jeunes militaires, il s'interrompit, & remit Sa flute dans Sa poche.

" Pourquoi cessez-vous de Jouer, demanda un
" Docteur un de ces Jeunes étourdis.
par la même raison, répondit Young que d'avoir commencé à Jouer. Quelle est cette raison. C'est que cela me plait. — eh bien répond le militaire reprenez sur le champ votre flute, sans quoi il me plaira de vous Jouer dans la tamise. le Docteur qui vit que la guerre commençoit à répandre l'effroi parmi les Dames avec qui il étoit, céda à la circonstance, et Joua d'assez bonne grâce

pendant

pendant tout le trajet : arrivé au Vaux-hall, il ne perdit pas de vuë son agresseur, & l'aïant trouvé dans la soirée se promenant seul dans une allée, il l'aborda & lui dit d'un ton ferme & tranquille.

" Monsieur, la crainte de troubler votre compagnie
" & la mienne m'a fait céder à votre impertinence,
" mais pour vous prouver que le courage peut
" loger sous un uniforme noir comme sous un rouge,
" je vous prie de vous trouver demain à Hyde-Park
" à 10. heures, nous n'avons pas besoin de second,
" la querelle est entre nous, & il est inutile d'y compromettre
" des étrangers, là, si vous le voulez bien, nous nous
" battrons à l'Epée.

Le jeune officier accepte le défi ; arrivez tous les deux au rendez-vous, à l'heure indiquée, l'officier tire son Epée, & se met en garde, mais Jong lui présente aussitot un pistolet sur la gorge.

" êtes-vous venu ici pour m'assassiner s'écrie le
" militaire ? — non répondit tranquillement le docteur,
" mais aiez la bonté de remettre sur le champ
" votre épée dans le fourreau, & de danser un menuet,
" sans quoi, vous êtes mort ?

L'officier fit qques façons, mais le flégme, & le ton ferme de son adversaire, lui en imposerent tellement qu'il obéit ; le menuet dansé — monsieur, dit Jong
" vous me forçates hier de jouer de la flute
" malgré

« malgré moi, Je Vous ai fait Danser aujourd'hui
« malgré Vous : nous Voilà quittes. Si cependant
« Vous n'etes pas Content, Je Suis prêt à Vous
« Donner telle Satisfaction qu'il Vous plaira.
Pour toute Réponse, l'officier lui Sauta au Cou, et
le pria de l'honnorer de Son amitié ; dès ce
moment Commença entr'eux une liaison qui ne
cessa qu'à la mort du Docteur Jong.

Testament de S.M. Louis 16. roi de France

« Au nom de la très Sainte trinité du Pere, du Fils
et du Saint-Esprit. aujourd'hui 25.me Jour de X.bre
1792. moi, Louis 16. du nom, roi de France, étant
depuis plus de 4. mois renfermé avec ma famille
dans la tour du temple à Paris par ceux qui étoient
mes Sujets, et privé de toute Communication quelconque
même depuis le 11. du Courant avec ma famille,
de plus impliqué dans un procès dont il est impossible
de prévoir l'issue à Cause des passions des hommes
et dont on ne trouve aucun prétexte, ni moyen dans
aucune loi existante, n'ayant que Dieu pour témoin
de mes pensées, et auquel Je puisse m'adresser, Je
déclare ici en sa présence mes dernieres Volontés et
mes Sentimens.

« Je laisse mon âme à Dieu mon Créateur,

. Je le

Je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de notre Seigneur Jésus-Christ qui s'est offert en sacrifice à Dieu son père pour nous autres hommes, quoique indignes que nous en fussions, et moi le premier.

= Je meurs dans l'union de notre sainte mère l'église catholique apostolique et romaine qui tient ses pouvoirs par une succession non interrompue de St. Pierre, auquel Jésus-Christ les avait confiés.

= Je crois fermement, et je confesse tout ce qui est contenu dans le Symbole et les commandements de Dieu et de l'Eglise, les Sacrements, et les mystères, tels que l'Eglise catholique les enseigne, et les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manières d'expliquer les dogmes qui déchirent l'église de Jésus-Christ, mais je m'en suis rapporté, et m'en rapporterai toujours, si Dieu m'accorde vie aux décisions que les Supérieurs ecclésiastiques, unis à la sainte église catholique, donnent et donneront, conformément à la discipline de l'église suivie depuis Jésus-Christ.

= Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur, mais je les prétends pas les juger et je les aime par moins en Jésus-Christ suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne; je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés, j'ai cherché à

- les

les connoître scrupuleusement, à les détester & à m'humilier en sa présence: ne pouvant me servir du ministère d'un prêtre Catholique, je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite, & surtout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fut contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline, & à la croyance de l'Eglise Catholique à la quelle je suis toujours resté sincèrement uni de cœur.

« Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir aussitôt que cela pourra du ministère d'un prêtre Catholique, pour m'accuser de tous mes péchés, & recevoir le sacrement de pénitence.

« Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensé par inadvertance (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne) ou ceux à qui j'aurois pu avoir donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal qu'ils croyent que je peux leur avoir fait. Je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes, pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés

« Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet, & je prie Dieu de leur pardonner de même qu'à ceux qui, par un faux Zèle mal entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

. Je recommande

Je recommande à Dieu ma femme, & mes enfans, ma Sœur mes Tantes, mes Freres, & tous ceux qui me sont attachés par le lien du sang ou par quelle autre maniere que ce puisse être; — Je prie Dieu particulierement de jetter des yeux de misericorde sur ma femme, mes enfans & ma Sœur qui souffrent depuis longtems avec moi, de leur donner par sa grace s'ils venoient à me perdre, & tant que nous serons dans ce monde périssable.

+ Je recommande mes enfans à ma femme; j'ai j'avoue donné de sa tendresse maternelle pour eux, je lui recommande surtout d'en faire de bons Chrétiens, & d'honnêtes gens, d'honnêtes hommes, de leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci (s'ils sont condamnés à les éprouver) que comme des biens dangereux & périssables, & de tourner leurs regards vers la seule gloire solide & durable de l'éternité: Je prie ma Sœur de vouloir continuer sa tendresse à mes enfans, & de leur tenir lieu de mère, s'ils avoient le malheur de perdre la leur.

+ Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi, & les chagrins que j'aurois pu lui avoir donné dans le cours de notre union, comme elle peut être sure que je ne garde rien contre elle, si elle croyoit avoir quelque chose à se reprocher.

+ Je recommande bien vivement à mes enfans, après ce qu'ils doivent à Dieu qui doit marcher avant tout

tout

tout, de rester toujours unis entr'eux, soumis & obéissans à leur mère, & reconnoissans de tous les soins & les peines qu'elle se donne pour eux & en mémoire de moi, je les prie de regarder ma Sœur comme une seconde mère.

= Je recommande à mon fils s'il avoit le malheur de devenir roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens, qu'il doit oublier toute haine & tout ressentiment & nommément ce qui a rapport aux malheurs & chagrins que j'éprouve, qu'il ne peut faire le bonheur des peuples qu'en régnant suivant les loix, mais en même tems qu'un roi ne peut les faire respecter & faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire & qu'autrement, étant lié dans ses opérations & inspirant par de respect, il est plus nuisible qu'utile.

= Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étoient attachées autant que les circonstances où il se trouvera lui en donneront la faculté, de songer que c'est une dette sacrée que j'ai contractée envers les enfans, ou les parens de ceux qui ont péri pour moi, & ensuite de ceux qui sont malheureux pour moi.

= Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui m'étoient attachées qui ne se sont pas conduites avec moi comme

= elles

elles le devoient, & qui ont même montré de l'ingratitude mais je leur pardonne (souvent dans les momens de trouble & d'effervéscence, on n'est pas le maître de soi) & je prie mon fils, s'il en trouve l'occasion de ne songer qu'à leur malheur.

= Je voudrois pouvoir temoigner ici ma reconnoissance à ceux qui m'ont montré un attachement véritable & désintéressé; d'un coté, si j'ai été sensiblement touché de l'ingratitude & de la déloyauté des gens à qui je n'avois jamais marqué que des bontés, à eux ou à leurs parens ou amis, de l'autre j'ai eu de la consolation de voir l'attachement & l'interêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montré; je les prie de recevoir tous mes remercimens: dans la situation où sont encore les choses, je craindrois de les compromettre si je parlois plus explicitement, mais je recommande spécialement à mon fils de chercher les occasions de pouvoir les reconnoitre.

= Je croirois calomnier cependant les sentimens de la nation, si je ne recommandois ouvertement à mon fils m.m. de chamilly & huë que leur véritable attachement pour moi, avoit porté à s'enfermer avec moi dans ce triste séjour, & qui ont pensé en être les malheureuses victimes; je lui recommande aussi clery, des soins duquel j'ai tout lieu de me louer depuis qu'il

est

ent avec moi ; comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin, je prie messieurs de la commune de lui remettre mes hardes, mes livres, ma montre, ma bourse et les autres petits effets qui ont été déposés au conseil de la commune.

Je pardonne encore très volontiers à ceux qui me gardoient, les mauvais traitements, et les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi. J'ai trouvé quelques âmes sensibles et compatissantes ; que celles-là soient dans leur cœur de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser !

Je prie M. M. de Malesherbes, Tronchet et de Sèze de recevoir ici tous mes remerciemens et l'expression de ma sensibilité pour tous les soins et les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant Dieu et je suis prêt à paroître devant lui, que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

Fait double à la tour du temple le 25. X^bre 1792.

Signé Louis.

On ignore par avec quelle véhémence l'abbé Maury soutenoit aux états généraux la cause dont il étoit un des principaux défenseurs. à l'une des séances prononçant avec beaucoup de feu dans la tribune son opinion sur un

objet

Objet important, il avoit à coté de lui le Duc de L. R. qui avec très peu de moyens, souvent baffoué par les deux partis, se faisoit gloire d'être d'un système opposé à celui qu'on énnonçoit alors, & monté sur l'escalier de la tribune se pressoit pour obtenir la parole immédiatement après l'orateur; celui-ci gesticulant avec vivacité sans s'embarrasser de ce qui l'entouroit:

„ Prenez donc garde, m.r l'abbé, lui dit le Duc assez
„ hautement, vous me donnez des coups de pied sur
„ les os des jambes.

M.r le Duc, repondit l'abbé, du même ton

„ Descendez deux marches, vous les aurez dans le cul.

& continuant son discours: Je vous disois, messieurs, &c.

Le Comte de Malseigne officier général qui, à la tête des carabiniers, le plus superbe corps de cavalerie qui existât en France, se faisoit remarquer particulierement par une taille de six pieds bien proportionnée par une figure martiale & imposante, étoit connu surtout par sa bravoure & même par sa témérité qui ne lui permettoit de croire à aucun danger. étant dans sa terre en franche-comté, à l'époque des insurrections contre les priviléges honnorifiques de la noblesse; il aprit que les paysans de son village

avoient

avoient le projet de briser son banc seigneurial après la messe de paroisse, il se rendit à l'église en grand uniforme, & se vit entouré des plus mutins de l'endroit dont il ne pouvoit manquer d'entendre les murmures & même les menaces : au moment de l'élévation, où tous les fidèles se prosternent dans le plus grand silence, il se lève, regarde autour de lui particulièrement ceux dont il avoit entendu les propos, tire un grand sabre nu, il s'écrie : Oh ! mon Dieu, pardonnez-moi tout le sang que je vais répandre ; à l'instant tout ce qui étoit derrière lui & sur les côtés se précipite hors de l'église, il y reste pour ainsi dire seul : voyant l'impossibilité de rétablir la discipline dans son corps, il partit peu de tems après pour les pays étrangers ; il s'arrêta quelques jours dans sa terre en franche-comté, fit publiquement les préparatifs de son voyage, sans que personne osât s'y opposer, & affectant de prendre pour son départ le soir d'un grand jour de fête, il se présenta à cheval sur la place de l'Eglise, harangua dans le genre militaire les habitans du village, pour leur recommander l'ordre & la tranquillité, leur déclara qu'il laissoit sous leur garde son château & ses propriétés, que si par

leur

leur faute, il y arrivoit que détériorations, il leur en rendoit tous responsables, & partoit en leur présence accompagné de son fidele domestique habillé en hussard qui ne le quittoit jamais.

= Le comte de Malseigne livré à l'état militaire dez sa plus tendre enfance, ne connoissoit guerres d'autres principes de morale que ceux de l'honneur, & n'imaginoit pas qu'ils pussent s'accorder avec ceux de la religion sur laquelle il étoit dans une ignorance profonde.

= Arrivé à Coutance en allemagne, il fut attaqué d'une fievre lente qui faisoit d'autant plus craindre pour ses jours qu'il étoit plus que sexagénaire; le respectable Evêque de Lizieux prit un prétexte plausible pour aller le visiter, & le préparer d'avance aux devoirs de piété qu'exigeoit le danger de son état; pour ne pas le trop effrayer, il ne fit que les premieres ouvertures, & lui annonçant que ses occupations ne lui permettoient pas de le voir aussi souvent qu'il le desiroit, il lui demanda la permission d'envoyer savoir de ses nouvelles par son grand Vicaire l'abbé Barthelemi, le plus digne, comme le plus éclairé des ecclesiastiques qui se trouvoient en cette ville: l'abbé bien prévenu par son prélat, ne s'effaroucha par des propos militaires du Général, le vit assidument, & entama enfin avec ménagement le véritable sujet de sa mission. ah!

= Il m'attendoit

Je m'attendois bien, dit mr. de Malseigne, que c'étoit là le but de vos visites & celles du Prélat. eh bien! Je vais vous parler franchement. Quoique je sache fort peu de chose sur la réligion, je n'ignore pas que son premier précepte est de pardonner à ses ennemis, & jamais je ne l'adopterai = mes ennemis sont les Jacobins,
" Je ne demande à Dieu de vivre que pour en exterminer
" la race, je garderai ce sentiment jusqu'à la mort
" & Dieu qui l'a gravé dans mon cœur, est trop juste
" pour m'en punir dans la vie éternelle.
Vous avez raison, monsieur, répondit l'abbé, je pense comme vous, & la réligion ne s'opose pas plus à votre juste haine qu'à la mienne.
= Ce début inattendu étonna d'abord le Général, & l'abbé continuë
" mais, dans ces mêmes Jacobins, ce ne sont pas les
" individus que vous & moi détestons, nous ne les connoissons
" pas, ce sont leurs péchés, ce sont leurs crimes
" également odieux au ciel & à la terre, conservez
" précieusement cette haine qui est un motif de plus pour
" suivre constament le chemin de l'honneur & de la
" vertu; plaignons ensemble les malheureux qui s'en
" écartent, & cherchons tous les moyens de ne nous
" trouver, ni dans cette vie, ni dans l'autre avec de
= pareils

» pareils monstres; or vous croyez fermement à l'immortalité
» de l'âme, à l'existence du paradis & de l'enfer, & vous
» êtes persuadé que le crime ne peut pas être admis dans
» l'un & qu'il sera éternellement puni dans l'autre; ne
» rejettez donc jamais ce juste sentiment d'horreur
» que vous avez pour le crime, mais aimez les
» criminels comme hommes, priez Dieu de leur accorder
» un sincere repentir, pardonnez leur vous-même comme
» hommes du fond de votre cœur, sans quoi votre haine
» elle-même deviendroit injuste, elle mériteroit punition
» & vous vous trouveriez en société dans l'enfer avec ces
» mêmes scélérats morts dans leur péché, & dont vous avez
» bien raison d'abhorrer l'odieux aspect.

L'idée de pouvoir se trouver en société avec les Jacobins fit une impression profonde sur l'esprit du général qui s'écria.

» ah! Diable, personne ne m'avoit fait un argument
» de cette force, je n'ai rien à répondre & je me rends?

Couvert sur ce point qui lui paroissoit le capital, il fut aisé de le ramener à toutes les vérités de la religion, & qques mois après il termina sa vie par la fin la plus édifiante.

Mr. de la Luzerne Evêque de Langres, obligé de s'expatrier pour avoir refusé en 1791. le serment qu'on exigeoit des prêtres, en quittant son diocèse, y laissa les deux stances suivantes.

Ou le

" ou le serment, ou l'indigence :
" mon cœur, pourrois-tu balancer ?
" adieu pour toujours opulence,
" de toi je saurai me passer.
" la barque sans être dorée
" n'arrive-t-elle pas au port ?
" par les revers, l'ame épurée
" vole au ciel avec moins d'effort
" autour de moi l'onde écumante
" gronde avec ses flots menaçans :
" calme, je ris de la tourmente,
" & de ses efforts impuissans.
" Oh ! mes fonds sur moi toute entiere,
" tu ne pourras pas m'engloutir,
" je suis sur la barque de pierre
" elle ne peut jamais périr ?

Le sang-froid avec lequel tant d'innocentes victimes alloient à la mort, la piété qui a caractérisé les derniers momens d'une foule d'autres, adoucissent en qque sorte le souvenir inéfaçable d'une époque aussi funeste ; mais il est peu d'exemples d'une tranquillité pareille à celle de mr. de montjourdain qui, aprenant qu'il étoit condamné par le tribunal revolutionaire a périr le lendemain, composa & adressa dans le jour à sa femme les vers suivans, bien connus dans le tems.

" l'heure

; L'heure avance où je vais mourir,
; l'heure sonne, la mort m'appelle:
; je n'ai point de lâches désirs,
; je veux aller par devant elle.
; je meurs plein de foi, plein d'honneur,
; mais je laisse ma douce amie
; dans le veuvage, la douleur.....
; ah! je dois regretter la vie!

= Demain mes yeux inanimés
; ne souriront plus sur tes charmes,
; tes beaux yeux, à l'amour fermés
; demain, seront remplis de larmes,
; le froid glacera cette main
; qui m'unit à ma douce amie,
; je ne virai plus sur ton sein.....
; ah! je dois regretter la vie!

= Si j'ai dit aux fait ton bonheur,
; garde de briser mon ouvrage,
; donne un moment à la douleur,
; donne à la raison ton bel âge,
; qu'anciens souvenirs à leur tour
; viennent rendre à ma douce amie
; des jours de paix, des nuits d'amour.....
; je ne regrette plus la vie.

= Si le comp

" Si le coup qui m'attend demain
" n'écrase pas mon triste pére,
" Si l'âge, l'ennui, le chagrin
" n'enlévent pas ma tendre mére,
" ne les fuis pas dans leur douleur:
" Sois à leur sort toujours unie.
" Qu'ils me retrouvent dans ton cœur:
" ils aimeront encore la vie.

On a peine à concevoir que le plus tendre sentiment ait pû dicter de pareils vers en un moment aussi cruel; mais n'est-il pas plus inconcevable encore que ce même homme ait adressé ce jour là, les stances suivantes d'un genre différent & dont la gaîté présente un contraste si frapant avec ~~celui~~ la situation de celui qui les composa

à mes amis.

" Je vous quitte donc pour toujours,
" il faut renoncer à la vie.
" adieu plaisirs, adieu beaux jours
" qu'avec peine j'oublie.
" mais j'ai mon passe-port: demain
" je prends la voiture publique,
" je vais porter mon front serein
" sous la faux de la république.

mes tristes

" mes tristes & chers compagnons
" ne plaignez pas mon infortune,
" c'est dans le tems où nous vivons
" une misère trop commune.
" dans nos gaîtés, dans nos ébats
" toujours chantant, toujours en fête,
" mes amis, ne m'avez-vous pas
" fait qque fois perdre la tête?
" Quand au milieu de tout Paris
" par un ordre de la patrie
" on me roule à travers les cris
" d'une multitude étourdie,
" qui croit que de sa liberté
" ma mort assure la conquête.....
" Qu'est-ce autre chose en vérité,
" qu'une foule qui perd la tête!

— Mr. Roucher auteur du joli poëme des mois, ne montra pas moins de tranquillité que Mr. de Montjourdain dans la même circonstance. Conduit au tribunal révolutionnaire, condamné à périr le lendemain, & ramené dans la maison d'arrêt, il pria un de ses amis prisonnier comme lui, qui avoit beaucoup

" de talent

Talent pour la peinture à la Ressemblance, de faire son portrait ; l'ouvrage achevé, il l'envoya à sa femme & à sa fille avec les quatre Vers suivans.

; Ne vous étonnez pas, Objets chéris & doux
; Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon Visage.
; Un crayon savant Crayon dessinait mon image
; J'attendois l'échafaud, & je pensois à vous !

Plaisanterie du Chevalier de Parny à Mrs. du Camp de St. Roch.

; Messieurs de St. Roch, entre nous,
; Ceci passe la Raillerie.
; En avez-vous là pour la Vie
; Ou quelque Jour finirez-vous ?
; Ne pouvez-vous à la Vaillance
; Joindre le talent d'abréger ?
; Votre éternelle patience
; Ne se lasse point d'assiéger,
; Mais vous mettez à bout la nôtre.
; Songez donc à attaquer, ou battre
; Messieurs du Camp & du blocus,
; Terminez de façon ou d'autre,
; Terminez, car on n'y tient plus.
; Fréquentez sous vos canonades,

: mais

" mais hélas ! qu'ont elles produit ?
" le tranquille anglais dort au bruit
" de vos nocturnes pétarades,
" ou s'il répond de temps en temps
" à votre prudente artillerie
" c'est par égard pour la patrie,
" et pour dire, je vous entends :
= Quatre ans, ont dû vous rendre sages
" laissez donc là vos vieux ouvrages,
" quittez vos vieux retranchements,
" retirez-vous, vieux assiégeants ;
" un jour ce mémorable siège
" sera fini par vos enfants
" si toutefois dieu les protège.
" mes amis, vous le voyez bien,
" vos bombes ne bombardent rien ;
" vos barrandes, vos couvertes
" vos travaux, vos mineurs,
" n'épouvantent que les lecteurs
" de vos redoutables gazettes.
" votre blocus ne bloque point
" et grâce à votre heureuse adresse
" ceux que vous affamez sans cesse
" ne périront que d'embonpoint.

- Chanson -

= Aimer et pour moi Douce chose
; Boire, encore un de mes goûts, (Bis)
; Oui, l'un et l'autre sont bien doux
; Quand trop fort, n'est par la dose;
; Les femmes et le Vin, nous font chérir la Vie (Bis)
; Il n'est point de Chagrin, il n'en est point
; Qu'avec eux on n'oublie - (Bis)

= Celui qui porte la Couronne
; Celui qui porte le Mousquet (Bis)
; Oui, Chacun assure le Fait,
; Que sur la tête et sur le trône
; Les femmes et le Vin nous font chérir la Vie
; Il n'est point de Chagrin; il n'en est point
; Qu'avec eux on n'oublie. (Bis)

= Vous dont la Fortune traîtresse
; Trompe souvent les Vains projets, (Bis)
; Pour calmer vos cuisants regrets,
; Buvez, prenez une maîtresse;
; Les femmes et le Vin, nous font chérir la Vie (Bis)
; Il n'est point de Chagrin, il n'en est point,
; Qu'avec eux on n'oublie (Bis)

— en 1762. Voltaire écrivant au marquis de Chauvelin lui disoit.

„ Je supputais hier que les anglais doivent
„ plus de livres Tournois qu'il n'y a de minutes depuis
„ la création du monde.

— Voltaire dans une autre lettre de la même année disoit à ce marquis.

„ Tout ce que je vois, jette les semences d'une revolution
„ qui arrivera immanquablement, & dont je n'aurai pas
„ le plaisir d'être temoin; les francais arrivent tard
„ à tout, mais enfin ils arrivent: la lumiere s'est
„ tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera
„ à la premiere occasion, & alors ce sera un beau
„ tapage. les jeunes gens* sont bien heureux, ils
„ verront de belles choses.

* (ils en ont vû de bien horribles)

— Nous sommes tous dans ce bas monde comme des prisonniers condamnés à mort qui s'amusent sur le préau jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expedier; cette idée est plus vraie que consolante. la premiere leçon que je crois qu'on peut donner aux hommes, c'est de leur inspirer du courage dans l'esprit, & puisque nous sommes nés pour souffrir & pour mourir, il faut se familiariser avec cette dure destinée.

= Voltaire à mad^me. la marquise Dessant.

= Je conviens avec Vous que le Néant est généralement parlant préferable à la Vie: le Néant a du bon comme nous. d'habiles gens prétendent que nous en tarerons, il est bien clair, disent-ils, d'après Sénèque & Lucrèce que nous serons à notre mort, ce que nous étions avant de naître.

= Les Princes souhaittent infiniment la population & la détruisent par leurs guerres; je voudrois qu'ils fussent condamnés eux & tous leurs soldats à engrosser 30. ou 40. mille filles avant d'entrer en campagne, & qu'il ne fut jamais permis de tuer personne sans avoir auparavant donné la Vie a quelqu'un, je ne sais rien de plus naturel & de plus juste:

= Il auroit fallu pour le bien de l'état que chaque pièce eut eu une femme, & surtout chacun de nos moines qui passoient pour être très capables de rendre à l'Etat de grands services, il me plaisant qu'on ait fait un Vœu du Vice de chasteté, car = in multitudine populi, gloria regis = Vol.

= Beaucoup de gens par manie ont du plaisir à se plaindre, & il y aura toujours des gens très riches qui diront que le tems est dur:

— Il ne faut pas de verbiage lorsqu'on écrit à des hommes en place; on donne à la chine 20 coups de pattes à ceux qui écrivent aux ministres des lettres trop longues & du Galimatias.

— La société n'a aujourd'hui d'autres alimens que la médisance, la plaisanterie & la malignité; ne s'y fait-on pas un jeu, dans son oisiveté de déchirer tous ceux dont on parle, y a-t-il une autre ressource contre l'ennui actif & passif dont presque tout le monde est accablé sans cesse; pour éviter d'y être pris, lisez, méprisez, & jouissez des beautés de la nature & de l'art?

— Il faut se défier de toutes les histoires anciennes; Fontenelle le seul homme du siecle de Louis 14. qui fut à la fois poëte, philosophe & savant, disoit qu'elles étoient des fables convenües, & il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères & de contradictions

— une femme de qualité & pleine de courage d'effendoit sa ville contre des assiégeans qui étoient déja sur la brèche & qui lui montroient son fils prisonnier prêt à périr si elle ne se rendoit pas; elle troussa bravement sa cotte: voilà, dit-elle, qui en fera d'autres?

= La fin de la Vie est toujours triste, le Commencement doit être compté pour rien, le milieu est presque toujours un Orage.

= Un Chapitre de Ciceron, de officiis et de Natura Deorum, un Chapitre de Locke, une Lettre provinciale une bonne Fable de la Fontaine, des Vers de Boileau & de Racine; Voilà ce qui doit occuper un Vrai Littérateur.

= Ne craignons sans la mort, Ciceron qui étoit un grand Homme, disoit que c'étoit la fin de toutes les Douleurs & Souvenons-nous des Vers de l'abbé Chaulieu.

" Plus j'approche du terme, moins je le redoute,
" Sur des principes sûrs, mon esprit affermi
" Content, persuadé, ne connoit plus de doute;
" Des suites de ma fin, je n'ai jamais frémi.

= Racine doit être regardé sans contredit comme le meilleur de nos poëtes tragiques, comme celui qui le seul a parlé au Coeur & à la Raison, qui seul a été Véritablement Sublime sans aucune enflure, & qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui, il

= est

il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement, car avant lui, Corneille n'avoit pas fait bien parler cette passion que dans le Cid; l'amour, dans toutes ses pieces est ridicule ou insipide.

— On ne joüe presque plus les pieces de Moliere, c'est sans doute parceque tout le monde les sait par cœur, présque tous les traits en sont devenus proverbes; les intrigues dans ses pieces sont quelque fois foibles, & les dénouemens rarement ingénieux mais il ne vouloit que peindre la nature, & il en a été sans doute le plus grand peintre.

— Paris est bon pour ceux qui ont beaucoup d'ambition, de grandes passions & prodigieusement d'argent avec des goûts toujours renaissans à satisfaire; Quand on ne veut être que tranquille, on fait fort bien de renoncer à ce tourbillon: Paris a toujours été à peu près ce qu'il est, le centre du luxe, & de la misère; c'est un grand jeu de Pharaon où ceux qui taillent, embourbent l'argent des pontes.

— La Roi de Naples, sur le rapport que lui a fait en Janv.r 1817. le président du Conseil de Guerre & Justice, a mis fin à toutes les incertitudes, en

publiant

publiant de nouveau un pardon absolu pour tous les délits qui se rattachent à l'insurrection, des commissaires ont été chargés par S. M. d'assurer l'exécution de son nouvel édit de grace.

« il faut que tous les citoyens puissent remercier le ciel
« de m'avoir appelé au trône ! »

il seroit à désirer que le roi d'Espagne imitât cet exemple.

—

— Pour sommer des victimes condamnées tendre à la mort, nous ressemblons aux moutons qui bêlent, qui jouent, qui bondissent en attendant qu'on les égorge. Leur grand malheur sur nous est qu'ils ne savent pas qu'ils seront égorgés, et que nous le savons.

—

— Les évêques en Espagne vont publiquement à la comédie, c'est l'usage. Les prêtres espagnols sont en cela plus sensés que les nôtres : il y a souvent de pièces de théâtre à madrid qui finissent par

« ite, comœdia est »

alors chacun fait le signe de la croix, et va souper avec sa maîtresse.

—

— Liberté de conscience et liberté de commerce voilà les deux pivots de l'opulence d'un état petit ou grand

= On cherche depuis long-temps à savoir si nous avons une âme, ou non, tous les rêves qu'on a fait sur cet être incompréhensible sont assez curieux & nous ressemblons tous sur cela à un capitaine suisse qui prioit Dieu dans un buisson avant une bataille, & qui disoit hautement:

„ Mon Dieu, s'il y en a une, ayez pitié de mon
„ âme si j'en ai une.

On paroit même assez indifférent sur cet objet, on s'endurcit en vivant dans le monde.

= Pourquoi aller chercher fortune dans l'inde? les vraies richesses sont chez-nous, elles sont dans notre industrie; mon blé nourrit tous mes domestiques, mon vin qui n'est pas malfaisant les abreuve, mes vers à soie me donnent des bas, mes abeilles me fournissent d'excellent miel & de la cire, mon chanvre & mon lin me fournissent du linge &c. &c.

= Façon de faire sa cour.

= Un capitaine au régiment de Navarre disoit à la Reine d'autriche, Madame, dites-moi qui vous voulez que je tue pour vous faire ma cour?

= Les loix de l'Amerique Septentrionale punissoient l'incontinence : toute fille qui donnoit le Jour à un enfant illégitime, étoit citée devant les magistrats qui la Condamnoient à une amende.

= Une fille nommée Polli Baker l'ayant été pour la 5me. fois demanda à ses Juges avant qu'on prononçat contr'elle l'amende fixée par la loix, la permission de parler.

= Je suis pauvre, dit cette fille, n'ayant de quoi payer un avocat pour plaider ma cause. J'ai deux fois payé l'amende, deux autres fois, faute de moyens j'ai subi un châtiment douloureux & flétrissant. La loi est positive, je le sais. mais cette loi est injuste à mon égard, au crime près pour lequel je suis citée ; j'ai jusqu'à présent vécu irreprochable, c'est au risque de ma vie que j'ai donné le Jour à cinq enfans ; je les ai nourris de mon lait & de mon travail, je les forme pour la patrie & la Vertu qu'ils aimeront comme moi : je n'ai débauché ni le mari d'aucune femme, ni aucun enfant de famille. la nature, avec la fécondité, l'industrie l'économie, la frugalité dont elle m'a douée, me destinoit à être une femme Vertueuse ; un de Vous, messieurs, me dit écouter les premiers

= Vous

Vœux de l'amour avec le serment du mariage ; il me
trompa trompa, & m'abandonna, celui qui m'a séduite
& ruinée, jouit parmi vous des honneurs & du pouvoir,
& l'on punit mon malheur par des amandes ou l'infamie ?
Je n'ai pas voulu trahir le vœu de la nature ; je n'ai
pû, je l'avouë, après avoir perdu ma virginité,
garder le célibat dans une prostitution secrète &
stérile. J'ai violé, dira-t-on, les préceptes de la
religion ; c'est à la religion à me punir ; j'ai
mérité des feux éternels, pourquoi anticiper sur
ces peines horribles ? Si j'avois regardé cette faute
contre vos loix comme un crime, je n'aurois pas
eu la méchanceté de le commettre, mais je ne
pense pas que Dieu qui a donné à mes enfans un
corps sain & robuste, soit irrité de me les voir
procréer. C'est à lui que j'appèle de vos sentences,
de vous qui accablez d'opprobre un sexe que vous
corrompez ; plaignez le au lieu de l'outrager, & ne
changez point en crimes des actions que la nature
a permises, & même commandées.

Ce plaidoyer prononcé avec fermeté, fit
la plus vive impression sur le cœur des juges. tous
dispenserent d'une voix unanime Polly Backer de l'amende
& lui fournirent les moyens de vivre paisiblement & de
faire élever convenablement ses cinq enfans.

Couplets pour un mariage — air frere amour en capuchon —

On raconte qu'hymen un jour
Voulant régler son vaste empire
Sur les loix qu'il devoit prescrire
prit les avis de l'amour.
écoutez quelques mots du code
de ce charmant législateur,
pour arriver au bonheur
Tenez sa methode.

Que l'épouse dans son printemps
possédant bien son art de plaire
& vive sans être légère
sache aimer à dix-sept ans.
Que dans une âme novice encore
son regard peigne la candeur,
& promette à son vainqueur
les plaisirs qu'elle ignore.

Pour mieux jouir du doux moment
où l'amour lui-même préside
que d'abord la beauté timide
résiste, mais foiblement.
employez la force & l'audace,
tendre amant, fuyez le repos
& combattez en héros
pour emporter la place.

Bis

Bientôt un feu séditieux
Part son front, le dévore,
Le désir qui la colore
Étincelle dans ses yeux.
C'est le moment de la Victoire.
Guerriers, couronnez vos exploits
Et moissonez à la fois
Le plaisir et la gloire.
Ainsi, dans les fastes charmans
Qu'écrivit une main divine,
J'ai lu vingt fois à la sourdine
Tous les secrets des amans.
Pratiquez ce galant mystère
Et dans neuf mois, un bel enfant
Pourra rendre à sa maman
Les baisers de son père.

Bouquet adressé à Mad.elle C. ***.

Moi, pour offrir pour votre fête
Une fleur, un édifice!
Ah donc, je suis par Sibère.
Mon cœur, tout mon corps tel qu'il est
Valent bien sans doute un billet.
Puissiez-vous charmante Alise
Porter quelque jour ce bouquet.

= articles détachés du code d'amour parisien, mis
-en musique par albanise.

" N'aimez jamais qu'on ne vous aime
" l'amour n'est rien si l'on n'est deux,
" veut-on changer, changez de même
" c'est le vrai moyen d'être heureux. (bis)
= quand un cœur, à vous s'abandonne
" prenez-le pour ce qu'il vaut:
" souvent l'inconstance le donne
" et le reprend presqu'aussitôt. (bis)
= est-il étrange qu'une belle,
" après vous, fasse un autre choix:
" souvenez-vous qu'une infidelle
" n'est jamais pour une fois. (bis)
= vous prîtes la place d'un autre
" il faut que chacun ait son tour,
" un rival succède à la vôtre
" tel est le tran-tran de l'amour. (bis)

= Le prince de Condé dit un jour à m. de Pierre
Sauriez-vous faire un calembour sur mon nom.
rien de plus facile, mon prince, répondit-il.
= c'est le jeu de l'amour, et du hazard.

— C'est toi, c'est moi ?

" Sexe charmant, sexe perfide
" au cœur faux, à l'œil homicide
" à certain je ne sais quoi
" Qu'en divers accès de délire
" on fuit, cherche, évite, désire
" Sans savoir comment ni pourquoi ?
" malgré les cris de la sagesse,
" s'il est un bien qui m'intéresse
: C'est toi ?
— S'éduit par les tendres caresses
" de ces douces enchanteresses
" peut-on échaper à la loi
" aux fers, aux captieuses chaînes
" de ces attrayantes syrènes
" Qu'on idolâtre malgré soi ?
" Si pourtant, quelqu'un doit les craindre
" Ni jamais, eut droit de s'en plaindre
: C'est moi ?

— Une Dame dit un jour à un de ses laquais, garçon tout brut qui venoit d'arriver de la montaigne, d'aller voir ce qu'on avoit affiché pour ce jour là ; cet imbécille aïant vû qu'on jouoit le faucon, crut ne devoir pas le dire ; cette dame étonnée du

: retard

retard de ce domestique, le fit appeler, & lui demanda pourquoi il n'étoit pas venu lui dire quelle piece on jouoit ; mais, madame, je n'ose pas vous le dire : pressé cependant de s'expliquer, il répondit.

= Madame, on donne le trou du cul.

= On parloit un jour devant mad^elle Arnoux de la susdite piece, le faucon, & on lui demanda laquelle on jouoit ; il sembloit qu'elle n'en avoit pas bonne opinion, elle se fit presser quelque tems pour s'expliquer & déclarer les motifs de son préjugé ; c'est que, répliqua-t-elle avec vivacité par ce vers de Boileau.

= Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

= Le mot royallement =

= le mot royallement, jadis étoit louange
: tout roi qui faisoit bien, étoit fait comme un roi,
: on disoit, comme un dieu, comme un roi, comme un ange
: mais aujourd'hui, ce mot est d'un tout autre aloi.
: Juger royallement, c'est à dire, n'y voir goutte
: & n'écouter jamais qu'un gueux de chancelier (maupeou)
: payer royallement, c'est faire banqueroute
: vivre royallement, c'est être pauta....?

J'ai vu de près le Stix, j'ai vu les Euménides,
Déja venoient fraper mes oreilles timides
les affreux cris du chien de l'empire des morts,
& les noires vapeurs, & les brulans transports
alloient de ma raison offusquer la lumiere:
C'est alors que j'ai senti mon âme toute entiere
se ramenant en soi, faire un dernier effort
pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
ma raison m'a ~~montré~~, tant qu'elle a pû paroitre
que rien n'est en effet de ce qui ne peut être,
que ces fantômes vains, sont enfans de la peur
qu'une foible nourrice imprime en notre cœur
Lorsque des loups-garoux qu'elle même elle pense,
des démons & d'enfer, elle endort notre enfance?

Un gourmand alla diner sans être attendu chez un de ses amis qu'il trouva dinant tête a tête avec sa femme; le diner étoit assez léger, mais aïant vû sur la table une tête de veau à laquelle on ne touchoit pas, il l'entreprit & la mangea presque toute & sortit de ce petit repas extremement satisfait promettant à la femme de son ami de revenir tel jour: comme il étoit attendu, on invita qques amis, on prépara un bon diner & on n'oublia

par

par la tête de Veau, la Dame de la maison Voulut en faire les honneurs & en détacha une fort portion qu'elle présenta à cet amateur qui la refusa; cette Dame etonnée de ce refus, lui dit, mais, monsieur, vous qui aimés tant les têtes de Veau, vous refusés? Oui madame j'avoue que je les aime beaucoup, mais j'aime à les manger tête à tête? elle se repentit alors de ne la lui avoir pas présentée toute entière.

Cri d'un avocat plaidant contre sa femme

Ses plaintes

Non est caput nequius super caput colubri, et non est ira super iram mulieris. (Eccl. 25.)

C'est avec raison que plus les hommes vieillissent, plus ils font reflexion sur les défauts des femmes, ne sont-ce point elles qui les rebutent, que demande elles ont causé dans le monde? Adam en a été séduit, Samson dompté la Sainteté de David en a été troublée, Salomon en a perdu la Sagesse; ce fut une femme qui fit renoncer à St. Pierre notre Seigneur; elle fit plus d'effort sur l'esprit de Job que le diable qui ne put l'ébranler: le poète Cadmus disoit que le ciel ne contient pas tant d'étoiles, ni la mer tant de poissons, que la femme a de tourberies cachées dans son Cœur:

Barthole

Parabole disoit que les femmes sont mauvaises, & qu'il n'est pas besoin de faire des loix pour les bonnes femmes parce qu'il n'y en a point. Hypocrate nous assure que la malice est naturelle à la femme; si Salomon en avoit eu = mulier qui sola cogitat, mala cogitat. Thucydide disoit que la plus grande louange qu'on pouvoit donner à une femme, étoit de n'en parler ni en bien, ni en mal. L'histoire de Tamerlan nous apprend que parmi les tartares, le nom des femmes étoit mis au rang des choses sales qui ne se devoient jamais prononcer, ni écrire: Philippe de macedoine protestoit n'avoir pas de plus grande guerre à soutenir que celle de sa femme Olympias: le Sage Caton fut obligé d'abandonner la sienne: Heziode disoit que la femme n'a été créée que pour punir le genre humain. = Thesaurus est malorum mala mulier.

& par les loix de moyse, les femmes n'étoient pas reçues en temoignage à cause de leur légereté & tromperie naturelle; on voit dans une épigrame grecque que Jupiter fut tellement persécuté par Junon qu'il fut contraint de la chasser de l'Empirée & de la tenir suspendue en l'air pour quelque temps: Socrate aussi illustre en Sagesse que Thales en philosophie entre les Grecs, nous a laissé par écrit que le commencement & la source du péché est venu de la femme; les crimes des hommes sont plus supportables que les bienfaits des femmes.

= mulier

= malier est iniquitas Viri, quam mulier benefaciens - Ecc. 42.
Entre toutes les bêtes Sauvages, dit S^t. Chrisostome, il n'y en a point de plus dangereuse que la femme, il l'appelle l'ennemi Juré de l'amitié, une peine Inevitable, une tentation naturelle, une extrémité Desirable, un péril Domestique & un Domage delectable, c'est pourquoi S^t. Paul conseilla le celibat, & S^t. Matthieu nous apprend que les Saints n'auront point de femmes en Paradis - Pandore Regardoit toutes sortes de maux sur la terre; Helene Causa la mort a plusieurs milliers d'hommes. L'embrasement & la guerre de troyes donna lieu à une Iliade de maux & Penelope à une odissée d'infortunes: Déjanire fit mourir Hercule son mari un des plus Fameux Héros qui ait Jamais été: les Danaïdes, & les femmes d'Egipte tuerent tous leurs maris dans une nuit: Salomon dit qu'il a trouvé la femme plus amére que la mort. De mille hommes, dit-il, il s'en trouve un de bon mais parmi toutes les femmes, il n'y en a pas une de bonne: Ciceron ne crut pas se mieux Venger de son ennemi, que de lui donner en mariage Sa propre Sœur qu'il Savoit mauvaise: le docte Origene dit que la femme est le chef du péché, les armes

..du diable

du Diable, l'exil du Paradis, la corruption de la 1re loi: St. Augustin avouë que la femme est d'une nature plus opiniatre que l'homme, parcequelle a plus que lui d'infidélité, d'ambition, & d'orgueil: St. Grégoire avance que la femme a le venin d'un aspic, l'artifice d'un dragon & que la malice du monde est petite au prix de celle d'une femme: la haine du Diable n'est pas tant à craindre que celle d'une femme, car si le Diable fait du mal, il est seul; mais la femme est aidée par l'esprit malin pour chercher sa vengeance sur celui qui l'auroit tant soit peu choquée: On remarque que lorsqu'une femme a été a confesse & a fait son bon jour, c'est lorsqu'elle fait plus souvent du bruit qu'à l'ordinaire, sa langue serpentine criera contre la servante pour n'avoir pas balayé, fait le lit, écumé le pot & autres choses semblables; bref si la femme paroit une sainte dans l'église, un ange dans les ruës, c'est un démon dans la maison, un hibou à la fenêtre, une pie à la porte, une chévre dans le jardin, une sangsuë nocturne, le jouet des insensés, la perte des biens, l'écueil des beaux esprits; les chrétiens leur ont ôté le maniement de l'église; les philosophes n'ont pas voulu les admettre dans la philosophie, les —

= Jurisconsultes

Jurisconsultes leur ont deffendu le barreau, les mahométans les ont excluës de leur paradis, & les ont mises au rang des esclaves; il seroit cependant agréable de chanter les louanges de Dieu, de philosopher & d'être en paradis avec des femmes; il faut donc bien qu'il y ait de leur faute à tout cela, ce qui donne lieu de dire encore

" au dedans, ce n'est qu'artifice,
" ce n'est que fard au dehors
" ôtés le fard & la malice
" vous leur ôtez l'âme & le corps.

Que cela soit dit cependant sans conséquence à l'égard de celles qui peuvent être bonnes & vertueuses.

Je n'ai plus que des sentimens à vous offrir, disoit Voltaire écrivant à un de ses amis, car pour les idées, elles s'enfuient; l'esprit s'affoiblit avec le corps, les souffrances augmentent, & les pensées diminuent; tout le monde en vient là, il n'y a que du plus ou du moins, car nous sommes de pauvres machines; mais il est bon d'avoir fait sa provision de philosophie, & de constance pour les tems d'affoiblissement; on arrive alors au tombeau d'un pas plus ferme & plus délibéré.

= Cest une chose bien plaisante que la goute & qui confond terriblement lart prétendu de la médecine, comment se peut-il faire que la douleur passe tout dun coup dun doigt de la main gauche à lorteil du pied droit sans quon sente le moindre effet de ce passage dans le reste du corps; Quand les médecins mexpliqueront cette transmigration & quils y remédieront, Je croirai en eux.

= On est effrayé & affligé de voir les Vessies des hommes & des animaux devenir des carrières & causer les plus horribles tourmens, & Je me dis toujours, Si la nature a eu assez despritt pour former une Vessie, pour quoi n'a-t-elle pas eu assez despritt pour la préserver de la pierre? On se voit obligé de me répondre que cela n'étoit pas en son pouvoir, & c'est précisement là ce qui m'afflige.

= Il est ridicule & horrible de gener les vivans & les morts quon n'a pas voulu souvent enterrer selon leur désir; chacun ce me semble doit disposer de son corps & de son ame à sa fantaisie, le grand point est de ne jamais molester ni le corps ni l'ame de son prochain au reste, notre consolation après notre mort est

= que

Que, après notre mort, nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités ; nous avons été baptisés sans en rien savoir, nous serons inhumés de même ; le mieux sera peut-être de n'avoir point vécu. Cette vie dont on se plaint si souvent, & qu'on aime toujours ; mais rien ne dépend de nous ; nous sommes attachés avec les gros clous de la nécessité.

— La santé est un lot des plus désirables dans cette loterie, où les bons billets sont si rares, & où le gros lot d'un bonheur continu, n'a été encore gagné par personne.

— Voltaire a dit dans une de ses lettres que l'éloge de Colbert était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique ; ainsi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix = J'avoue, ajoute-t-il, que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de Hanzobair ou de Velours de Lyon, qui a des bas de soye à ses jambes, un diamant à son doigt, une montre à répétition dans son gousset dise du mal de Mr. Mte Colbert à qui on doit tout cela. la mode est aujourd'hui de mépriser Colbert & Louis 14. mais cette mode passera, & ces deux hommes, resteront à la postérité comme Racine & Boileau.

— Je ne m'attendois pas que Mr. Passat avant moi, je suis honteux d'être en vie quand je songe à toutes les victimes qui tombent de tous cotés au tour de moi. mon cœur vous dit, vivez long-tems, vous & madme. ---- comme si la chose dépendoit de vous; nous sommes tous dans ce monde comme des prisonniers dans la petite cour d'une prison, chacun attend son tour d'être pendu, sans en savoir l'heure, & quand cette heure vient, il se trouve qu'on a très inutilement vécu; je régrète infiniment. Mr. & je vous aime de tout mon cœur. Voilà tout ce que je peux vous dire?

— Vous pourriez m'écrire des On dit, puisque vous craignez que vos lettres soient interceptées; tout le monde écrit des On dit, cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille On dit; & où en serions-nous si l'on ne permettoit pas les On dit, la société ne subsiste que des On dit?

— Il me semble que la retraite rend les passions plus vives & plus profondes; la vie dans les grandes villes éparpille toutes les idées; on oublie tout, on s'amuse un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures passent rapidement comme des ombres; mais dans la solitude, on s'acharne sur ses sentimens.

Un Vol invalide dans une Ville de Silésie qui aperçut dans une église catholique un beau Diamant sur la tête d'une Ste Vierge, résolut de s'en emparer & affecta pour cela une dévotion Vraiment exemplaire ; chaque Jour ce Vieux Soldat alloit se prosterner devant cette Ste Vierge pour guetter le moment de lui enlever son Diamant, il y fut assez fin, on s'aperçut bientôt de ce Vol, on fit les plus grandes recherches pour découvrir le Voleur, on lança des monitoires, & cette affaire étoit le Sujet de toutes les Conversations générales catholiques de l'endroit, le Ciel qui ne laisse rien d'impuni fit découvrir le Voleur & le Diamant ; l'invalide fut aussitôt livré à la Justice & condamné à mort malgré que dans sa défense, il assurât qu'il n'avoit pas volé ce Diamant & que c'étoit la Ste Vierge elle même qui lui en avoit fait présent ; comme une peine de mort ne peut avoir lieu en Prusse qu'après que le Roi l'a confirmée, ce prince demanda qu'on lui fit un Rapport bien exact de cette affaire & qu'on lui nommât le Voleur qui soutint toujours à son dire sur cela, le Roi fort embarrassé ordonna à tout le clergé & à tous les théologiens de l'endroit de se rendre à son palais, dès qu'ils y furent rendus il

il leur dit, tel invalide a été condamné à mort
J'ai fait suspendre son exécution à raison de ce qu'il
a opposé pour sa justification; je vous assemble,
messieurs, pour que vous décidiez dans votre sagesse
s'il est possible que la Ste Vierge ait donné ce
diamant à l'accusé & je vous donne 8. jours pour
y réfléchir, vous viendrez après, m'apporter votre
délibération; cette sorbonine pour considérer
le pouvoir de la Ste Vierge, vint dire au roi que
la chose étoit très possible: dans ce cas là, il seroit
cruel de faire périr l'accusé alors prétendu il le
mit en liberté en lui recommandant pourtant de
ne jamais recevoir des cadeaux, d'aucune Ste Vierge.

— On demandoit à Versailles à la marquise
de monca dame d'honneur de la reine qui revenoit
de sa terre, si monca étoit un joli endroit.
" monca répondit-elle, est un assez vilain trou
" mais on se divertit assez dans le voisinage.

— un filoux se présenta un jour sous l'habit
d'un frere prêcheur chez tous les fermiers généraux
pour les prier de la part du révérend pere prieur
qui étoit un peu indisposé, de se donner la peine
de passer

de passer à son couvent le lendemain à trois heures où il leur communiqueroit une affaire de la plus grande importance pour eux, la plus part de ces sang-suës, pensant qu'il pouvoit être question de quelque restitution ne manquerent pas au rendez-vous, & le filoux à qui ils firent tous un bon accueil, ne manqua pas avant de sortir de chez eux de leur présenter son tronc & de recommander à leur générosité son couvent qui étoit pauvre; chacun d'eux délia sa bourse, & mon filoux leur acrocha une cinquantaine de louis; le lendemain à l'heure dite, plusieurs de ces fermiers généraux se rendirent au couvent, & demanderent le reverend Pere prieur, qui très étonné d'en voir un si grand nombre ainsi réunis, leur dit qu'il ne comprenoit rien à cela, & que c'étoit sans doute un tour qu'on leur jouoit, aussi s'en retournerent-ils bien capots se repentant bien de leur générosité envers le frere filoux.

A un indien de retour de Lima qui alla se fixer à madrid où sa fortune lui permettoit de faire la belle dépense, avoit la manie des montres & alloit chaque jour au méridien de la place en voiture à 6. mules, pour y régler une quantité de montres qu'il mettoit dans son chapeau, il se

désoloit

désoloit de voir qu'aucune de ses montres n'alloit bien ; un filou qui s'aperçut de la manie de ce richard, se rendoit soigneusement sur cette place, se mettoit à côté de sa voiture & tiroit de son gousset au moment de midi une montre très jolie en apparence qui étoit toujours au point de midi, al punto : & tandis que l'indien se désoloit de ce qu'aucune de ses montres n'alloit, il regardoit avec audace que la sienne étoit toujours al punto ; l'indien voyant que la montre de ce particulier qui affectoit un air de bonne foi, étoit toujours bien réglée & al punto mismo ; il se mit à la portière en lui disant, Monsieur, cédez-moi votre montre jusqu'elle va si bien, & choisissez dans mon chapeau celle qui vous plaira le plus ; mon filou se hâta d'en prendre une très riche & lui donna la sienne qui étoit d'un vil prix ; mon richard enchanté de l'échange retourne aussitôt chez lui, mais quel fut son étonnement, lorsqu'une heure après il apperçut qu'on l'avoit trompé & que la montre de ce particulier étoit toujours sur le point de midi. al punto mismo.

= un Espagnol très fortuné, voulut à son retour de Lima, pour faire parler de lui, faire bâtir aux environs de Madrid un superbe château qu'il meubla de la façon la plus riche & on y apercevoit un luxe

= effréné

effrené en tout genre; cet espagnol détestoit les français et persuadé que beaucoup d'entr'eux allant à Madrid se détourneroient pour aller admirer toutes les beautés de son Chateau, où il accueilloit honorablement tous ceux qui s'y presentoient, il se permit de faire mettre le portrait de Vendôme (la terreur de toute l'espagne) dans les lieux communs du chateau qu'il avoit aussi superbement décoré, et il n'oublioit jamais, en acompagnant les français qui se présentoient chez lui, de leur faire voir ce charmant endroit, et de leur demander s'ils connoissoient le portrait qui y étoit; vraiment oui je le connois lui répondit un jeune français.

: C'est le portrait de Mr. de Vandome.

n'est-ce pas que je l'ai bien placé, lui dit cet espagnol?

" On ne peut mieux, monsieur, car lorsque vous serez constipé, il suffira que vous jettiés les yeux sur lui, pour qu'il vous fasse chier de peur.

Mr. le chevalier de Boufflers le lendemain d'une bataille, écrivit a sa mère ce qui suit.

" la cavalerie du roi, mort-Dieu, battoit partout,
" les ennemis du roi; ils nous avoient envelopés, jarni-Dieu,
" mais nous sommes entrés dedans, comme dans du
" beurre, sacre-Dieu!

— Jeu de mots —

— Cocaos, Vernana, Caillana, Pioci.

— Ce qui veut dire —

Le coq a des os, le Ver n'en a pas, la Caille en a, la Pie aussi.

— Portrait du Duc de Choiseul, sur l'air du menuet d'Exaudé

„ Quand Choiseul
„ d'un coup d'œil
„ Considère
„ le plan entier de l'état
„ & seul comme un Sénat
„ agit & délibère,
„ Quand je vois
„ qu'à la fois
„ il arrange
„ le dedans & le dehors
„ je soupçonne en son corps — un ange
„ Seroit-ce un Dieu tutélaire?
„ dans la paix, & dans la guerre
„ ses traités
„ sont dictés
„ par minerve
„ j'admire en lui les talens
„ que d'elle il obtint sans
„ reserve.
„ à l'amour

— tour à tour

" tour à tour
" à la table
" Quand il trouve des loisirs
" Qu'il se livre aux plaisirs
" il est inconcevable
" du travail
" au serrail
" vif aimable
" à tout, il est toujours prêt.
" Pour moi je crois
" Que c'est un Diable.

Renfer détruit, suivant un petit avertissement est un ouvrage sorti de la même plume que celle de la cruauté religieuse : il est question d'y montrer à tout homme raisonnable que le dogme de l'éternité des peines, n'a d'autre base que l'intérêt des imposteurs dont le métier consiste à tromper le genre humain

= 1°. en ce qu'il est incompatible avec la justice & la gloire de Dieu.

= 2°. en ce qu'il est probable que ceux qui ont enseigné cette doctrine, ne la croyent pas eux-mêmes, & qu'ils avoient des vuës particulieres pour la répandre.

= 3°. en ce que de savans théologiens ne se sont nullement

= accordés

accordés entr'eux pour décider si cette doctrine est formellement annoncée dans les écritures.

: 4°. en ce qu'un dogme si contraire à la bonté divine, ne peut servir de base à une vraie religion, qu'il n'est propre qu'à former une religion fausse & tyrannique pour les esclaves, & ne peut avoir que les conséquences les plus fâcheuses.

— Réponse de Voltaire à m^r. le Baron de Fougeres officier de marine sur un monument qu'il se proposoit d'ériger aux grands hommes du siecle de Louis 14.

" Votre projet, monsieur, est d'autant plus beau que depuis qq^ues années, il semble qu'on ait formé une cabale pour rabaisser tout ce qui a fait la gloire de ces tems mémorables; on s'est lassé des chefs d'œuvre du siecle passé, on s'efforce de rendre Louis 14. petit, & on lui reproche surtout d'avoir voulu être grand: la nation en général donne la préference à Henri 4. & l'exclusion à tous les autres rois; je n'examine pas si c'est justice ou inconstance, & si notre raison perfectionnée, connoit mieux le vrai mérite aujourd'hui qu'autres fois; je remarque seulement, que du tems de Henri 4. elle ne connoissoit point du tout le mérite, elle ne le sentoit point.

: On ne

" On ne me connoit pas, disoit ce bon Prince au Duc
" de Sully, on me regrétera?
en effet, il ne faut rien dissimuler, il étoit haï & peu respecté, le fanatisme qui le persécuta dés son berceau conspira cent fois contre sa vie, & la lui arracha enfin au milieu de ses grands officiers, par la main d'un ancien moine feuillant devenu enragé de la rage de la ligue; on lui fait aujourd'hui amende honorable, & on le préfére à tous les rois quoiqu'on conserve encore, & pour long-tems une partie des préjugés qui ont concouru à l'assassinat de ce héros — mais si Henri 4. fut grand, son siecle ne le fut dans aucun genre; je ne parlerai pas de cette foule de crimes & d'infamies dont la superstition & la discorde, souillerent la france, je m'arrête aux arts dont vous voulez éterniser la gloire; ils étoient ou ignorés ou trés mal exercés à commencer par celui de la guerre; on la faisoit depuis 40. ans, & il n'y eut pas un seul homme qui laissat la réputation d'un général habile, pas un que la postérité ait mis à coté du Prince de Parme, d'un prince d'orange.

= Pour la marine, vous savez qu'il n'en existoit pas alors? les arts de la paix qui sont le charme de la société, qui embellissent les villes, qui éclairent

= l'esprit

l'esprit, qui adoucissent les mœurs, tout cela nous fut étranger, tout cela n'est né que dans l'âge qui vit naître et mourir Louis 14.

= J'ai peine à concevoir l'acharnement avec le quel on poursuit encore aujourd'hui la mémoire du grand Colbert qui contribua tant à faire fleurir tous les arts et surtout la marine; vous savez, monsieur, qu'il créa cette marine si long-tems formidable, la France avant sa mort avoit 180. Vaisseaux de guerre et 30. galères les manufactures, le commerce, les compagnies de négocie dans l'Orient et l'Occident, tout cela fut son ouvrage; on peut lui avoir supérieur, mais on ne passera jamais l'eclipser -

= Il en sera de même dans les arts de l'esprit comme en éloquence, en poésie, en philosophie et dans les arts où l'esprit conduit la main, comme en architecture, en peinture, en sculpture, en mécanique; les hommes qui embellissoient le siecle de Louis 14. par tous ces talens, ne seront jamais oubliés, quel que soit le mérite de leurs successeurs; les premiers qui marchent dans une carrière, restent toujours à la tête des autres dans la postérité; il n'y a de gloire que pour les inventeurs a dit Newton dans sa querelle avec Leibnitz et il avoit raison; il faut regarder comme inventeur

- un Pascal

un Pascal qui forma en effet un genre d'éloquence nouveau, un Pelisson qui défendit Fouquet du même stile dont Ciceron défendit le Roi Dejotarus devant César, un Corneille qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant le Cid espagnol, un Moliere qui inventa réellement & perfectionna la Comédie & si Descartes ne s'étoit pas écarté dans ses inventions de son guide, la géométrie; si Malebranche avoit su s'arrêter dans son vol, quels hommes ils auroient été! — tout le monde convient que le Siecle de Louis 14. fut celui du génie: puisse votre projet être executé, puissent tous les génies qui l'ont decoré reparoitre dans la place sur laquelle vous devez poser la Statue de ce Roi, & inspirer aux Siecles à venir une émulation éternelle!

---

a. Lettre de mad.elle Arnoux de l'Opéra à l'abbé Terrai Contrôleur général des finances à l'occasion du bruit qui courut qu'elle avoit une croupe dans la ferme générale par le nouveau bail.

" Monseigneur. J'avois toujours ouï dire que vous faisiez peu de cas des actrices de valeur agréables; on attribuoit cette indifférence à la dureté de votre caractere —

" Caractère ; Je Vous ai Souvent défendu du premier Reproche
" Quand au Second, il m'auroit été difficile de m'élever
" Contre le Cri général de la France entière, Cependant
" Je ne pouvois me persuader qu'un homme aussi Sensible
" que Vous aux Charmes de notre Sexe, pût avoir un
" Cœur de bronze ; Vous Venez bien de prouver le contraire.
" Vous Vous êtes occupé dernièrement au milieu de l'affaire la
" plus importante de Votre ministère, forcé de grever la
" nation d'un impot de 162. millions ; Vous avez cru devoir
" en Soulager une légère portion pour le théâtre lirique,
" pour les autres Spectacles ; Vous Savez qu'une Dose
" d'Allard, de Caillaux, de Rocoux, est un narcotique
" pour calmer les Opérations douloureuses que Vous leur
" faites à Regret, Véritable homme d'Etat, Vous en prisez
" les membres Suivant l'utilité dont ils Sont à Vos Vues :
" Le gouvernement fait Sans doute en tems de guerre
" grand Cas d'un guerrier qui Verse Son Sang pour la
" Patrie, mais en tems de paix, le coup d'œil d'un
" militaire mutilé, ne Sert qu'à affliger, qu'à exciter
" les plaintes, & les murmures du Français déjà trop
" disposé à geindre ; il faut au Contraire des gens qui
" le Distraient & l'amusent ; un Chanteur, une Danseuse,
" Sont alors des personnages essentiels, & la distinction
" qu'on établit dans les récompenses des deux espèces
" de Citoyens, est proportionnée à l'idée qu'on en a :

„ L'officier estropié arrache avec peine & après beaucoup
„ de sollicitations & des courbettes une pension modique
„ elle est assignée sur le trésor royal, espèce de crible
„ sur lequel il faut tendre long-tems la main, avant
„ de recueillir qque goute d'eau; l'acteur est traité plus
„ magnifiquement, il est accolé à une sang-suë publique
„ animal nécessaire qu'on fait aussi dégorger en notre
„ faveur de la substance la plus pure dont il se repaît.
„ c'est à pareil titre sans doute, monseigneur, c'est
„ à la profondeur de votre politique que je dois attribuer
„ le prix flatteur dont vous honnorez mon foible
„ talent — vous m'accordez, dit-on, une croupe
„ ce mot m'effrayeroit de toute autre part, mais c'est
„ une croupe d'or. vous me faites chevaucher derriere
„ Flutus, je ne doute pas que, dressé par vous il n'aye
„ les alures douces & engageantes; je m'y soumets sous
„ vos auspices & cours avec lui les grandes avantures;
„ puissiez. vous en revanche, monseigneur, ne trouver
„ jamais de croupe rebelle! puissent toutes celles
„ que vous voudrez caresser, s'abaisser sous votre
„ main chatouillante, puisse la plus orgueilleuse
„ se laisser dompter par vous, & recevoir votre grandeur
„ avec ce frémissement délicieux présage du plus
„ heureux

" heureux voyage toutes les fois que vous galoperez
" dans les champs fortunés de thalie.
" Je suis &c. Paris le 4. Janvier 1774.

— Réponse du Controleur général à Mad.elle Arnoux

— On vous a mal informé, Mademoiselle,
" vous n'aurez point de croupe dans le nouveau
" bail, ainsi vous ne chevaucherez pas par
" derriere aucun fermier général, mais il vous est
" permis d'en faire chevaucher quelqu'un devant, ou
" derriere vous; cet accouplement ne vous sera pas
" moins utile; il est même plus commode en ce que
" pour la mise, il n'exige qu'un très petit fonds
" d'avance. Je suis tout à vous, Versailles 8. Jan.er 1774.

— Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses, soient jamais bien connus: les souris qui habitent quelque ~~petit~~ trous d'un batiment immense ne savent, ni si ce batiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a batti, elles tachent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent; nous sommes les souris, & le divin architecte qui a bati cet univers, n'a pas encore que

: Je sache.

Je sache, dit son secret à aucun de nous.
Ce qu'il y a de bien sur; c'est que le monde est beaucoup plus vieux que nous ne le croyons; si Dieu de toute éternité l'a voulu creer, la volonté & le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'ensuit nécessairement que le monde est eternel; ne me demandez pas ce que c'est qu'eternel car je vous avoüe qu'en prononçant ce terme, je dis un mot que je n'entends pas; les questions métaphisiques sont au dessus de notre portée, nous tachons en vain de deviner les choses qui excedent notre compreheusion, & dans ce monde, la conjecture la plus vraissemblable passe pour le meilleur systême, le mien est d'adorer l'être suprême, uniquement bon, uniquement miséricardieux, & qui par cela seul mérite bien mes hommages, d'adoucir & de soulager autant que je le peux les malheureux dont la misérable condition m'est connuë, & de m'en raporter sur le reste à la volonté du créateur qui disposera de moi, comme bon lui semblera. Voilà ma confession de foi.

La jouissance d'une volupté pure, est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, j'entends cette volupté dont parle Montagne, & qui ne donne point dans l'excés d'une débauche outrée.

— Il est difficile d'écrire une histoire contemporaine parceque tous ceux qui ont vû les mêmes événemens, les ont vus avec des ieux différens, les temoins se contredisent; Quant à l'histoire d'un Roi, il faudroit pour la bien écrire que tous les temoins fussent morts.

— à Rome, pour faire un Saint, on attend que ses maitresses, ses créanciers, ses valets de chambre, ses pages &c. soient enterrés.

— Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interprétations différentes. on peut répandre du venin sur les bonnes, & donner aux mauvaises un tour qui les rende excusables & même louables: & c'est la partialité ou l'impartialité de l'historien qui décide le jugement du public & de la postérité.

— Voltaire écrivant au Prince Royal de Prusse, lui disoit, Quand il s'agit de vertu, c'est à moi à en parler devant vous, & lui coula les vers ci-après.

« les vertus sont l'apanage
« Que vous reçutes des cieux;
« le trône de vos aïeux
« près de ces dons précieux
« est un bien foible avantage.
« C'est l'homme en vous, c'est le sage
« qui m'asservit sous sa loi.
« ah! si vous n'étiés que roi
« vous n'auriez pas mon hommage?

Le Prince Royal de Prusse dit à Voltaire.

— Vos reflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont très justes, & de plus appuyées par le temoignage irrévocable de l'histoire. leur ambition ne viendroit-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice?

" les hommes se sont forgé un fantôme bisarre d'austerité & de vertu: ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié imposteur & moitié superstitieux, adoptent ce caractère. il ne leur est pas permis d'aimer ouvertement les filles & le vin, mais l'ambition ne leur est pas interdite. Or l'ambition traine seule après elle des crimes & des désordres affreux — il me souvient du singe de la reine Cléopatre au quel on avait très bien appris à danser; quelqu'un s'avisa de lui jetter des noix, & le singe, oubliant ses habits, la danse, & le rôle qu'il jouait devant cette reine, se jeta sur les noix. un prêtre fait le personnage vertueux, tant que son intérêt le comporte, mais à la moindre occasion, la nature perce bientot le nuage & les crimes & les méchanactés qu'il couvroit des apparences de la vertu, paraissent alors à découvert. il est étonnant que la monarchie ecclésiastique soit établie sur des fondemens si peu solides.

" L'autorité des prêtres du Paganisme venait de leurs oracles trompeurs, de leurs sacrifices ridicules

: & de

& de leur impertinente mythologie. C'étoit un conte bien grave que celui de Daphné changé en laurier, des Vierges enceintes par Jupiter & qui accouchaient de Dieux !, un Jupiter Dieu qui quitte le Ciel, son tonnerre & sa foudre, pour venir sur la terre, sous la figure d'un Taureau, enlever Europe; la Résurrection d'Orphée qui triomphe des enfers, & enfin une infinité d'autres absurdités & de contes puériles, tout aussi capables d'amuser les enfans. mais les Hommes charmés du merveilleux ont de tout-tems donné dans ces chimères, & révéré ceux qui en étoient les défenseurs. ne seroit-il pas permis de disputer la Raison aux Hommes, après leur avoir prouvé combien peu ils sont raisonnables ?

= La Russie étoit un pais où les arts & les Sciences n'avaient point pénétré. le Czar n'avoit aucune teinture d'humanité, de magnanimité, ni de vertu; il avoit été élevé dans la plus crasse ignorance il n'agissoit que selon l'impulsion de ses passions déréglées, tant il est vrai que l'inclination des Hommes les porte au mal, & qu'ils ne sont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pû modifier la fougue de leur tempérament.

= Le grand maréchal de la cour de Prusse

qui vivoit encore en 1724. & qui avoit été ambassadeur chez le Czar a raconté que lorsqu'il arriva à Petersbourg & qu'il demanda de présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui n'étoit pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où étoit le Czar, on le lui montra qui accomodoit des cordages au haut du tillac. lorsque le Czar eut aperçu mr. de Printz il l'invita à venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes, & comme il s'en excusait sur sa mal. adresse le Czar se descendit à un cable comme un matelot & vint le joindre.

- La Commission dont mr. de Printz étoit chargé lui aïant été très agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction: pour cet effet, il fit préparer un festin somptueux auquel mr. de Printz fut invité. on y but à la façon des russes de l'eau de vie, & on en but brutalement. le Czar qui voulut donner un relief particulier à cette fête, fit amener une 20ne. de Strelitz qui étaient détenus dans les prisons de Petersbourg, & à chaque grand verre qu'on vidait, ce monstre affreux abattait la tête de ces misérables. ce prince denaturé voulut, pour donner une marque de considération

- particuliere

particulière à mr. de Printz, lui procurer, suivant son expression, le plaisir d'exercer son adresse sur ce malheureux. Jugez de l'effet qu'une semblable proposition dût faire sur un homme qui avoit des sentimens et le cœur bien placé; mr. de Printz rejetta une offre qui, en tout autre endroit, auroit été regardée comme injurieuse au caractère dont il étoit revêtu mais qui n'étoit qu'une simple civilité dans ce pays barbare. le Czar pensa se fâcher de ce refus; il ne put s'empêcher de lui témoigner quelque marque de son indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain. Ceci n'est pas une histoire faite à plaisir, elle est si vraie qu'elle se trouve dans les relations de mr. de Printz qu'on conserve dans les archives et c'est un fait notoire.

les choses ont bien changé en Russie depuis cette époque là, et tous les étrangers qui en reviennent assurent que la France n'est pas mieux civilisée aujourd'hui que la Russie où il règne dans toutes les sociétés un ton d'honnêteté qui enchante les étrangers, et on y cherche l'empereur alexandre, continuellement occupé du bonheur de ses sujets

a. La vieillesse peut ôter les talens et la mémoire mais elle laisse au cœur la sensibilité.

Morale

" Le trépas qui nous poursuit
" Sous nos pas creuse notre tombe :
" L'homme est une ombre qui s'enfuit
" une fleur qui se fanne et tombe.
" mille chemins nous sont ouverts
" pour gagner ce triste univers ;
" mais la nature si féconde
" n'en fit qu'un pour entrer au monde.

Le fils du Duc de Médina-Cely, le plus riche et le plus grand Seigneur de l'Espagne, aussi avare que son pere étoit généreux, se plut beaucoup à entendre chanter une allouette qu'un cordonnier de madrid avoit élevé avec un soin et une peine infinie : chaque soir que ce seigneur passoit devant la maison de ce cordonnier, il s'y arrêtoit long-tems pour le plaisir d'entendre chanter ce charmant oiseau, il y venoit si fort qu'il pria ce cordonnier de le lui vendre, celui-ci s'y refusa, en lui disant que ce petit oiseau étoit si délicat et qu'il le gardoit pour son plaisir ; le Duc se retira assez mécontent, cependant il passa de nouveau quelques jours après chez ce cordonnier, et lui réitera sa demande, nouveau refus, le voisin de ce cordonnier

lui

observe qu'il a mal fait de ne pas lui offrir ces Oiseaux de bonne grace, que ce pouvoit etre pour lui un coup de fortune ; le cordonnier se rend enfin aux observations de son voisin, fait la depense d'une cage de prix, va chez le Duc lui porter son oiseau ; le Duc transporté de joye le reçoit avec l'air de la plus grande satisfaction, met la main dans sa poche, en donne à ce cordonnier que deux piastres ; ce pauvre malheureux descend de l'hotel en se disant & sanglotant ; heureusement pour lui qu'il rencontre sur l'escalier le pere du Duc qui le voyant pleurer, lui dit, est ce que l'on pleure chez. mon. qu'avez vous donc. Je veux savoir ce qu'on vous a fait. ce pauvre diable lui parle de son Oiseau qu'il a porté a monseigneur son fils, & du mauvais paiement qu'il en a reçu en lui faisant voir les deux piastres qu'il avoit encore dans sa main & lui ajoutant que la cage seule lui avoit coutté quatre piastres ; cette confidence de la part du fils n'etonna pas le pere, celui-ci, pour cacher sa lezinerie à la connoissance du public, dit au cordonnier ; comment tu n'en as que contant, 2. piastres aujourd'hui, deux piastres demain & 2. piastres tous les jours de ta vie, et tu assurement bien payer ton oiseau. cet arrangement calma ce cordonnier qui fut soigneusement payé de cette dette.

— Toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité; cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir qui, fesant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.

— un très habile & vieux avocat au Parlement de Bordeaux dont le fils etoit conseiller parmi les juges auprès desquels il plaidoit une cause très importante. Voyant que son plaidoyer étoit mal écouté, & que qq'uns de ces juges dormoient, cessa de plaider & s'écria.

= Je vois que la cour s'endord, je me retire!

Le premier président, répondit.

„ Maître tel, la cour qui ne dort pas, vous interdit
„ pour six-mois.
„ & moi, monseigneur, je m'interdis pour la vie.

le même jour cet avocat fut accosté par un des principaux membres de ce parlement qui lui reprocha la sortie indécente qu'il fit le matin, en lui disant qu'il étoit très etonné qu'aïant un de ses fils assis parmi

eux

eut, il eut osé se permettre un pareil emportement.
= Eh! monsieur, si mon fils avoit su tenir debout,
" je ne l'aurois pas fait asseoir."
tout le monde sait que les avocats plaident toujours debout,
et sans doute que ce fils n'avoit pas les talens nécessaires pour cela.

= Le Duc de Mazarin grand coureur de filles
galantes, et généralement assez méprisé dans Paris,
fut pris de belle passion pour la belle Allard
fameuse danseuse de l'opéra; celle-ci ennuyée des
fréquentes visites que lui faisoit ce seigneur, s'en
plaignit vivement à ses habitués, l'un d'eux lui
dit, je l'empêcherai, je t'assure, de venir t'ennuyer.
il paya grassement pour cela deux égrillards
qui le volèrent entrer chez elle, où ils s'étoient
embusqués, le saisirent et le firent sauter par la
fenêtre; cet événement qui arriva en 1768.* fit
grand bruit dans tout Paris, et dans un cercle
où il se trouva quantité de gens honnêtes, un
jeune homme de la compagnie se permit de dire
= sans doute, messieurs, que la police s'en prendra.
" que voulez-vous que fasse la police, lui répondit-on?
" comment, messieurs? peut-elle permettre qu'on
" batte les ordures par les fenêtres?

* j'étois alors à Paris et j'ai entendu moi-même cette observation faite

Lettre LXXX. de Voltaire du 16. Decr. 1739.
au Prince Royal de Prusse lorsqu'il apprit la dure
maladie qu'il éprouvait, & en même tems sa guérison.

O nouvelle effroyable! ô tristesse profonde!
Il était un héros nourri par les vertus,
L'espérance, l'idole, & l'exemple du monde
Dieux! peut-être il n'est plus!
Quel envieux démon, de nos malheurs avide
Dans ces jours désastreux tranche un destin si beau!
A mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
Vient ouvrir ce tombeau!
Descendez, accourez du haut de l'empyrée
Dieux des arts, Dieux charmants, mon éternel appui
Vertus qui présidez à son âme éclairée,
Et qui l'adorez en lui.
Descendez, refermez cette tombe entr'ouverte;
Arrachez la victime aux destins ennemis:
Votre gloire en dépend, sa mort est votre perte:
Conservez votre fils.
Jusqu'au trône enflammé de l'empire céleste
La terre a fait monter ces douloureux accents:
Grand Dieu! si vous m'ôtez cet espoir qui me reste
Sapez mes fondements.

Vous

" Vous le savez, grand Dieu! languissante affaiblie
" Sous le poids des forfaits, la génie désespérant,
" Frédéric me console, il vous réconcilie
= avec mes Habitans
" Le ciel entend la terre, il exauce ses plaintes;
" Minerve, la Santé, les graces, les amours
" Revolent vers mon Prince & dissipent nos craintes
" en assurant ses jours.
" Tival de Marc-Aurele, âme heroïque & tendre
" ah! si je peux former le désir & l'espoir
" Que de mes jours encor le fil puisse s'étendre
" Ce n'est que pour vous voir.
" Je suis né malheureux: la détestable envie
" Le Zèle impérieux des dangereux Devots,
" Contre les jours usés de ma mourante Vie
" arment la main des Sots
" un lache me trahit, un ingrat m'abandonne
" il rompt de l'amitié le Voile décevant:
" misérables humains, ma douleur vous pardonne,
" Frédéric est vivant.

= Il leur faut excuser, Monseigneur, dit Voltaire, un prince Royal, ces vers sans esprit, que le Cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis encore de votre danger, dans le même tems que j'avois la joie d'apprendre votre résurrection de votre propre main.

— Le Prince Royal de Prusse dans une de ses lettres à Voltaire lui disoit

" Les dévots suscitent ici un orage épouvantable
" contre ceux qu'ils nomment Mécréans; c'est
" une folie de tous les païs que celle du faux Zéle,
" & je suis persuadé qu'elle fait tourner la cervelle des
" plus raisonnables, lorsqu'une fois elle a trouvé le
" moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est
" que quand cet esprit de vertige s'empare d'une société
" il n'est permis à personne de rester neutre: on veut que
" tout le monde prenne parti & s'enrôle sous la bannière
" du fanatisme: pour moi, je vous avoüe que je n'en
" ferai rien, & que je me contenterai de composer qques
" psaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie.
" Perdez de même quelques momens, mon cher Voltaire,
" & barbouillez d'un pinceau sacré l'harmonie de qques
" unes de vos mélodieuses rimes. Socrate encensait les
" pénates; Cicéron qui n'étoit pas crédule en fesait
" autant; il faut se prêter aux fantaisies d'un peuple
" futile, pour éviter la persécution & le blame, car
" après tout, ce qu'il y a de plus désirable en ce monde,
" c'est de vivre en paix. Fesons donc qques sottises
" avec les sots pour arriver à cette situation tranquille.

" On n'a jamais ce qu'on désire,
" Le sort combat notre bonheur:
" L'ambitieux veut un empire,
" L'amant veut posséder un cœur,
" un autre après l'argent soupire,
" un autre court après l'honneur.
" Le philosophe se contente
" du repos, de la vérité;
" mais, dans cette si juste attente,
" il est rarement écouté.
" ainsi, dans le cours de ce monde,
" il faut sourire à son destin;
" c'est sur la raison que se fonde
" notre bonheur le plus certain.

" Toujours d'un pas égal, on me verra marcher
" Sans me tourmenter ni chercher
" le repos souverain qu'au fond de mon cœur même.

= Le Roi de Prusse disoit à Voltaire en lui écrivant de Landshut en 1759.

" Vous croyez qu'on n'a du courage que par tempérament
" Osez vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage:
" celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour
" le commun soldat, celui qui vient de la réflexion

; qui Convient à l'officier; celui qui inspire l'amour
; de la patrie que tout bon Citoyen doit avoir enfin
; celui qui doit Son Origine au fanatisme de la gloire
; que l'on admire dans alexandre, dans Cesar, dans
; Charles XII. & dans le grand Condé. Voilà Les
; différens instincts qui conduisent les hommes au danger.
; Le péril en Soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable,
; mais on ne pense guère au Risque quand on est une
; fois engagé. on a des exemples même, que des
; généraux au désespoir de voir une bataille Sur le
; point d'être perdue, se Sont fait tuer exprès pour ne
; point Survivre à leur honte. Je Vous assure même
; que J'ai Vu exercer de grands Talens dans les batailles
; & qu'on n'y est pas aussi impitoyable que Vous le croyez;
; Je pourrais Vous en citer mille exemples, Je me
; borne à un Seul — à la bataille de Rosbach un
; officier français blessé & couché Sur la place demandoit
; à Cor & à cri un Lavement: Voulez-Vous bien croire
; que Cent personnes officieuses se Sont empressées pour
; lui procurer un lavement ainsi, reçu sur un
; champ de bataille, en présence d'une armée, cela est
; certainement Singulier, mais cela est vrai & connu de
; toute le monde. dans cette Tragi-comédie que nous
; Jouons, il arrive des aventures qui ne Ressemblent à rien
; mais il faut avouer qu'elles Sont cruellement achetées.

— Fréderic dans la même lettre lui dit
L'abominable entreprise de Damiens, le cruel
" assassinat intenté contre le roi de Portugal, sont
" de ces attentats qui se commettent en paix comme
" en guerre ; ce sont les suites de la fureur & de
" l'aveuglement d'un zèle absurde. l'homme
" restera, malgré les écoles de philosophie, la plus
" méchante bête de l'univers : la superstition, l'intérêt
" la vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront
" jusqu'à la fin des siècles, des scènes sanglantes &
" tragiques parceque les passions & très rarement
" la raison, nous gouvernent. il y aura toujours
" des guerres, des procès, des dévastations, des pestes,
" des tremblemens de terre, des banqueroutes. c'est
" sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers
= Ne mettés donc point sur le compte de la
" guerre, des malheurs & des calamités qui n'y ont
" aucun raport.

— On sait que le missionaire Père Brydaine prêcha
pendant plus de 40. ans dans les principales villes, dans les
villages, au milieu des places publiques & des campagnes,
& se fesant entendre avec une voix de tonnerre de toutes
les extrémités d'un auditoire de 15. a 20. mille personnes
= en mars 1755. ce célèbre prédicateur fut invité
à prêcher dans l'église de St. Sulpice à Paris ; le bruit

S'en étant répandu à la Cour, les plus grands Seigneurs voulurent entendre cet habile homme dont la réputation avoit déjà publié les merveilles ; ce missionaire monta en chaire sans préparation, selon sa coutume, & après avoir parcouru de l'œil son auditoire sans se laisser intimider par les considérations de la Vanité & l'éclat des dignités, la Vuë du grand nombre de personnes de distinction qui le composoient, lui inspira le discours suivant que l'art n'auroit jamais pu produire, & qui aux Jugements des Critiques n'a point indigné de Bossuet ou de Démosthene.

- à la Vuë d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble
" mes Freres, que Jesus devroit ouvrir la bouche que
" pour demander grace en faveur d'un pauvre missionaire
" dépourvu de tous les talens que Vous exigés, quand on
" vient Vous parler de Notre Salut. J'éprouve cependant
" aujourd'hui un sentiment bien différent, & si je suis humilié
" garder. Vous de croire que je m'abaisse aux misérables
" inquiétudes de la Vanité. à Dieu ne plaise qu'un ministre
" du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprés de Vous !
" car qui que Vous soyez, Vous n'êtes, comme moi
" que des pécheurs : c'est devant Votre Dieu & le mien
" que je me suis pressé dans ce moment de frapper
" ma poitrine : jusqu'aprésent, j'ai publié les Jugemens
" du très haut dans des temples couverts de chaume ;

- j'ai prêché

J'ai prêché les Vignerons de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain. J'ai annoncé aux bons habitants des Campagnes les Vérités les plus effrayantes de ma Religion. Suis-je fait malheureux? J'ai consolé les pauvres les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai posé l'espérance et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler! C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des Riches, sur des Oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis, ah! C'est ici, seulement qu'il fallait faire retentir la parole Sainte dans toute la force de son tonnerre et placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre Sentence à la main! Tremblez donc devant moi, hommes Superbes et dédaigneux qui m'écoutez!.... la nécessité du Salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le Jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par dessus tout l'éternité.....

l'éternité! Voilà les Sujets dont je viens vous entretenir et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. eh!.... qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient, peut-être sans vous sauver?

" Dieu va vous émouvoir, pendant que son indigne
" ministre vous parlera, car j'ai acquis une longue
" expérience de ses miséricordes. alors pénétré —
" d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez
" vous jeter dans mes bras, en versant des larmes
" de componction, & de repentir, & à force de remords
" vous me trouverez assez éloquent.

La méchanceté de la Critique, ne pouvant s'attacher à un morceau aussi sublime, & auquel la Circonstance ajoutait tant de force, a voulu s'il dédomager en niant son authenticité, mais plusieurs personnes reconnaissables qui ont entendu ce mémorable exorde, l'ont recueilli avant l'époque où parut l'ouvrage qui la rapporté; marmontel, lui même, s'exprime ainsi sur le Compte de ce célèbre missionaire.

" J'ai moi-même entendu Mr Bridaine avec la voix
" la plus percante & la plus déchirante, avec
" la figure d'apôtre la plus vénérable, tout jeune
" qu'il étoit, je l'ai entendu prononcant ce morceau
" & j'ose dire que l'éloquence n'a jamais produit
" un effet semblable: on n'entendoit que des sanglots.

— Faites du bien aux hommes & vous en serez béni! Voilà la vraie gloire! sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être aussi indifférent

- Lue

Que tout ce qui s'oppose à la construction de la tour de Babel ;
cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons
sensibles au jugement de la postérité. Les Rois doivent
l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul
tribunal qu'ils aient à redouter.

~

~ Pourvu qu'on soit sensible, on prétend à l'estime
de ses compatriotes, on veut briller par quelque chose ;
on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète

~

~ La passion sombre et atrabilaire de la vengeance
n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un
moment d'existence. nous devons réciproquement oublier
nos sottises, et nous borner à jouir du bonheur que notre
nature comporte.

~

~ Le Roi de Prusse dans une de ses lettres à Voltaire
lui disoit.

" Dans tout pays où le culte de Mars l'emporte
" sur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des
" bourses enflées et des têtes vides. L'honnête médiocrité
" convient mieux aux états. Les richesses apportent la
" mollesse et la corruption : non pas qu'une république
" comme celle de Sparte, puisse subsister de nos
" jours ; mais en prenant un juste milieu entre les

besoin

„ besoin & le superflu, le caractère national conserve
„ quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application
„ au travail, & à tout ce qui élève l'âme. les grands biens
„ font ou des ladres ou des prodigues?

— Les belles lettres sont utiles à la société, elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, & sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbé sous son faix & qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce gout dés leur jeunesse.

— Nous sommes inondés de tant de nouvelles qu'il vaut mieux de n'en croire aucune. la renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le tems, encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. l'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers. mais les grandes actions, les grands monumens restent à la postérité. la gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre, & paroît à la fin dans toute sa splendeur.

— Vers de Zaïre —

— il est affreux pour un Cœur magnanime
: d'attendre des bienfaits de ceux qu'on mésestime
: leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

— Je voudrois, a dit un grand philosophe, que tout homme public, quand il est prés de faire une grosse sottise, se dit toujours à lui-même l'Europe te regarde!

— Milord Chesterfiel qui est peut-être l'anglais qui ait écrit avec le plus de graces, recommandoit l'art de plaire comme le premier devoir de la vie

— Anciennement le sacre des rois de france étoit un spectacle bien étrange; on fesait coucher tout de son long un pauvre roi en chemises devant des prêtres qui lui fesaient jurer de maintenir tous les droits de l'église & ne lui permettaient de se vêtir que lorsqu'il avait fait son serment.

— Madame Deshoulieres a dit.

" Faute de s'approcher & faute de s'entendre
" On est souvent brouillé pour rien?

— D'alembert dans une de ses lettres à Voltaire lui disoit en 1770.

" Je veux vous faire part de ce que je pensais
" il y a quelques jours, en lisant vos vers & en les
" comparant à ceux de Despréaux & de Racine.
" Je pensais donc qu'en lisant Despréaux, on
" conclut, & on sent que ses vers lui ont coutté:
" qu'en lisant Racine on le conclut sans le sentir,
" & qu'en vous lisant, on ne le conclut ni ne le sent;
" & je concluais, moi, que j'aimerois mieux être
" vous, que les deux autres?

— Nous voici au commencement du Printemps:
Quels vœux s'élèvent de tous les cœurs pour que le ciel favorise par de beaux jours les grains confiés à la terre & les fruits enfermés dans les fleurs! tout le monde sait qu'à peu-près à la même époque, l'empereur de la chine, pour prouver à ses peuples la noblesse & l'importance de l'agriculture, descend de son trône, pose la main sur la charrüe & trace des sillons; mais comme tout le monde ne connait pas le cérémonial qu'on observe dans cette grande journée, je vais le mettre sous les yeux de mes lecteurs, cet extrait des mémoires de nos missionnaires ne peut qu'intéresser les bons laboureurs français &

= les

les convaincre davantage de l'excellence de la profession qu'ils exercent.

= L'empereur choisit d'abord quelques Seigneurs de la première qualité, les envoie à la Salle de ses ancêtres se prosterner devant leurs portraits, & les avertit que le jour suivant il offrira le Sacrifice du printemps : on assemble 60. Vieillards Vénérables, laboureurs de profession qui doivent être présens lorsque l'empereur ouvrira la terre, & autant de laboureurs plus jeunes, destinés à disposer la charrue, à atteler les bœufs & à préparer les cinq Sortes de grains que S. M. doit semer.

= Le lendemain, le Prince se transporte en grande pompe au champ indiqué pour la cérémonie. Les Princes de la famille impériale, les présidens des cinq grands tribunaux & un nombre infini de mandarins de toutes les classes l'accompagnent. Deux côtés du champ sont bordés par les officiers & les gardes de l'empereur, le troisième est réservé à tous les laboureurs qui accourent pour voir leur profession honorée, les mandarins occupent le quatrième.

= L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne & frappe trois fois la terre de son front, pour adorer le Chang-ti, c'est à dire le Dieu du ciel; il prononce à haute voix une priere qu'un des tribunaux a composée; ensuite en sa qualité de Souverain pontife il immole un bœuf qu'il offre pour obtenir de

l'éternel

l'Eternel l'accroissement & la Conservation des biens de la terre. Tandis qu'on place la Victime sur un bucher où le feu doit la consumer, on amène une charrüe attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. le Prince quitte ses habits imperiaux, sillonne une partie du champ, & sème ensuite du froment, du riz, du millet, des feves &c. ces grains sont portés par des grands seigneurs dans des coffres précieux. la cérémonie finit par des récompenses en argent que l'empereur fait distribuer aux cent laboureurs qu'on a convoqués, & s'il y en a quelqu'un dans l'empire qui ait défriché des terres incultes jusqu'à 80. arpens, il devient mandarin de la huitième classe. enfin cette cérémonie, la plus belle, puisqu'elle est la plus utile, est répétée le même jour dans toutes les provinces de l'empire par les Vice-Rois assistés de tous les magistrats —

— Mr. L'abbé de Macplas aumonier de monsieur aujourd'hui Louis 18. prêcha en 1777. devant Louis 16. monsieur & le comte d'artois, le sermon de la Cène qui est pour effet un des actes les plus mémorables de la bienfaisance de Louis 16. Voici comment mr. de la harpe en rend compte dans son cours de litterature = L'abbé de Macplas avoit

= été

été long-temps Chargé du ministère douloureux d'exhorter à la mort ces malheureuses Victimes des lois qui ne sont pas toujours celles de la Justice. il étoit descendu souvent dans l'horreur des cachots, elle avoit passé toute entière dans son ame honnête & sensible & oppressé de ce poids affreux, il n'avoit pu s'en soulager qu'en promettant au Ciel & à son cœur de révéler des Vérités effrayantes à la bonté d'un jeune Roi qui, dès lors, ne demandoit qu'à connoître le bien pour l'exercer. l'occasion se présenta & nommé le Jeudi Saint pour prêcher devant la monarque il s'acquitta de son Vœu de la manière que Vous allez entendre.

« Pardonnez, Sire, la confiance & la poids de notre ministère, notre cœur déchiré nous force à Vous révéler ici le plus grand Sujet de notre tristesse! on n'offense pas Votre clémence, quand on met à Votre cœur magnanime sur la route des bienfaits & de la Vérité. l'amour infortunés! que ma bouche n'a-t-elle l'éloquence de Chrysostome pour défendre vos droits? Silettrait qui perce notre ame arrive à celle de ce grand Prince, quel soulagement à notre douleur?

« Oui, Sire, l'état des cachots de Votre Royaume arracheroit des larmes aux plus insensibles qui les visiteroient. un lieu de Sureté ne peut sans une énorme injustice, devenir un Séjour de désespoir.

Vos

" Vos magistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheureux,
" mais privés des secours nécessaires pour la réparation
" de ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence
" à opposer aux plaintes des infortunés. Oui, j'en
" ai vu, Sire, & mon zèle me force, comme St. Paul,
" à honorer mon ministere; oui, j'en ai vu qui, couverts
" d'une lèpre universelle, par l'infection de ces repaires
" hideux, bénissaient mille fois dans nos bras, le
" moment fortuné où ils allaient subir le suplice.
" Grand Dieu! sous un bon Prince, des sujets qui envient
" l'échafaud! Jour immortel, soyez benni; j'ai acquitté
" le vœu de mon cœur, de décharger le poids d'une
" si grande douleur dans le sein du meilleur des
" monarques " & soit benie aussi la charité évange-
" -lique à la fois & patriotique de cet apotre de
" l'humanité! c'est l'humanité en effet, c'est la
" religion qui n'est que l'humanité élevée jusqu'à
" Dieu; c'est elle qui lui inspira le beau mouvement
" qui termine ce beau morceau. Le roi fut profon-
dement ému, l'impression qu'il éprouva fut remarquée
& devint générale. Il s'écria, dez qu'il lui fut
permis de parler après l'orateur, qu'il avait
toujours ignoré ces abominations, que son intention
n'était pas que ses sujets, même les plus coupables
: fussent

fussent traités avec tant d'inhumanité, & ce ne fut pas le mouvement passager d'une pitié stérile; des ordres furent donnés sur le champ, au grand aumonier de france, de remédier à cet horrible abus. une commission fut établie pour veiller sous ses ordres à l'inspection & à la réparation des prisons publiques: des cachots furent comblés, d'autres furent au moins rendus supportables. on commença enfin une réforme nécessaire, & nous en avons l'obligation à un vertueux prêtre qui sentit toute la dignité de son état, en remplit courageusement le devoir, & fit entendre des vérités importantes dans une chaire où l'on avoit trop souvent fait parler l'adulation.

— Les avares ont presque toujours chez eux une demoiselle de compagnie qu'ils payent mal, j'en ai connu un qui en avoit une très intéressante à tous égards & à qui, il manquoit de tout; si l'on me demande pourquoi cette demoiselle se condamnoit ainsi à vivre avec un tel hibou, je répondrai que selon toute apparence elle se trouve retenuë & enchainée par la perspective de quelque ligne de testament, car on sait que les avares sont dans l'habitude de païer, je ne dirai pas en cette monnaie, mais en promesses de ce genre, tous les services qui leur sont rendus. en définitif, ils

- savent

Savent toujours s'arranger de manière à n'acquitter que dans l'autre monde leur dette de reconnaissance qu'ils contractent dans celui-ci, et il en sera exemple qu'un avare ait fait son testament, la raison en est bien simple: pour lui, la grande difficulté n'est pas de mourir à la vie, c'est de mourir à l'argent. Son âme est déjà bien loin de son corps, que son cœur est encore dans le fond de son coffre. mourir est, pour les autres hommes, le dernier effort de la nature; pour lui, ce n'est que l'avant dernier: voilà d'où vient que le testament n'arrive jamais; c'est de la même manière qu'on peut s'expliquer pourquoi le suicide est inconnu aux avares, cela provient nécessairement de la même cause: s'ils pouvaient quitter la vie, sans se séparer de leur argent, il n'est pas que quelqu'un, dans le nombre, ne se fut décidé à se pendre ou à se noyer comme tant d'autres. mais cela ne s'est vu, ni ne se verra dans aucun siècle. leur argent répond de leur personne, et elle est parfaitement gardée. l'envie de mourir peut les prendre sans inconvénient, celle de quitter leur cassette ou de faire un testament, ne les prendra pas. —

~

* L'amour de la vie et l'espérance sont inséparables de la nature humaine.

— un Jeune gentilhomme Gascon peu fortuné & sans la moindre expérience se vit obligé à la mort de son père & pour l'honneur de sa famille, de fournir à son ancien précepteur qui avoit beaucoup contribué à la ruine de sa maison, une lettre de change de dix mille francs sur un des parens qui résidoit à Bordeaux ; cette lettre y aïant été protestée, ce pauvre gentilhomme pour se soustraire aux poursuites du porteur, prit le parti de se refugier à Paris où il croyoit que personne ne pourroit le découvrir : il n'y fut pas plutôt qu'il vit arriver dans sa chambre le porteur de la dite traite avec un clerc de procureur qui en l'abordant déroula des papiers qui lui firent connoître de quoi il étoit question ; aïant pris avec l'envoyé de sa partie à travers le ton de la confiance & de l'ingénuité, il lui expliqua en particulier & tout au long l'origine de sa dette l'infame conduite de son précepteur à son égard & finit par lui demander conseil, en le priant de lui dire dans la sincérité de son ame, ce qu'il feroit à sa place ; ce pauvre gentilhomme s'attendoit à ce qu'il lui diroit, de payer, mais ce ne fut point là son avis, & touché de la triste situation de ce gentilhomme, il lui dit —

— Dans

« Dans notre métier, on est obligé d'écouter tout le
« monde; à la Vérité nous ne sommes pas dans
« l'habitude de prêter main-forte au bon droit,
« quand il se trouve en opposition avec l'intérêt de
« nos clients, mais sans trahir la confiance de notre
« ancien précepteur, je crois pouvoir vous dire
« ce que je pense de cette affaire. Si j'avais une dette
« pareille à la vôtre, elle ne serait acquittée qu'après
« un procès de quarante ans, ou pour mieux dire
« elle ne le serait pas du tout. Il y a plus, j'entreprends
« de vous faire rembourser ce que vous avez
« eu la bonhommie de payer en gascogne à la
« première sommation de votre précepteur. C'est
« de l'argent jeté dans la rivière, mais qu'il ne
« serait peut-être pas impossible de repêcher.
« en tout. Car ce serait la matière d'un procès qui
« vaudrait bien la plupart de ceux qu'on entreprend.
« Ainsi en voilà déjà un². Votre acte d'émancipation
« peut-être attaqué avec lui, tous ceux qui en
« sont émanés. Second procès². La dette dont il
« s'agit, ne provient pas de votre fait, mais de
« celui de madame votre mère: 3me procès;
« vous avez reconnu la créance de Mr. Antoine
« dans l'interposition de votre Curateur; 4me
« procès: la prise de corps décernée contre vous
« résulte de jugemens rendus par défaut puis que

= vous

" étiés absent ou en prison. delà des demandes en nullité
" ainsi qu'en domages & intérêts, des plaintes au criminel
" comme d'abus & violences; cinquieme procés. enfin
" vous pouviez & pouvez encore renoncer à la succession
" de vos pére & mére; sixieme procés. Quand je vous
" dis qu'entre les mains de la Justice, il y a là dedans
" de l'étoffe taillée pour quarante ans, c'est que je
" mets les choses tout au plus bas, car c'est une affaire
" qu'on peut léguer successivement dans une famille
" à cinq ou six générations.

Charmé du langage plein de raison de cet honnete jeune homme & des expédiens qu'il lui indique, il lui temoigne le plus vif régret de ce que c'est à son procureur que la cause de sa partie adverse se trouve remise, ajoutant qu'il lui aurait inspiré la plus grande confiance & qu'il se sentirait bien soulagé si ses intérêts étoient confiés à de si bonnes mains — ce n'est pas
" là une difficulté, replique-t-il: nous nous
" chargeons, à la fois, du pour & du contre, seulement
" nous prenons la précaution, pour la forme
" de séparer les sacs d'écritures. nous en gardons
" un, & nous remettons l'autre à l'ami que nous
" choisissons pour notre adversaire. Soyez tranquille,
" tout cela s'arrange, sans que les plaideurs aïent
" à s'en mêler.

moyennant

moyennant 50. louis qu'il porta, quelques jours après à ce clerc de procureur, il engraina si bien son procès, que probablement, il ne le verra jamais finir.

— Expedition du Prince Charles Edouard Stuart vulgairement appelé le prétendant & petit fils de Jacques II. —

— Ce prince vivoit à Rome auprès de son père & sa jeunesse s'écoulait dans une inaction qui ne s'accordait ni avec un courage bouillant, ni avec un amour extrême de la gloire : il fut appelé en France en 1742. on fit à cette époque des efforts aussi dispendieux qu'inutiles pour le porter avec une armée sur les côtes d'angleterre, il attendit à Paris une occasion favorable pour déployer ses talens & satisfaire son ambition, lorsque le cardinal tenci lui adressa ces mots.

" Que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau
" vers le nord de l'écosse, votre seule personne
" pourra vous donner un parti & une armée,
" & alors il faudra bien que la France vous
" secoure ?

Ces mots réveillerent l'ambition du Prince,

mais

mais où trouver le Vaisseau & comment l'équiper? un de ses affidés s'adressa à un negt. de Nantes irlandais nommé Walsh affectionné au parti du prétendant, ce Walsh avoit un Corsaire de 18. canons & l'offrit généreusement, on l'équipa en secret, le Comte de Lally actif & infatigable dans l'interet du Prince, ramassa de tous cotés des armes, des munitions de guerre & des fonds, enfin le Prince s'embarque avec 7. officiers de choix 1800. sabres 1200. fusils & 48. mille francs, telles étoient les ressources qu'il comptoit opposer à des flottes, à des troupes réglées à des finances considérables & à l'opinion publique généralement prononcée en faveur du roi affermi sur le trône. Par une suite des soins du Comte Lally, ce corsaire que montait le prince, fut escorté par un vaisseau du roi de 64. canons l'Elizabet que le ministre avoit prêté à un negt. de Dunkerque. = Après une navigation périlleuse, après avoir échapé à la poursuite d'une escadre, le Prince à la faveur de la nuit aborda une petite île à peu près déserte au delà de l'Irlande, il attendit le jour pour cingler vers l'Ecosse, enfin il débarqua dans un petit canton appelé Moidard, quelques habitans aux quels il se nomma, tombèrent à

à ses genoux, ils etaint sans armes, & ne mangeaint que du pain d'avoine qu'ils obtenoient à force de travail d'un terrein pierreux & stérile.

"Je cultiverai cette terre avec vous, leur dit
; le Prince, je mangerai de ce pain, je partagerai
; votre pauvreté, & je vous apporte des armes.

Ces bonnes gens furent ses premiers soldats; le bruit de son arrivée se répandit dans les environs les Makdonnal, les Lokil, les Caméron, les Frazer chefs d'autant de tribus d'Ecosse vinrent aussitôt se joindre à lui; l'Irlande ne voulut pas prendre une part active à la révolution qui se préparait lorsque tout en Ecosse concourait à l'avancer par les armes, ou la favorisait en secret. Edouard avait à peine rassemblé 300. hommes autour de sa personne qu'on leva l'étendard royal avec un morceau de taffetas qu'on fixa au haut d'une perche; cette poignée d'hommes se mit en marche & grossit en avançant, au point qu'il se trouva à la tête de 1500. montagnards qu'il arma. il s'essaya d'abord contre quelques compagnies du regiment de Sinclair qui étoient aux environs d'Edimbourg, il les défit entierement & 30. écossais

: Ecossais

Ecossais prirent do. anglais avec armes & bagages -
il renvoya après ce premier Succès le Vaisseau qui
l'avait apporté pour donner avis aux Rois de France
& d'Espagne de son débarquement & de la Situation de
ses affaires, Les deux Souverains lui écrivirent, le traitement
de Frere & Commencerent alors à le Secourir Sérieusement.
des Convois d'armes & de munitions furent expédiés de
divers ports, plusieurs des Vaisseaux employés à cela
furent pris par les anglais, mais il y en eut qui
arriverent à bien, aussi la Confiance attirait sous
ses drapeaux des Soldats à Edouard; il marchoit avec rapidité
toujours à pied à la tête de ses montagnards Ecossais
nourri comme eux, il leur donnait en tout l'exemple,
il s'empara de Perth une des principales Villes de
l'Ecosse; ce fut là qu'on le proclama Régent de
l'angleterre &. le Duc de Perth, le Lord George
Murai, arriverent alors avec de nouvelles troupes &
prêterent Serment de fidelité au Prince, des Compagnies
entieres déserterent pour venir se ranger sous ses drapeaux
Dundée, Drumond, Newbourg lui ouvrirent leurs
portes; il voulut marcher droit à Edimbourg &
déterminer par la prise de la Capitale, la Conquête
de l'Ecosse, il s'empara de cette Ville N'a arriver
des Secours Considérables.

= On fut Surpris à Londres les avantages

qu'avait obtenu Edouard, on mit à prix la tête de ce jeune Prince, & on promit 600. mille francs tournois à qui conque le livreroit; il entendit que si le passage eut été libre, cette révolution se seroit faite, mais on rencontrait par tout des flotes anglaises, & le Duc de Cumberland aïant eu le bonheur d'arriver avec des troupes fraiches à Edimbourg, & de se reunir aux débris de l'armée vaincue, il en sortit à la tête de toutes ses forces pour chercher le Prince Edouard qui fut forcé à abandonner le siege du Chateau de Sterling & à se retirer dans inverness, ou il ne lui étoit pas possible de se maintenir, il se vit forcé d'plier & la déroute devint générale; Edouard blessé fut entraîné par la multitude, obligé de fuir, & de renoncer à toutes ses espérances. poursuivi sans relache, le Prince suivi de quelques officiers fut obligé de passer une riviere à la nage, & de l'autre bord, il vit les flammes & entendit les cris de ses montagnards refugiés dans une grange & que les anglais brulerent impitoyablement.

» Parmi les prisonniers que fit le Duc de Cumberland, étoient tous les officiers français.

l'envoyé

l'envoyé du Roi de France prie d'Edouard, vint se rendre
lui même au Duc & reçut une extraordinaire, on
lui amena trois Dames écossaises qui avaient combattu
avec le prince à Preston - Pans, à Falkirk & à Culloden,
une Mme Madame Seford commandant un corps de
montagnards qu'elle avait levé elle-même, fut avec la
Princesse pour s'échapper.

- Le Duc de Cumberland sentait la nécessité de
disperser sans retour les rebelles, il ne leur donna pas le
temps de respirer ; les soldats à la faveur de l'obscurité
se cachaient, ou se retiraient dans leurs montagnes, les
officiers se rendaient dans l'espoir d'obtenir grace, Edouard
Sullivan, Sheridan se réfugièrent dans les ruines d'un fort
dont la faim les chassa bientôt. le Prince resta seul
avec Sheridan & Sullivan ; il marcha avec ses deux
amis. Cinq jours & cinq nuits sans oser s'arrêter, en proie
à quelle horrible la fatigue, la famine & surtout le
souvenir des espérances les plus hardies si complétement
évanouies. des détachements anglais étaient répandus
partout & les soldats cherchaient le Prince avec un
acharnement que soutenait la somme promise à qui
le livrerait. il était à pied, ses habits étaient en
lambeaux, sa blessure sans appareil. l'excès des
revers même aigrit son courage, & jamais peut-être
il ne fut plus grand qu'au milieu des plus affreux

Calamités ; on lui rapporte qu'on le cherche dans Arizaig endroit vers lequel il s'acheminait. Onel officier irlandais lui dit que l'île de Stornai la d.re au Nord-est de l'Ecosse, est une retraite à peu près sure dans ces premiers momens ; Edouard, touché du dévouement d'Onel, lui accorde aussitôt sa confiance & se laisse conduire. Onel détache une barque de pecheurs, Sullivan, Sheridan & lui rament tour à tour ; ils arrivent dans l'île. à peine débarqués ils aperçoivent dans l'éloignement un gros de soldats avec l'uniforme de l'armée anglaise, ils n'ont que le tems de se jeter dans un marais, ils y passent la nuit couverts par des roseaux, & dans l'eau jusqu'aux reins. au point du jour, ils remontent dans leur petite barque & se remettent en mer, sans provisions, & sans savoir où se retirer ; un brouillard épais les rend plus incertains encore ce brouillard tombe, ils se trouvent au milieu d'une flotte anglaise. le Prince alors oublie sa blessure & prend un aviron, tous quatre forcent de rames pour gagner une petite île bordée de rochers qui étaient inaccessibles aux vaisseaux & même à leur chaloupe. ils échapent encore à ce danger, ils passent au milieu des ennemis qui ne soupçonnent pas que c'est le fils du Prétendant qui fuit devant eux ils parviennent au bas fonds qui environnent l'île, ils se

jettent

jettent à la mer et tirent à force de bras leur nacelle derriere un rocher. il ne leur restoit qu'un peu d'eau de vie; des coquillages et qques poissons secs abandonnés par des pêcheurs sur la plage, soutinrent leur déplorable existence. ils se cachérent dans le creux d'une roche jusqu'à ce que les vaisseaux ennemis fussent hors de vüe, ils repartirent alors, ramerent d'île en île cherchant partout un azile qu'ils ne trouvaient nulle part; ils eurent cependant qques momens de repos dans l'île de Wight, de pauvres gens les reçurent et leur donnerent qques vivres. ils se proposaient de se refaire de tant de fatigues lorsque des milices anglaises débarquerent dans l'île, ils furent réduits à passer trois jours et trois nuits dans une caverne, abandonnés de ceux qui les avaient d'abord secourus; on aime les infortunés, mais on ne se sacrifie pas pour eux. ils prirent alors le parti de rentrer dans leur nacelle presque surs de trouver la mort sur les cotes d'Ecosse où ils se proposaient de se refugier; ils y descendirent la nuit et marchérent à l'aventure couverts de haillons que leur avaient donnés des montaignards. au point du jour, ils rencontrerent une jeune demoiselle à cheval suivie d'un domestique; la jeunesse et ce sexe font naître au moins la sécurité et il falloit bien s'ouvrir à quelqu'un. le prince aborda la jeune personne, c'étoit m^elle^ macdonall, dont la famille étoit

attachée aux Stuart, le Prince l'avoit vüe pendant le cours de ses succés, & se déclara à elle, mad^elle Makdonnal fondit en larmes en le retrouvant dans cet état; le Prince & ses amis s'attendrirent avec elle ils pleurerent tous ensemble, & la douleur de la Jeune Ecossaise s'accrut encore en pensant qu'elle ne pouvait rien pour un Prince exposé aux dangers les plus cruels & les plus certains; elle lui conseilla cependant de s'enfoncer dans une caverne profonde qu'elle lui montra au pied d'une montagne voisine. non loin de là était la cabane d'un montagnard sur la fidelité duquel il pouvait compter, elle lui promit enfin de l'y venir prendre, ou de lui envoyer un guide sur si la fuite devenait possible.

— Edouard & ses estimables compagnons se refugierent dans cette autre caverne, le paysan les secourut autant que le permettait sa pauvreté; deux jours passés dans ce lieu obscur & humide empirerent l'état du prince déja malade, son corps se couvrit de boutons purulens & d'ulcéres, les provisions du montagnard étaient épuisées & les proscrits ne voyaient paroître personne — ils commençaient à desesperer lorsqu'un homme envoyé par mad^elle Makdonal se présenta à l'entrée de la caverne; il leur avoua qu'il était impossible de trouver un vaisseau pour les passer en

France

France, que la seule ressource qui leur restait, était de se cacher dans la petite île de Benbecula chez un pauvre gentilhomme qui les recevrait volontiers, & chez qui mad^lle Macdonald se trouverait à leur arrivée. Ils arrivent à la maison du Gentilhomme qui leur a indiquée, ils apprennent que cette nuit même, des Satellites du gouvernement se sont emparés de lui & de sa famille, le Prince & ses amis se sauvent dans des marais & y passent la Journée: Vers le déclin du jour, Oneil s'expose à tout, sort de la boue & des joncs pour aller à la découverte, il trouve mad^lle Macdonald dans une chaumière, il se croit hors de danger lui & ses compagnons: elle lui déclare qu'elle espere sauver le Prince en lui faisant prendre des habits de femme qu'elle a apportés avec elle, mais elle ajoute qu'elle ne peut sauver que lui & qu'une personne de plus la rendrait suspecte: Oneil, Sullivan & Sheridan ne balancent point, ils se sacrifient au salut d'Edouard l'embrassent en pleurant, & s'abandonnent à leur fortune.

Le Prince, sous des habits de femme suit mad^lle Macdonald, elle le conduit dans l'île de Skie, à la maison où ils sont retirés, est tout à coup investie par des soldats, Edouard sans se troubler va leur ouvrir lui-même, & n'en est pas reconnu cependant le bruit se répand bientôt que le Prince

est dans l'île, les perquisitions recommencent, il faut fuir de nouveau. il se sépare de m^elle. Makdonall & marche dix mille sans savoir où il va, prêt à succomber de lassitude & de besoins, il arrive près d'une maison d'assez belle apparence, il apprend que le propriétaire avait constamment tenu pour le gouvernement. trop généreux lui-même pour ne pas croire à la générosité, il entre, il se nomme & adresse au gentilhomme ces propres paroles :

" le fils de votre roi vient vous demander du pain
" & un habit, je sais que vous êtes mon ennemi,
" mais je vous crois assez de vertu pour ne pas
" abuser de ma confiance & de mon malheur,
" prenez les misérables vêtemens qui me couvrent
" & gardez les; vous pourrez me les apporter
" un jour dans le palais des rois de la grande
" Brétagne.

la délation n'entrait pas encore dans le code des nations civilisées; le gentilhomme fit ce qu'Edouard devoit attendre d'un homme d'honneur, il le vêtit, le nourrit, le logea & lui donna les moyens de sortir de l'île; arrêté depuis pour l'avoir reçu, & traduit devant la cour établie à Edimbourg pour juger les rebelles, ce gentilhomme répondit avec franchise aux interrogations de ses juges; il leur rendit les paroles

- que

que lui avoit adressées le prince, & sa Justification se réduisit à ces mots :

" Que celui de vous qui, dans une telle circonstance
" eut pris sur lui de le trahir, prononce le premier
" mon arrêt de mort " il fut renvoyé absous.

Edouard, sans cesse environné d'ennemis ne savoit plus où traîner sa misère, il repassa en Ecosse, il erra dans le Lokaber & dans le Badenoch. ce fut là qu'il apprit que sa bienfaittrice mad.elle Makdonall étoit arretée, que ses partisans qui s'étaient dérobés aux recherches étoient condamnés par contumace, & que deux batimens légers expédiés de France avoient abordé heureusement la cote occidentale de l'Ecosse à l'endroit où ce prince était d'abord descendu 16. mois auparavant; trouvé & armé par des serviteurs que l'inutilité de leurs premieres démarches n'avait point rebutés; il arriva par les montagnes & à travers mille dangers à l'endroit où il devait s'embarquer. il voqua heureusement jusqu'à la vuë de Brest, & il en trouva le port bloqué par une escadre anglaise. il fallut changer de direction, il regagna la haute mer & tourna ensuite du coté de morlaix. une division anglaise y croisait. il échappa encore à ce nouveau péril, & débarqua enfin au port de St. Paul de Léon avec quelques amis qui l'avaient rejoint au moment de son embarquement. Pendant qu'Edouard errait

poursuivi d'île en île, & de caverne en caverne, le Duc de Cumberland entrait triomphant dans Londres & le roi Georges effrayait, par l'appareil de la Justice ceux qui tenaient encore intérieurement pour son compétiteur au trône. il commença par faire porter dans les ruës de Londres les drapeaux pris à Culloden. l'étendard du Prince était entre les mains du bourreau, les autres étaient trainés dans la boüe par des ramoneurs de cheminée, & tous furent brûlés par le bourreau: cette misérable farce, qui prouvait combien Edouard avait paru redoutable fut le prélude des scénes tragiques qui se multiplierent bientot; on executa d'abord 17. officiers qu'on traina sur la claie au lieu du Suplice; on les pendit, on leur fendit le ventre, on leur arracha le cœur & on leur en battit les joues. Deux jours après, trois pairs Ecossais furent condamnés à perdre la tête; le gouverneur de la tour aïant selon l'usage crié, Vive le roi Georges! Balmerino l'un de ses 3. pairs cria tout haut: Vive le roi Jacques & son digne fils! & il presenta sa tête. un prêtre anglican qui avait demandé à Edouard l'Evêché de Carlisle pendant qu'il etait maître de cette ville, fut condamné à mort & conduit au gibet revêtu des habits pontificaux. de toutes

les

les Victimes de la Rigueur de Georges, celle que plaignirent également les deux partis fut celle de Derwentwater, son frere aîné, qui, dès 1715. avait pris les armes pour le Prétendant, avait eu la tête tranchée à Londres; Son frere cadet, employé au Service de France et qui avait par les anglais pendant le cours de cette derniere révolution, avait subi le même sort. Derwentwater Vendit que Son fils, encore enfant, montât sur l'échafaud, vit lui dire =

= Soyez couvert de mon Sang, et apprenez à mourir
= pour vos Rois,

Enfin le dernier Pair qui tomba sous la hache du bourreau fut le Lord Lovat, agé de 80. ans: il marqua la plus grande fermeté, et, avant de recevoir le coup, il répéta le Vers d'Horace.

" Dulce et decorum est pro patriâ mori.

il semblait qu'Edouard, rentré en France, n'avoit plus à redouter que de mener une Vie obscure, insupportable aux hommes qui se sentent nés pour de grandes choses; un dernier coup lui était reservé, et le fut de tous celui auquel il se montra le plus sensible.

Trois ans après Sa triste expédition, la France et les puissances alliées, également épuisées et lasses de la guerre, envoyerent des ministres à aix la chapelle pour traiter de la paix, la premiere condition que y mirent les anglais, fut que Louis 14. renverrait de ses états le

fils du prétendant, les plenipotentiaires de France observèrent que cette paix même allait mettre le Prince dans l'impossibilité de rien entreprendre. les ministres du Roi Georges insistèrent, & on ne crut pas devoir recommencer la guerre uniquement pour les intérêts de Edouard. il fut donc sacrifié au repos de la France.

Quand on lui annonça qu'il allait sortir du royaume il répondit que le Roi lui avait promis de ne jamais l'abandonner, & qu'il ne partirait point. Son caractère aigri par tant de revers, le fit résister aux remontrances aux prières, & enfin aux ordres les plus précis. on se crut obligé alors de s'assurer de sa personne, & on vint pour l'arrêter. il se défendit, mais il fut pris, chargé de fers, jetté dans un fiacre, & conduit en prison, d'où on le tira bientôt pour le mener hors des frontières. Depuis ce tems, ce prince, qui par sa jeunesse & ses qualités méritait un meilleur sort, resta ignoré de toute la terre, & avec lui s'éteignit cette longue suite de rois si constamment infortunés.

Comment y aurait-il des procès au monde, si jamais une mauvaise cause ne trouvait d'avocat pour la défendre? Cette une question que je soumets à toutes les académies de Jurisprudence.

= Les lettres sont l'aliment de la Jeunesse, la passion de l'âge mur & l'amusement de la Vieillesse; elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité, & sont une ressource, une consolation dans l'infortune; elles font les délices du cabinet & n'embarrassent dans aucune situation de la Vie, le matelas nous tient compagnie, & nous suivent aux champs & dans nos Voyages.

= Théophraste disoit. L'homme de lettres seul de la prérogative de n'être point étranger au milieu des étrangers, le fameux Homme attaque & prouve qu'il est rare & même très rare qu'un Véritable homme de lettres, ne soit au moins un honnête-homme.

= Robert le bon roi de Naples qui s'honorait de l'amitié de Pétrarque & à la mort duquel ses Sujets donnèrent tant de larmes, disoit, que s'il fallait opter entre la perte de sa Couronne ou celle de sa qualité d'homme de lettres, il n'hésiterait pas à sacrifier son Royaume.

= L'inquiétude, le chagrin, une recherche extrême dans la parure, l'avidité, la paresse & l'injustice, tels sont les désordres qui accompagnent l'amour.

= L'accord de l'amour & de l'innocence semble être le Paradis sur la terre: c'est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la Vie.

= L'esprit solide, éclairé, droit,
" du commerce des gens sait faire un bon usage:
" il les examine, il les voit,
" comme on voit un mauvais ouvrage.
" des défauts qu'il y trouve, il cherche à profiter.
" il n'est guère moins nécessaire
" de voir ce qu'il faut éviter
" que de savoir ce qu'il faut faire.

(Mad. Deshoulières)

= Nous tendons tous au bonheur par une pente naturelle. On croit y arriver par la fortune, l'ambition, la gloire, les conquêtes, l'indépendance, la modération, la probité, la sagesse. tout cela peut y conduire; rien de tout-cela n'est lui; presque tous les hommes le cherchent sans se consulter seulement sur la route qu'il faut prendre. est-il étonnant que la foule s'égare?

= Nous cherchons le bonheur comme un astronome cherche à découvrir une étoile, toujours au dessus de nous. insatiés, baissons les yeux; il est à nos pieds & nous passons sans le voir.

= Nous avons sur le bonheur une foule de livres qui n'ont pas rendu les hommes plus heureux. Sénèque, Fontenelle, Maupertuis, Helvétius, mad^me. du Chatelet, Voltaire ont écrit sur le bonheur, & un défaut commun

à écrire

à nous ouvrages, c'est que l'auteur veut toujours que nous soyons heureux à sa manière; il n'a pas réfléchi qu'il y a autant de différences dans la nature du sang, l'activité des humeurs, la sensibilité des viscères, que dans les traits d'une quantité innombrable de visages. Travailler à régler ses penchants, c'est commencer d'être heureux.

~

Tout ce qui flatte, attire. On court jusqu'à un prédicateur éloquent, non pour faire ce qu'il dit, mais pour l'entendre dire.

~

Chacun parle éducation, chacun a un système d'éducation, chacun a le meilleur possible. pourquoi donc tant d'enfants si mal élevés? pourquoi les talents unis à la stupidité, de grands moyens anéantis sous des vices? pourquoi quelques gens pétrissables qui ne doivent rien à leur éducation? c'est que la nature fait les hommes; l'éducation polit ou gâte son ouvrage. Chez un peuple corrompu, l'enfant le plus heureux est celui qu'on abandonne à lui-même, s'il n'a pas de mauvais exemples sous les yeux.

~

Un trait d'esprit est un météore qui plaît dans l'obscurité. les éclairs multipliés fatiguent la vue et on se lasse de trop d'esprit comme de tout ce qui est affecté.

~

— Parler, pour faire parler un Sot, l'humilier, c'est se mettre au dessous de lui, c'est attaquer un homme nu, armé de pied en cap.

— Si le gouvernement le plus parfait est celui où les têtes sont sans cesse en fermentation, le meilleur des gouvernements est le républicain. Si la tranquillité publique, la sureté des citoyens, sont les effets d'une sage administration, le meilleur des gouvernements est la monarchique.

— Le peuple le plus riche en numéraire n'est pas le plus puissant. L'opulence tombe avec les moyens qui la procurent. L'Etat vraiment riche et redoutable est celui qui possede une population nombreuse, des grains, du fer & des loix sages.

— L'expérience est la seule démonstration qu'on puisse opposer au témoignage des sens. Le raisonnement le contredit quelquefois; mais lorsque le raisonnement ne prouve pas une erreur, il faut s'en tenir à l'expérience. L'expérience n'est pour l'ignorant qu'une lumiere vacillante & trompeuse. Le savant seul en profite

L'air froid et l'air chaud se ressemblent tellement que souvent on les prend l'un pour l'autre. Cet air repousse ceux qui vous approchent. La seule intendé peut détruire cette première impression, mais dans le monde a-t-on le temps de s'étudier? On juge sur l'extérieur: on veut être jugé de même?

Les petits font par ostentation ce que les grands se croyent obligés de faire par état. Cette chimère de devoirs d'état ruine plus de familles, que n'en peut enrichir le souverain le plus opulent.

Ceux qui disent toujours du bien des femmes, ne les connoissent pas assez; ceux qui en disent toujours du mal, ne les connoissent pas du tout. Nous croyons avoir de l'empire sur les femmes. nous voyons en elles que nous pardonnons près d'elles jusqu'à l'empire que nous avions sur nous. On accorde aux femmes la finesse de l'esprit et celle des perceptions comme des effets nécessaires de la délicatesse de leurs organes. on leur refuse le courage, la prudence et le jugement leur éducation et nos préjugés seuls, les placent aussi bas. L'homme, naturellement orgueilleux, veut s'élever à mesure qu'il les abaisse. insensé! rendons leur justice. ne voit-on pas des femmes soutenir des événemens désastreux, braver des périls, penser,

parler, agir avec la force, la constance, la présence d'esprit que s'attribuent exclusivement les hommes, & qu'ils sont loin d'avoir toujours.
aimons, estimons, honorons les femmes. nous leur devons l'existence; elles guident nos premiers pas, elles font le charme de notre vie, elles consolent notre vieillesse, elles nous aident à mourir.

— Bien des gens placent la félicité dans une opulence à laquelle ils ne peuvent atteindre; ils sont malheureux par la manie de regarder toujours au dessus d'eux. L'artisan occupé n'a pas le loisir d'être ambitieux, il dort d'un sommeil paisible entre sa femme & ses enfans, il se lève gaîment pour recommencer sa tache & retrouver les jouissances de la veille.

— L'esprit a fait la métromanie, le génie a créé Cinna. On a le génie propre à une chose; on en conclut qu'on est homme de génie, & on se trompe. Charles 12. avait le génie de la guerre, mazarin celui des affaires, Boileau celui de la poësie. Periclès, César, Richelieu, Pierre le grand, montesquieu, Voltaire, étoient des génies —

— L'homme est né méchant. il ne faut pour s'en convaincre qu'examiner un enfant; son plus grand plaisir est de détruire, & il se venge sur ses joujoux, du mal que sa foiblesse ne lui permet pas de faire aux individus; les hommes sont comme les mots, on ne les met pas toujours à leur place, ils valent trop ou trop peu pour ce à quoi on les emploie. l'homme naît-il avec des penchans décidés? sans doute. est-il maître de les vaincre? avec du courage & de la persévérance? c'est un problême que la vie de Socrate a résolu. ce qu'a de mieux à faire celui qui a approfondi le moral de l'homme, c'est de jouir de tout & de ne s'attacher à rien. —

— Le gout de la propriété est une de nos chimères. l'homme passe & tout reste. les propriétés réelles sont la force, la santé & la paix du cœur; avec ces biens, des millions d'hommes qui n'ont pas un pouce de terre arrivent gaîment au terme de la vie. Lucien fait parler un champ dans une de ses épigrammes. J'étais, dit-il, le champ d'Achæménides, aujourd'hui je suis le champ de Ménippe. celui-là crut me posséder; celui-ci se persuade la même chose: j'appartiens à la fortune.

— Ce qu'on appele humeur, n'était autrefois qu'un dérangement de la santé qui ne nuisait qu'à l'individu. l'humeur, dans son acception actuelle, est un fléau de la société, surtout si elle part d'un homme à qui on

doit des ménagemens. Quelques femmes prétendent en faire une gentillesse : on se corrige d'avoir de l'humeur en vivant avec quelqu'un qui en a beaucoup, ou qui n'en a point.

= L'humeur mène à l'impatience, l'impatience à la colère à l'emportement aux excès les plus funestes, c'est le venin de la vipère, il faut l'arrêter au moment même ; s'il fait des progrès, il est mortel.

= Il faut faire sentir ses torts, c'est ce qui les fait moins sentir : il est humiliant de perdre toujours dans certaines personnes ; il est bien plus humiliant de gagner toujours.

= Les larmes qui expriment la tendresse, sont à l'amour ce que les pluies d'été sont aux fleurs : elles les nourrissent et les raniment : les larmes ajoutent à la beauté et la rendent plus touchante ; il est bien doux d'en arrêter le cours, il est bien doux de rassurer celui qu'on aime, lorsqu'on n'a que de l'inquiétude à dissiper : les larmes de l'artifice n'exigent que de l'indignation, mais on s'y méprend

" il est des gens qui se font une habitude de pleurer, les uns pleurent par faiblesse, les autres par perfidie, les premiers cessent bientôt d'inspirer la pitié, les seconds ne trompent qu'une fois.

— Nous avons une surabondance de livres qui se succèdent comme les vagues de la mer : la dernière fait oublier celle qui l'a précédée. — Que reste-t-il d'une foule d'ouvrages imprimés depuis un siècle ? Quelques volumes sauvés de l'oubli par l'homme de goût.

— Le malheur n'est peut-être qu'un état de raison. Si nous avions des idées justes du bien et du mal, nous n'aurions pas sans cesse à la bouche les mots, adversité, bonheur : ainsi ce qui nous semble un malheur réel, relativement à nous, ne nous paroît qu'un événement ordinaire par rapport aux autres : on se croit malheureux pour n'avoir pas réussi dans une tentative quelconque ; mais si on n'avait conçu ni projet déraisonnable ni espérance sans fondement, de quoi aurait-on à se plaindre ? La modération dans les désirs est un moyen sûr de n'être jamais malheureux. L'homme né pour la force d'être modéré, voilà l'unique source de son malheur. Les gens passionnés placent le malheur dans la privation de l'objet de leurs désirs ; maîtres de ces désirs, ils mépriseroient le malheur. Avoir des remords, perdre un objet chéri, manquer du nécessaire, souffrir des douleurs aiguës ; voilà les vrais malheurs, les autres sont presque tous des chimères enfantées de notre imagination

~ Il en beau, il en grand de savoir souffrir ; savoir mourir n'est rien auprès de cela. une mort tranquille & courageuse est la récompense de quiconque a su supporter l'infortune.

~ Tout ce qui est accessible à nos sens, est matière, nos sens sont donc matière, nous sommes donc matière nous-mêmes. tout le monde ne convient pas de cela mais tout le monde voudrait savoir ce que c'est que le soleil, & personne ne cherche la cause qui lui fait tenir le petit doigt.

~ On vend bien des choses à Paris ; on y vend même de la mémoire ; il serait à désirer qu'on y vendît de l'honneur : il ne manque que cela à bien des riches. en achèteraient-ils ? Je doute.

~ On peut comparer le monde à un bal masqué, où l'on court sans cesse les uns après les autres pour se connaître. on se plaît, tant qu'on se tient agacés ; si on se démasque, on se quitte. le monde est une espèce de comédie, entremêlée de quelques scènes tragiques ; chacun y joue son rôle bien ou mal, mais personne ne connaît la pièce.

« La crainte de la mort est le seul mal que l'on fasse éprouver : la mort est le point mathématique qui ne peut être aperçu. — Personne n'est content de son sort & chacun craint de finir — pour être fondé à regretter la vie, il faudrait avoir su en jouir — Bien des gens craignent la mort, parce qu'ils craignent la douleur ; ils ne devraient craindre que d'être malades — le Vulgaire ne s'aperçoit guère de son existence qu'au moment où il va la perdre, & ce Vulgaire l'a en dérision les états.

« Bonaparte n'avait pas d'aïeux & conquit l'Egypte. On lui demandait un jour de quelle race il était. Voilà ma race, répondit-il en montrant ses troupes, & voilà ma généalogie en montrant son épée.

« Il est plus facile de conserver de l'ordre dans ses affaires que de le rétablir.

» Celui qui a follement dissipé sa fortune, n'a aucun point sur lequel il puisse se reposer. Le passé l'étonne & l'humilie ; le présent le trouble & l'embarrasse, l'avenir l'inquiète & l'épouvante.

» Se résoudre à quelques privations, c'est se garantir de les supporter toutes.

« Notre propre Orgueil nous rend celui des autres insupportable, & c'est un double motif pour nous en

Corriger. Triomphons du notre, nous ne blesserons personne, & nous serons hors d'atteinte.

" L'orgueil & la méchanceté croissent dans le cœur de certains dévots, en raison des dehors d'humilité & de charité qu'ils affectent.

" Disputer avec aigreur, décider impérieusement, rejetter les objections sans daigner les résoudre, c'est prouver que l'amour-propre cherche moins l'honneur d'avoir raison, que l'orgueil ne craint la honte d'avoir tort.

— L'Orgueil est la source de presque tous nos Vices. On le sait, on le dit aux autres, on se le déguise à soi-même. Rien de si commun que le précepte, rien de si rare que de s'en faire l'application.

— Les passions sont à l'homme ce que le Soleil est aux plantes: un Soleil trop ardent dessèche ce que des rayons plus doux eussent vivifié: les passions violentes dessèchent l'âme, les passions modérées lui communiquent une activité, une chaleur utile — les passions excessives font sur l'âme l'effet des Ventouses sur la peau, elles la boursouflent pour ainsi dire. Lorsque l'action cesse, l'âme, ainsi que la peau, retombe & reste long-tems flétrie.

Quelque soir un esprit de Vertige souffle sur une nation, comme on voit dans certains passages, s'élever tout à coup des vents qu'on n'y connoissait pas; alors les rangs se confondent comme les flots dans une tempête. les Systêmes prennent les couleurs de la Vérité comme les écueils dans les ténèbres paraissent que soir un asile. On s'agite, on se tourmente, on se heurte, on enfante des projets, ainsi que dans un Vaisseau sans pilote, chacun veut mettre la main au gouvernail, les imprudens s'écrient que le Vaisseau va périr; les gens sensés qu'on n'écoute plus servaient, mais ils s'assurent de la chaloupe, pendant que les autres s'arrachent les débris.

Le plaisir est une situation de l'ame inexplicable; car telle chose procure du plaisir à l'un et affecte péniblement l'autre: pourquoi les plaisirs de l'ame demandent-ils tant de Variété? un pur esprit ne doit pas s'user à sentir.

Nos plaisirs nous mettent presque toujours dans la dépendance des autres. Quelques uns cependant sont en nous. ne point faire le mal, est pour l'ame une situation tranquille; faire le bien, est sa volupté.

Les Vrais plaisirs sont ceux qu'on ne doit pas à l'intérêt: le cœur ne compte pas ceux qu'il donne à l'intérêt les calcule.

= La politique des anglais est de venir à leurs trésors ceux de toutes les nations. L'intérêt est la base de leur gouvernement, & leur gouvernement tombera avec leurs richesses.

= L'homme vraiment généreux ne s'affecte par de l'ingratitude, parce qu'il n'a par besoin de reconnaissance; il plaint les ingrats & il aime à en faire.

= La reconnaissance devrait être égale entre celui qui donne & celui qui reçoit: procurer à quelqu'un l'occasion de faire le bien, c'est lui préparer de doux souvenirs, c'est être son bienfaiteur.

= Forcé de choisir entre son bienfaiteur & son ami, l'ancien Vertu décide pour la reconnaissance, & le cœur se prononce pour l'ami

= On demande si l'égalité parfaite peut exister? Oui dans le cœur du Sage: c'est là que tous les hommes sont égaux!

= L'effort qu'il faut faire pour repousser la Vérité, la contraction d'esprit nécessaire pour mettre toujours le mensonge à sa place, sont la 1re. punition de celui qui fait un art de la duplicité. Ce travail continuel produit souvent l'effet de celui de l'araignée, dès qu'on aperçoit le fil, on se hâte de chasser l'ouvrière.

— Dans les Sociétés, les caractères se brisent, s'émoussent s'adoucissent par le frottement continuel : tel est l'avantage de la société ; mais les nouvelles découvertes, produit ordinaire des liaisons étendues, éclairent sur le mal comme sur le bien, développent les vices comme les vertus : tel est l'inconvénient de la société ?

— Malgé notre dépravation, il est encore des sociétés pures, où la vertu rallie ses sujets dispersés, & que le désordre respecte.

— Demétrius de Phalère conseillait à Ptolomée d'acheter les manuscrits qui traitent du gouvernement. Vous y trouverez, disoit-il, ce que jamais courtisan n'osa dire à son maître.

— Le riche sans conduite est toujours au dessous du besoin. L'homme modéré, dans quelque position qu'il se trouve, peut avoir du superflu — On aime mieux conserver un bien superflu qu'un repos nécessaire. On aime mieux acquérir un bien superflu, que la modération qui apprend à s'en passer.

— Le talent de plaire est de tous les talens le plus désiré, le plus agréable, le plus profitable, le plus indéfinissable. il emploie, il caresse les vices, les

Vertus, les graces, les Ridicules. il fait valoir le mérite ou il en tient lieu : la naissance le donne; l'orgueil croit le posseder; l'amour propre le cultive; la sagesse même ne le neglige pas — les talens agréables sont toujours de mode. les talens utiles ne sont recherchés qu'au moment où le besoin force à s'en occuper.

~

= Le temps s'écoule, dit-on, tous les jours. la durée est fixe, ce sont nous qui coulons. Chaque être occupe un point imperceptible dans le temps. la vie d'un homme se perd dans la durée de sa famille, & celle d'une nation dans la durée du monde : le temps est une mer qui absorbe les fleuves qui se précipitent dans son sein: lui seul est invariable — le présent est le point mathématique imperceptible aux sens du corps, aux de l'esprit seuls peuvent l'appercevoir.

~

= Travailler à éclairer son esprit, à former son cœur, à connaître les Vérités utiles, à se faire des principes sûrs, à regler sa conduite; c'est vouloir jouir de la dignité de son être, & rendre sa vie utile à soi & aux autres.

" la mollesse, compagne de l'opulence, énerve, enivre, rend incapable de toute application. celui

= que

caresse la fortune, cherche rarement la vérité. il prend la flatterie pour elle, & s'en trouve mieux. Que lui importe de mériter l'estime, puisqu'il obtient la considération? pourquoi raisonnerait-il sur le vrai bonheur, puisqu'il peut acheter le plaisir? les sciences sont pour lui ce qu'est sa livrée, il paye les gens qui la portent.

La confiance qu'inspirent les vertus de tempérament, vaut-elle l'admiration qu'excitent les vertus acquises? celles-ci sont plus glorieuses: les premières sont les plus sures.

" la nature, a dit un philosophe, loge le plaisir d'où elle vient de chasser la douleur; on peut en dire autant de la vertu.

" les vertus qui ne conduisent ni aux honneurs, ni aux richesses, sont ordinairement les plus négligées & ne sont pas les moins essentielles, ni les moins satisfaisantes.

" ceux qui veulent donner des ridicules à la vertu, ressemblent aux chiens qui aboient à la lune

" la vertu est un champ que chacun voudrait moissonner, mais que peu de gens cultivent.

Les anciens philosophes regardaient la vie comme une table à laquelle chacun vient s'asseoir successivement, sans pouvoir ni choisir, ni garder sa place.

« L'amitié est la passion des belles ames, elle suivit à l'amour, parceque les deux s'envolent avec les graces, & que l'amitié marche d'un pas égal à côté de la Vertu »

« Le premier sentiment que nous partagions, est l'amitié. elle charme l'enfance, elle double les plaisirs, elle la console dans ses peines. Que fait-elle de plus, lorsque le Jugement l'apprécie & que le besoin nous la fait rechercher ?

= les plaisirs sont les liaisons, l'ambition lie les intrigues; les goûts & l'interêt forment les Sociétés; la Vertu seule resserre les nœuds de l'amitié.

« Le Véritable amour est un penchant naturel réglé par la raison, justifié par la Vertu. celui là seul dure autant que le cœur; malheureusement il est très rare — les armes les plus puissantes de l'amour, celles qui assurent son empire, sont la modestie la douceur & l'esprit — la modestie est à la beauté ce que le parfum est aux fleurs — la douceur n'attire pas toujours, mais elle fixe, & l'un vaut bien l'autre — l'Esprit est le repos du cœur. il faut que soi oublier qu'on aime & ses moindres distractions tournent au profit de l'amour

— Cet amour, dont j'ai peut-être saisi qques traits, n'est qu'un être idéal pour les gens malheureusement organisés, & c'est le plus grand nombre. l'amour auquel ceux-ci adressent leur culte, les conduit à la porte du temple de la volupté; mais aussitôt qu'elle s'ouvre, il éteint son flambeau, rit & s'envole pour chercher d'autres dupes. il s'irrite par les obstacles, il s'accroit par la résistence, il s'affaiblit par l'absence, il languit par l'habitude, & meurt enfin dans les bras de l'ennui qui lui ferme les yeux.

— Il n'y a pas de membres plus utiles à la société que les commerçans: ils unissent les hommes par un trafic mutuel; ils distribuent les dons de la nature; ils occupent & nourrissent les pauvres, satisfont aux désirs des riches, & suppléent à la magnificence des grands.

— L'homme s'agite incessament, sans objet & sans but; toute sa vie se passe en vaines inquiétudes, parcequ'il ne sait point mettre de bornes à ses désirs & qu'il ne s'arrête pas aux véritables jouissances.

— Les beaux arts élèvent l'âme, & la culture de l'esprit, en tout genre, ennoblit le cœur.

= Je n'entends parler que de tuer le tems ; c'est un meurtre que beaucoup de gens méditent, mais que personne n'exécute, & dans le complot d'une espece toute particuliere, la Victime finit toujours par être L'assassin - le tems ressemble à une plante animale que l'on nomme Polype : coupez la en autant de morceaux qu'il vous plaira, chaque partie n'en fera pas moins un tout, & le corps principal n'en restera pas moins complet. il en est de même du tems ; vous en ôtez des jours, des mois, des années ; de nouveaux jours, de nouveaux mois, de nouvelles années reparaissent, & le tems n'a rien perdu. Relativement à l'homme, le tems est immortel. n'établissons donc pas de lutte avec ce caractere invulnérable : au lieu de le perdre en cherchant à le tuer pourquoi ne pas s'en faire un ami ce n'est pas assez à l'homme laborieux & occupé que le tems déclare la guerre, il craindroit d'achever trop tôt la Victoire ; c'est contre l'homme oisif & dissipé, que l'indolence & le luxe ont mis hors d'état de se défendre qu'il dirige constamment ses attaques.

= S'il est une chose bien prouvée au monde, c'est que l'homme est né pour agir : le Sort vous a-t-il placé au dessus des besoins & des travaux journaliers dont que la nature assujettit l'espece humaine, cultivez votre ame, éclairez votre esprit, créez-vous de nobles occupations.

occupations, employez le tems à Vous rendre meilleurs, et conséquemment plus heureux; Vous ne Vous plaindrez plus qu'il Vous opprime; Vous en serrerez le prix et ne lui reprocherez plus que la rapidité de sa course - = le tems n'est jamais mauvais, s'il n'est pour nous un ami utile, il devient un ennemi redoutable; dans ce cas même disons-nous bien que c'est un ennemi avec lequel il faut vivre puisqu'on ne lui échappe que par la mort. .....

~ Si je puis juger des autres d'après moi-même, une heure de promenade dans un cimetière révèle plus de vérités utiles, plus de sentimens vrais, plus d'idées religieuses à l'esprit et au cœur de l'homme, qu'il ne peut en puiser dans tous les livres de morale.

~ Epître au peuple par Homer :

" Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur;
" le travail entretient ta robuste vigueur.
" Hélas! sans la santé que m'importe un royaume!
" où veille dans les cours, et dort sous le chaume,
" tu conserves tes sens; chez toi le doux plaisir
" s'aiguise par la peine et vit par le désir.

~ On ne parvient, n'en doutez pas, au calme du bonheur que par la vertu.

— Galien raconte qu'il était de son temps un petit homme très laid, bossu, & difforme sur le modèle du bon Ésope. Ce petit homme craignant de devenir le chef d'une postérité tournée comme lui fit faire le portrait d'un enfant de taille, de forme & de figure charmante, il eut le soin de le faire placer dans l'intérieur de son lit, de manière qu'en certaines circonstances lorsque sa chère moitié passerait de ce côté sur lui, & quand ces circonstances arriveraient, il inviterait madame à tenir les yeux ouverts à considérer attentivement ce tableau & à se pénétrer de l'idée de la beauté : ce procédé réussit, & cette dame, ajoute Galien accoucha d'un enfant parfaitement beau & qui ressemblait au portrait qu'elle avait fixé

— On croyait autrefois beaucoup aux astrologues, un nommé Allenar avait prédit aux Juifs sur la foi des astres que le Messie arriverait dans Rome en 1444 il donnait pour ses garans, Saturne, Jupiter, l'écrevisse & les poissons ; tous les Juifs qui avaient la plus grande confiance en lui, tinrent leurs fenêtres ouvertes pour recevoir le envoyé de Dieu, mais ce envoyé de Dieu n'arriva pas, soit que l'écrevisse eût reculé, soit que les poissons d'Allenar ne fussent que des poissons d'avril.

Vers contre les anciens astrologues

Crédule à l'art trompeur de l'augure & du mage,
Gardez-vous de chercher à lire dans les cieux
le terme qu'à nos jours ont assigné les Dieux.
Sous le voile épais d'un nuage
Jupiter aussi bon que sage
nous a dérobé l'avenir,
& rit du mortel téméraire
qui veut en sonder le mystère.
le mieux est de savoir jouir.

St. Augustin dans un commentaire sur le psaume 48. dit qu'il n'y avait, par dans tout ce qu'il connoissait de chrétiens, deux ou trois élus du salut desquels il voulut répondre. Saint Grégoire dont les talens & les vertus honorèrent le VI. siècle, compare l'église à l'arche de Noé qui renfermoit beaucoup d'animaux & peu de créatures raisonnables: Que l'on consulte les annales de la monarchie française, que verra-t-on dans la 1re race? des princes féroces ignorans, débauchés ou fainéans; des Frédegonde, des Brunehaut & mille autres princesses qui ne valaient pas mieux. Dans la 2de. race, une foule de hordes barbares, mêlant leurs vices sauvages à la corruption des descendans de Charlemagne;

le plus horrible despotisme d'un côté, la plus honteuse servitude de l'autre.

Sous la 3me race, des expéditions militaires qui ressemblaient à des brigandages; la dissolution des mœurs dans les cours, dans l'église, chez les grands & parmi le peuple; des reines enrôlant leurs augustes époux dans les confreries les plus exposées aux brocards du public; des moines & des prêtres la honte de leur état; des femmes sans décence, des maris barbares, des filles armées contre leurs pères, des sujets contre leurs princes; lisez les sermons de Menot, de Barlette, d'olivier maillard & vous verrez si les dames de leur tems valaient mieux que les nôtres.

" De tout cela que faut-il conclure? que nos éternelles doléances sur la décadence du genre humain sont des gémissemens inutiles, que nous sommes aujourd'hui ce qu'on était autrefois, & qu'il est très possible même que loin d'être dégradés, nous valions mieux que nos ancêtres. les siecles ont, comme les années de notre vie leur accés de santé & de maladie, de sagesse & de folie — nos aïeux se sont plaints, nous nous plaignons après eux, nos descendans se plaindront également après nous, mais toutes choses n'en resteront pas moins au même point, un peu en deça, un peu en delà comme les flots poussés par le flux & le reflux

La Paresse & l'indifférence.

un homme a le plus grand soin de sa parure, il étudie tous les modes, il serait désolé de paraître dans le monde avec la moindre négligence. Vous croyez qu'il prend le même soin de son esprit? non, il le laisse affublé de tous les lambeaux des erreurs & des préjugés les plus gothiques. d'où vient cette différence? c'est que, pour s'habiller à la mode, il n'a besoin que des ciseaux, & de l'aiguille de son tailleur, & que pour parer son esprit il faudrait du tems, de l'étude, de la réflexion: or, voulez-vous qu'un homme aimable, préfère le travail à ses plaisirs?

L'interêt & la Passion.

un Prédicateur éloquent fait un Sermon touchant sur l'aumône; un Vieil avare qui l'entend en est ému jusqu'aux larmes. Vous imaginez qu'il va faire l'aumône: point du tout, il va la demander.

Pauvres.

Que je serais coupable d'entreprendre de défendre tous les préjugés! en est-il de plus noble, de plus généreux que celui qui prend sa source dans les sentimens les plus doux de la nature & les plus utiles à l'humanité? qui pourrait

Voir un pauvre sans être ému ? qui pourrait contempler
sans attendrissement ce front humilié, ces regards soumis,
cette attitude humble & prosternée ? cet homme est votre
égal, la nature l'avait fait pour partager avec vous les
dons qu'elle vous prodigue : la fortune en a décidé autrement ;
vous jouissez de tout, il ne possède rien : vous ne connaissez
que l'abondance & les plaisirs : il ne connaît que le travail
& les souffrances ; vous habitez un hôtel somptueux, vous
couchez sur le duvet & l'édredon, il n'a pas une pierre
pour reposer sa tête ; votre table est couverte de mets
succulens & recherchés, il mange dans les larmes &
l'amertume un pain de douleur & de tribulation. Quels
droits avez-vous à tant de faveurs ? & de quel crime
est-il coupable, pour mériter tant de peines & de misères ?
ah ! si le sort ne consultait que la justice, ne récompensait
que la vertu, si les qualités de l'âme étaient un titre
pour être heureux, qui sait si cet homme obscur & indigent
ne viendrait pas, dans vos palais de marbre, sous vos
lambris dorés, prendre la place que vous occupez !
Vous demandez si donner aux pauvres porte bonheur,
& moi je vous demande s'il peut être quelque bonheur
sans soulager l'infortune ?

= Quand la douce pitié pénètre dans votre cœur,
Quand votre main charitable s'étend vers celle du pauvre,
Quand vous entendez autour de vous les accens de la

: reconnaissance

reconnoissance & les bénédictions dont il vous comble, de quel bien être intérieur, de quelles touchantes émotions n'êtes-vous pas pénétré! vous sentiriés-vous, en ce moment, coupable d'une mauvaise action? s'il est vrai que le bonheur consiste dans la paix de la conscience & la satisfaction de l'âme, quelle source plus féconde de bonheur que la bienfaisance? donnez donc au pauvre; donnez beaucoup si la fortune vous a traité avec libéralité; conservez réligieusement ce saint & vénérable préjugé

= donner aux pauvres, porte bonheur.

en donnant aux pauvres, vous réparerez les injustices de la fortune, vous ramenerez autant qu'il est possible, cette douce égalité dont l'interet de la société exige le sacrifice, mais pour laquelle les bons cœurs élèvent toujours quelques secrètes & généreuses réclamations.

— Il ne faut pas toujours être fier, & décider qu'une chose est impossible parceque nous ne la comprenons pas; ce n'est pas parceque nous ne saurions la comprendre qu'une chose est impossible, mais parceque nous comprenons très bien qu'elle ne peut être comme on nous dit qu'elle est. il y a deux sortes de personnes également ennemies des progrès de la raison: les unes admettent tout parcequ'elles n'ont pas assez de connoissances ou d'activité dans l'esprit

pour douter ; les autres rejettent tout parcequelles sont fieres des connaissances quelles ont acquises, & quelles ne conçoivent rien au dessus de leur génie. les premieres péchent par ignorance & par timidité, les secondes par ignorance & par orgueil.

— Il ne faut pas négliger les découvertes qui présentent un but d'utilité, mais il faut les vérifier sans enthousiasme & sans prévention. l'imagination adopte facilement cequi présente l'apparence du merveilleux. la raison n'approuve guere que cequi est simple, facile & naturel. ce n'est pas que la nature n'ait des secrets que l'esprit de l'homme n'a point encore pénétré, le livre de ses mistéres est immense, & nous n'en connaissons encore que les premiers feuillets, mais il n'est donné qu'à un petit nombre d'esprits sages & pénétrans de faire des progrés dans cette étude. le hazard & l'ignorance peuvent y faire qques découvertes, mais il n'appartient qu'à la méditation & à la science de les vérifier.

— Il est beau de gémir sur le sort des grands hommes injustement persecutés, mais avant de verser des larmes, il est qque fois bon de savoir s'il y a lieu de pleurer ; consolez-vous, mes freres, disait un curé qui avait attendri son auditoire sur un sujet très pathetique ; consolez-vous, cela n'est peut-être pas vrai ?

= Donner des loix à son pays, soulager les peuples, ménager le sang des hommes, dompter sa colère, donner le repos au monde, la paix à son siècle, telle est, pour moi la Suprême Vertu. (Sénèque)

= L'Hermite lors de l'entrée des troupes alliées dans Paris.

: Parmi les actions de grace que je rends sans cesse à la providence, la premiere est de m'avoir fait naître Français; de m'avoir appelé à la vie sur cette terre illustrée par tant de grands hommes, tant de grands événemens, tant de grands souvenirs; au milieu d'un peuple dont la civilisation se perd dans la nuit des temps, & qui, (par un phénomène unique dans les annales du monde) compte douze siècles d'une gloire toujours croissante: chaque citoyen est légataire particulier d'un si grand héritage, & cette espece de substitution est la garantie la plus sure de la gloire nationale. Cet amour de mon pays, porté jusqu'à l'enthousiasme, m'identifie tellement à ses malheurs ou à ses prospérités, qu'en ce moment où je ne dois plus voir que la place de ma tombe, j'épouse toutes ses craintes, toutes ses espérances avec l'énergie d'une ame jeune & passionnée.

: au nombre des événemens que tant de secousses

politiques ont pu faire craindre, celui de l'occupation de la Capitale par des armées étrangères, n'était jamais entré dans mon esprit; j'avais pour garant de ma sécurité trois siècles d'une possession vierge, car je croyais à ne point voir une conquête dans la prise de Paris, sous le règne de Charles VI: les anglais y furent appelés, introduits & maintenus par des factieux, par la démence du Roi, par la perfidie de la reine & par la proscription du Dauphin. Les autres Sièges de Paris appartiennent à l'histoire de nos discordes civiles & sont tout à fait étrangers aux succès des armées étrangères & ennemies.

= Il était aisé de prévoir que la France, pouvait bon de toutes limites, débordée comme un torrent sur l'Europe entière, épuisée par d'innombrables sacrifices, écrasée par ses conquêtes, dégoûtée de la guerre, & même de la gloire; il était, dis-je, aisé de prévoir que la France était menacée d'une grande catastrophe.

= l'Europe fatiguée contre l'oppression: nos armées coalisées sont venues conquérir une paix & vainement & si long-temps invoquée: la sainteté de leur cause a doublé leur nombre & justifié leur succès: quinze mois ont suffi pour ramener nos

= légions

légions des bords de la Moskowa aux rives de la Seine.

De tous les spectacles qu'on pouvait offrir aux Parisiens, le plus nouveau, comme le plus terrible, était celui d'une bataille. Depuis plus de deux siècles, la guerre n'avait point approché de leurs murs, le bruit des armes ne retentissait depuis longtemps à leurs oreilles que dans des marches triomphales, et leurs femmes pouvaient dire comme celles des Spartiates, qu'elles n'avaient jamais vu la fumée du camp ennemi.

L'orage grondait sur leurs têtes, les Parisiens se croyaient à l'abri de la foudre. Un gouvernement sage aurait entretenu par tous les moyens possibles cette dangereuse sécurité, et l'ennemi était à nos portes, que les bulletins nous parlaient encore de victoires.

Les jeux ne commencèrent à s'ouvrir que dans la matinée du 28 mars, à la vue des scènes déchirantes dont les boulevards étaient le principal théâtre; ces paisibles remparts naguères embellis d'équipages brillants, de femmes élégantes, de tout le cortège du luxe et des plaisirs, étaient en ce moment couverts de soldats isolés, de villageois abandonnant leur ferme ou leur chaumière, et traînant avec eux les derniers débris de leur chétive fortune: ici, des charrettes ou quelques bottes de foin et de paille servaient de lit à des familles entières; là des troupeaux de moutons, de vaches que

Conduisait, sur son ancien leur maître exproprié ;
plus loin, des groupes de citadins effrayés accablant
de questions des malheureux qui semblaient soulagés
en racontant leur désastre. Que d'épisodes touchants
dans ce triste tableau ! Que d'exemples de Pitié !
que d'actions généreuses, que de secours, de consolations
s'il ne prodiguer par nos bons Parisiens à leurs malheureux
compatriotes !

= Vers midi, le tableau change, et tout ce qui se
passe sur les boulevards n'est plus qu'un Spectacle
pour la foule qui s'y précipite. La confiance semble
renaître ; tout prend une attitude guerrière ; quelques
fugards, un plus grand nombre de blessés arrivent,
mais des troupes nouvelles, des munitions, de l'artillerie
passent en bon ordre ; quelques officiers d'ordonnance
en traversent Paris, y sèment des rapports mensongers
et le peuple, non seulement ne voit sans émotion les mêmes
objets qui le glacaient de crainte quelques heures auparavant,
mais il finit par prendre part aux jeux des grimaciers,
des charlatans, des marionnettes sur la même place
où il vient de s'entretenir avec terreur du péril imminent
dont il est menacé. Les mêmes inquiétudes se renouvellent
le lendemain ; les mêmes causes les font disparaître

= La Postérité se refusera sans doute à croire

= Ou du moins

ou du moins à comprendre qu'une armée de 200. mille hommes soit arrivée à deux lieuës de cette immense capitale sans que ses habitans en fussent autrement instruits que par le bruit du canon & de la générale que l'on battit le 30. mars à 4. heures du matin dans tous les quartiers de la Ville.

- à ce signal, je sors de mon lit où je ne dormais pas; mes préparatifs avaient été faits la veille; j'endosse un viel habit de ratine bleuë, qui ne ressemblait pas mal à un uniforme; je charge mon épaule d'un fusil, je couvre mon chef d'un bonnet fourré à la Polonaise, & dans cet attirail, je me mets en campagne: l'effroi étoit à son comble dans tous les quartiers de cette vaste capitale; le tambour appelait la garde nationale à défendre une ville qui ne pouvait ni ne devait être defenduë; partout des femmes, des enfans en pleurs cherchant à retenir leurs époux, leurs péres qui s'arrachaient avec effort de leurs bras. le champ de bataille était pour ainsi dire à ma porte; je m'acheminai vers les hauteurs de montmartre:

- poursuivant un odieux systême de mensonge & de perfidie, le gouvernement avait annoncé la veille qu'il ne s'agissait que de repousser une faible colonne

de l'armée ennemie, & 200. mille hommes étaient sous nos murs! des masses d'infanterie s'avançaient sur toutes les routes, une cavalerie innombrable couvrait les plaines, 600. pièces d'artillerie foudroyaient les hauteurs!

— aucune mesure n'avait été prise pour repousser une pareille attaque: quelques pièces de canons servies par de courageux enfans & placées au hazard sur des colines environnantes; douze mille hommes de troupes de ligne, un pareil nombre de gardes nationaux, sans chefs & sans munitions; une ligne de palissades mal disposées, mal jointes, tels étaient nos moyens de défence. pouvaient-ils avoir été pris dans une autre intention que d'attirer sur cette ville tous les malheurs d'un siége, en lui donnant un aspect guerrier propre à justifier toutes les mesures que pourraient prendre les vainqueurs & tous les excès auxquels ils pourraient se porter?

— après une défense de 12. heures contre des forces décuples, lorsque tout paraissait perdu, fors l'honneur, pendant qu'on placardait encore sur les murs une proclamation dans laquelle un roi qui venait de fuir disait: je reste avec vous; lorsqu'il ne restait plus à franchir qu'une frêle barrière, objet de désirion pour les parisiens eux-mêmes; on a vu (chose incroyable) l'armée

: victorieuse

victorieuse des puissances alliées s'arrêter comme par enchantement aux portes de cette capitale de la France, terme de tant de vœux, de fatigues & de travaux; on a vu des monarques, animés du ressentiment de tant d'outrages, s'interdire l'entrée de Paris que leur livrait la victoire, & signer avec un général français une capitulation, monument de magnanimité dont l'histoire n'offre aucun modèle.

— Cette nuit du 30. mars qui dut être pour Paris une nuit de ravage & de destruction, a vu finir 15. ans de servitude: elle a préparé dans la capitale des arts, l'alliance des grandes puissances de l'Europe & la restauration du trône antique & sacré de nos rois légitimes: révolution prodigieuse que le génie le plus entreprenant n'imaginait plus que dans ses rêves & qui fut exécutée au moment où l'on put l'entrevoir.

— La France, le 30. mars, gémissait sous le joug de Bonaparte, le 31. elle était libre, & appelait Louis 18 —

— Dès la pointe du jour, les boulevarts que devait suivre l'armée des alliés entrant à Paris, étaient en qque sorte, inondés des flots d'une population immense: les fenêtres de toutes les maisons étaient encombrées de spectateurs. quelques patrouilles de la garde nationale suffisaient pour maintenir l'ordre parmi cette multitude de citoyens animés du même esprit & pleins des mêmes

mêmes Sentimens.

— Je ne le cache pas, cet appareil nouveau, ces légions acourues des bords du Volga, de la Sprée et du Danube, cette pompe étrangère de la Victoire, affligèrent mon cœur, mes yeux se remplissaient de larmes, mais l'amour de la patrie et l'humanité l'emportèrent bientot sur le sentiment de l'orgueil national, et je contemplai avec admiration le spectacle inconnu jusqu'ici d'un monarque étranger reçu comme un bienfaiteur dans la capitale d'un état conquis et délivré par ses armes, recueillant avec la plus touchante modestie les homages dont on l'environne, et répondant aux acclamations d'un peuple ivre de reconnoissance par la délivrance de 200. mille prisonniers français que le sort de la guerre a fait tomber entre ses mains.

— Voltaire à l'archéque de Paris qui lui envoye son mandement *. — Monseigneur,

" J'ai lû votre mandement

" Je vous envois ma tragédie

" afin que reciproquement

" nous nous donnions la comédie.

*. Contre les incrédules.

— Si l'on est réellement aimable chez soi, on peut réussir beaucoup chez les autres ; j'ai par bonne opinion de ceux qui ne sont pas aimables dans leur famille : sans parler du mauvais cœur que cela suppose, il faut être bien peu riche pour se montrer si économe d'esprit et de grâce.

— On fait bien des choses avant d'atteindre la raison elle se sauve parce qu'elle croit n'avoir la peine qu'on coure après elle. elle passe par les endroits les plus glissants et veut égarer ses véritables amants, celui qui prétend l'avoir acquise tout de suite est un fat.

— C'est souvent faute d'être éclairé sur ses devoirs que l'on y manque. c'est par cette raison qu'il y a tant de criminels sans le savoir, et que tous les gens bornés sont dangereux. l'esprit voit bien, c'est l'impulsion du caractère qui peut égarer.

— La générosité d'argent est facile ; il n'y a qu'à être riche pour en avoir. c'est celle qui se compte par un sou. celle de l'âme que j'estime. c'est une belle chose qu'un homme vraiment généreux, car il n'y a de grandeur sur la terre que dans le sacrifice de soi.

— On est toujours mécontent. On aime à se plaindre partout où l'on est. On crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose. On dit: Quelle nation! quel climat! quel tems! quelle vie!

» Est-ce l'inquiétude naturelle que nous sentons ordinairement en nous, ou est-ce amour propre? Peut-être tous les deux. nous ne sommes bien qu'où nous ne sommes pas, & nous voulons nous faire croire à nous-mêmes que nous valons mieux que ce qui nous entoure

— Les femmes font les mœurs. Quand même elles les déferaient qque fois, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables, & ne peuvent plus le devenir.

» La femme la plus sage a son vainqueur: si elle n'est pas encore subjuguée, c'est qu'elle n'a pas rencontré cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours & qui fait faire tant d'extravagances.

— On n'est pas assez mauvais pour manquer de gaîté de cœur à la reconnaissance, mais on tache tellement d'atténuer les bienfaits, on leur cherche tant de motifs, on trouve dans les bienfaiteurs tant d'intérêt à nous obliger que peu à peu on se fait ingrat sans s'en apercevoir.

~. On devrait travailler davantage sur son humeur, & se demander souvent, surtout en vieillissant, si l'on n'a pas eu tort de dire, de voir, & de désapprouver comme on le fait. il n'y aurait pas tant de grognons dans le monde & surtout parmi les femmes. une vieille mère en colère parce que le malheur de n'être plus jeune femme, leur donne cette aigreur qui leur fait croire que leurs raisons sont la raison. les raisons sont presque toujours des déraisons. il faudrait vieillir pour juger: la fin de la vie donne quelque soin trop d'humeur contre le commencement.

~. une plaisanterie attire souvent des querelles. il y a cependant une manière de les faire ou de les prendre gaiment, lorsqu'elles peuvent avoir des suites, qui peuvent sauver un coup d'épée ou une bouteille; mais il faut avoir l'esprit bien fait & une réputation bien établie. c'est manque de jugement si l'on risque des plaisanteries avec ceux qui ne sont pas de force à en faire à leur tour: ils se fâchent alors, sans de moyens & croient sauver le petit moment de dégoût qu'ils éprouvent dans la société, par une belle scène de colère ou de bravoure.

~. C'est la paresse des gens désœuvrés que j'aime, mais les paresseux ressemblent à des valets dans un antichambre, ils y deviennent menteurs, médisants, curieux & insolents.

— Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse dit un jour l'empereur Joseph II. à mr. de Casanova, & celui-ci dont chaque mot était un trait & chaque pensée un livre, lui dit — & ceux qui la vendent, Sire?

— L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un sallon. si elle est trop vive trop ardente, il faut l'arrêter, car en conversation trop de feu refroidit, trop de traits blesse, trop d'esprit humilie. pour plaire, il faut savoir descendre & se mettre à la portée du plus grand nombre.

— Londres m'a plus surpris que Venise. je pouvais m'imaginer une ville au milieu de la mer. il n'y a qu'à penser à une inondation qui fait des canaux de toutes les rues & on aura l'idée de Venise; mais des trotoirs larges & comodes, des boutiques superbes, une propreté inouïe partout, des promenades illuminées, où il y a des concerts & des jeux, & point de surveillans, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à cela une variété & une pompe admirable; enfin, tout ce que l'on pourrait imaginer pour la fête la mieux entendue, se trouve tous les jours en 4. ou 5. endroits de Londres. l'indifférence

: l'air

l'air de liberté & de magnificence, des phaétons élegans toute une Ville au grand trot, des Chevaux & des filles charmantes, du fruit excellent..... Conçoit-on qu'il y ait là une seule raison pour se pendre?

— Il y avait à la porte des tuileries qu'on appelle la porte des feuillans un aveugle né qui habitait un tonneau où il s'occupait à faire des colifichets & à s'entretenir souvent avec les passans. Piron entr'autres eut une longue conversation avec lui, l'aveugle qui connaissait très bien son mérite & son talent pour la poésie l'engagea à faire pour lui des vers qui furent exposés au tonneau de l'aveugle, ils parurent d'une grande naïveté & simplicité. les voici

" Chrétiens au nom du tout puissant
" faites-moi l'aumône en passant
" l'aveugle qui vous la demande
" ignorera qui la fera
" mais Dieu, qui voit tout, le verra,
" & la prierai qu'il vous la rende.

— L'accord de l'amour & de l'innocence semble être le paradis sur la terre; c'est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie. J.J.R.

Psaume.

Beatus Vir, qui non abiit in Consilio impiorum.

Heureux qui dans Son Dieu met Son adversité
qui ne marche jamais dans la Sentier du Vice
& qui fuit la Société
des ministres de l'injustice;
qui n'a point Soutenu dans la chaire d'erreur
les Dogmes empestés d'une morale impie;
mais qui sur la loi du Seigneur
règle tous les Jours de sa Vie!
l'éternel bénira Ses Soins & sa maison
tel qu'un arbre arrosé d'une Onde Vive & pure
chargé de fruits en la Saison
la Juste Ornera la nature.
Que deviendront l'impie & le Voluptueux?
ils seront dispersés ainsi que la poussière
qu'un tourbillon impétueux
enlève du Sein de la terre.
Dieu leur a préparé des tourmens éternels;
on ne les verra point, devant sa face auguste
lever leurs regards criminels
ni s'asseoir à côté du Juste
la foudre va partir; ô regrets superflus!
enfant d'iniquité, tu n'as plus de puissance,
frémis.... céde en fait, il n'est plus;
le Ciel a vengé l'innocence.

Il n'y a point de Spectacle plus agréable pour le Sage, que celui d'un grand homme ou d'un homme extraordinaire. il Semble que notre existence S'ennoblisse par les Vertus de nos Semblables, & que l'éclat des grandes actions l'empeche de tomber dans l'engourdissement, état Si déplorable pour un être pensant & Si difficile a éviter dans la Soule des Chagrins, des Dégoûts des Contrariétés dont cette Vie est remplie; ceux qui par devoir ou par penchant Sont occupés du bonheur public, ne devraient rien avoir de plus à Cœur que la gloire des grands Hommes, & la publicité des belles actions, parceque rien n'est à la fois & Si doux & Si avantageux pour les Hommes qui, les remplissant d'une Satisfaction qui Souvent leur tient lieu de bonheur, les excite en même tems Sans Sévérité & Sans pédanterie à l'imitation des grands modèles dont ils Sont frappés. & plus les occasions Sont rares, parceque les grands Hommes ne Sont pas toujours placés, & que la Vertu modeste & timide Cherche naturellement à Se cacher, plus nous devrions redoubler de Soins dans nos recherches pour exposer le mérite malgré lui à la Vûe publique.

~

Il faut qu'un gouvernement Soit tel, qu'un Citoyen ne puisse pas craindre un autre Citoyen, mais que tous craignent les loix.

~

M. Charles de Secondat, Baron de Montesquieu est mort à Paris le 10. Février 1755. après avoir honoré l'humanité par ses écrits admirables & par une vie honnête & irréprochable pendant le cours de 66. ans. S'il n'était pas beaucoup plus doux d'oublier nos torts & de fermer les yeux sur les maux que nous ne pouvons guérir, nous dirions, à la honte de la nation, que ce grand homme, à qui la France devra tous les heureux effets qui résulteront de la révolution que ses Ouvrages ont faite dans nos esprits, a quitté la vie sans que le public ait soit, pour ainsi dire, approuvé. Son convoi funéraire s'est fait sans pompe, Diderot est, de tous les gens de lettres, le seul qui s'y soit trouvé. Louis 15. s'est honoré, en donnant au Sage mourant des marques de son estime, & en envoyant M^r. le Duc de Nivernois s'informer de son état. Mais si nous eussions mérité d'avoir les Contemporains d'un aussi grand homme, quittant nos Vains & frivoles plaisirs, nous aurions tous pleuré sur son tombeau, & la nation en deuil aurait montré à l'Europe, l'exemple des hommages qu'un peuple éclairé & sensible, rend au génie & à la Vertu.

M. Le Duc de Villars prétendait, même après la bataille de Denain que le plus beau jour de sa Vie, était celui où il avait eu un prix au College.

L'épitre de Mr. de Voltaire sur le Lac de Geneve n'a encore trouvé aucun partisan contre la censure générale du public de Paris, on ne sauroit en effet se dissimuler qu'elle est trop mauvaise pour mériter l'approbation de personne. Voici des Vers qui courent à ce sujet & qu'on attribue à l'abbé de Voisenon.

" O maison de Voltaire, non pas d'Epicure
" Vous renfermez une tête à l'envers,
" qui sans connoître la nature
" Veut la célébrer dans ses Vers
" Plutus est le Dieu qu'il adore
" C'est pour lui seul qu'il a l'Ecu;
" il donneroit Pomone & Flore
" Pour un écu.
" Non, dit-il, le parfait bonheur
" ne se trouve point sur la terre.
" pour le trouver, Divin Voltaire,
" Sais-tu qu'il faut avoir un Cœur:
" grand philosophe sans morale
" Toi qui te fais un Dieu de l'or
" oses-tu nous chanter encor
" les douceurs d'une Vie innocente & frugale.
" ma foi qui m'offriroit son lot,
" avec son humeur incertaine
" J'aimerois mieux celui d'un Sot,

" Vivant

" Vivant sans soucis & sans haine.
" Quitte Berlin, quitte Paris,
" tu ne seras Musti ni Pape;
" mais je ne serais pas surpris
" de te voir un jour à la trappe.

Epigramme

" un moribond se fachait contre un prêtre
" qui lui disait: celui qui t'a fait naître
" te fait mourir pour te ressuciter;
" non, jurait-il, cela ne peut pas être.
" l'autre prêchait que qui peut en douter
" ne doit prétendre à l'éternelle gloire.
" le mourant dit, après quelque délai:
" vous le voulez, je consens à le croire;
" mais vous verrez que cela n'est pas vrai.

Chanson de m.r de Voltaire qui ne se trouve pas dans ses oeuvres, adressée à m.elle Duclos célèbre actrice avant la Lecouvreur

Belle Duclos
" Vous charmez toute la nature
" belle Duclos
" Vous avez les Dieux pour rivaux
" & mars tenterait l'aventure
" s'il ne craignait le Dieu mercure
" Belle Duclos.

— Vers sur les ruines de Lisbonne attribués à mr. de Voltaire & qu'on dit être de mr. de Ximenès qui les avait fait courir sous le nom de Voltaire —

" Quel est ce Dieu de nos calamités,
" qui dans le sein de la terre entr'ouverte
" veut replonger nos superbes cités?
" triste Lisbonne, il a juré ta perte;
" tes citoyens, tes palais engloutis,
" en un instant se sont anéantis.
" Que t'ont servi ces légions sacrées
" de Penaillons chez toi si révérées!
" tu les croyais dignes amis du ciel
" faits pour calmer l'ire de l'éternel.
" ce tribunal de sang & de colère,
" Que dans tes murs, ainsi que chez l'Ibère,
" cimenta rome à l'aide de la foi,
" repoussa-t-il le bras levé sur toi?
" tes chapelets, tes pieuses reliques,
" tes ex voto à de milliers de saints,
" tant d'oraisons, de dévotes pratiques,
" ces vieux respects pour les rescripts romains,
" Qu'ont-ils produit en ce jour de misère,
" où ta ruine épouvanta la terre?
" Vois le destin de l'heureuse albion,
" qui de l'erreur constante prosélyte
" en traitant tout de superstition,

„ rit de nos saints & de notre eau bénite,
„ en se fermant les portes de Sion.
„ en vain, d'alger rivale mercénaire
„ portant sur mer pavillon de corsaire
„ au droit public insultant aujourd'hui,
„ de la Justice importune chimère,
„ nous la voyons braver la règle austère,
„ les Dieux encor lui prêtent leur appui.
„ O providence! O mystère sublime,
„ si qque fois notre cœur combatte
„ en chancelant se perd dans ton abime,
„ c'est quand le bras qui frappe la vertu
„ n'a pas au moins commencé par le crime.

Les marques de sensibilité de la part des Princes sont toujours précieuses, la bonté de leur cœur assure souvent bien mieux la tranquillité & le bonheur des peuples que tous les heureux efforts de leur génie.

„ en 1755. mr. le Dauphin jouant avec un fusil eut le malheur de blesser un de ses écuyers mr. Chambort qui en mourut qques jours après. il a laissé une femme qu'il aimait tendrement & dont il était adoré, c'était un homme de mérite généralement estimé. mr. le Dauphin a donné dans cette occasion toutes

- les marques

les marques d'un désespoir extrême. la Ve. de Chambort vient d'obtenir 6000. de pension sur le domaine du roi, elle était grosse lorsque ce malheur arriva; depuis étant près de son terme, elle écrivit à Mr. le Dauphin pour lui recommander son enfant, au cas qu'elle vint à manquer. Voici la réponse de ce prince datée de Versailles du 30. Janvier 1756.

" Vos intérêts, madame, sont devenus les miens, je ne
" les envisagerai jamais sous une autre vuë. Vous me
" verrez toujours aller au devant de tout ce que vous
" pourrez souhaiter pour vous & pour cet enfant que
" vous allez mettre au jour. Vos demandes seront
" toujours accomplies. Je serais bien faché que vous
" vous adressassiez pour leur execution à un autre
" qu'à moi: sur qui pourriez-vous compter avec
" plus d'assurance? ma seule consolation après
" l'horrible malheur dont je n'ose seulement me
" retracer l'idée, est de contribuer, s'il est possible,
" à la vôtre, & d'adoucir, autant qu'il dépendra de
" moi, la douleur que je ressens comme vous même.

— L'épitaphe d'un menteur:

" accablé par un coup subit
" Valére a passé l'ombre noire
" C'est un fait que vous pouvez croire
" car ce n'est pas lui qui le dit.

= Mr. de la Condamine, célèbre par ses Voyages ses connoissances & par toutes les qualités de l'esprit & du cœur, épousa sa nièce dans un âge avancé. Voici les Vers qui coururent à ce sujet.

= Madrigal de Mr. de la Condamine à sa femme pendant la première nuit de ses nôces.

" D'aurore & de titon vous connoissez l'histoire
" notre hymen en retrace aujourd'hui la mémoire
" mais titon de mon sort pourrait être jaloux.
" Que ses liens sont différens des nôtres!
" l'aurore entre ses bras vit vieillir son époux
" & je rajeunis dans les vôtres.

= Vers à Mr. de la Condamine par Mr. de Luzemont.

" D'aurore & de titon nous connoissons l'histoire
" l'infortunné vieillit où vous rajeunissez.
" Vous le dites du moins, & pour nous c'est assez:
" Véridique & modeste, il faut bien vous en croire
" mais lorsque de l'amour dans le lit nuptial
" vous empruntez la voix pour peindre sa puissance
" ne peut-on soupçonner, sans vous faire une offense
" qu'il n'y fit rien de mieux que votre madrigal

= Réponse de monsieur de la Condamine.

" mon madrigal fut donc à ce que vous pensez
" la nuit de mon hymen, ma plus grande prouesse?
" monsieur, sont-ce mes vers que vous applaudissez?
" ou pensez-vous déplorer ma faiblesse?

hélas,

; Hélas, dans mon printems, pour tribut conjugal
; J'eusse achevé ma neuvaine à Cythère.
; aujourd'hui moins fervent, pour me tirer d'affaire
; J'en remplis les deux tiers avec un madrigal

Replique de monsieur de Luxément.

; Ce sont vos vers que j'applaudis,
; sans déplorer votre faiblesse;
; l'amour n'en est pas moins surpris
; que l'objet de votre tendresse,
; (dont lui même serait epris)
; ne vous ait pas rendu tel qu'en votre jeunesse,
; toute fois n'en déplaise au Dieu de l'hélicon
; seul garant de cette neuvaine,
; Que commencent souvent, que finissent à peine
; les vrais élus de Cupidon,
; tout homme sur ce point, dit le bon Lafontaine
; est d'ordinaire un peu gascon
; & l'on croit qu'il avait raison.
; mais pour n'être jamais contredit de personne,
; rimez toujours, rimez; vos vers vainqueurs du tems
; prouvent qu'en vos pareils, les fruits de leur automne
; conservent la saveur de ceux de leur printems

— Avis aux instituteurs

Ne rebutez jamais & que votre leçon
d'une douce gaîté prène l'air & le ton;
l'aménité corrige & la rigueur revolte
la jeunesse est un champ qui promet la moisson
il en faut arracher l'ivraïe & le chardon,
par ces soins patiens on fait bonne recolte.

— Essai d'un catéchisme pour les enfans d'un certain âge par l'abbé Raynal.

1 — Qu'il est doux d'exister, de penser de sentir! J'existerai pour obéir à la nature, je penserai pour connaître la vérité, je sentirai pour aimer la vertu

2 — Je ferai le bien parcequ'il est agréable à faire je laisserai le mal, parcequ'il remplit le cœur d'horreur & d'amertume.

3 — J'ouvrirai le matin mon cœur à la joie d'être, & de pouvoir faire le bien; je me livrerai le soir au sommeil avec la satisfaction d'avoir vécu dans l'innocence, je travaillerai le lendemain à faire le bien que je n'ai pas fait la veille.

4 — Je jouirai de tous les biens de la vie sans orgueil & sans injustice; je me passerai de tout ce que je n'ai point sans humeur & sans murmure.

: O Vérité

5° — Ô Verité! Sois la lumiere de mon esprit; Ô Vertu Sois la Seule nourriture de mon âme; Ô bienveillance, Ô amour, Ô amitié, Soyez la Seule occupation de ma Vie!

6 — J'aimerai les hommes parcequ'ils sont mes Semblables, J'embellirai mon existence de Celle des autres, J'étendrai ma bienveillance sur tous les hommes, afin que mon Cœur soit toujours rempli de la douceur d'aimer.

7 — S'il est Vrai que les hommes sont plus mauvais qu'ils n'étaient, Je ferai de l'indulgence & de la douceur mes Compagnes Ordinaires, afin de n'être point malheureux des Vices & des défauts des autres.

8 — Je Serai heureux du bonheur d'autrui, parce que Je le Verrai aise, Je plaindrai le malheureux que Je ne puis Secourir, Je partagerai ses peines, parcequ'il en Sera d'autant plus Soulagé; J'oublierai le méchant & Ses actions, parcequ'il faudrait le haïr.

9 — Je ne Vivrai que pour aimer Ce qui est bon & aimable Je fermerai mon Cœur au poison de la haine & de l'envie afin qu'il n'en Soit point corrompu; Je Souffrirai les injustices des autres Sans me plaindre, parcequ'ils Sont assez punis d'être méchans.

10 — Je Serai doux & Sensible dans le bonheur afin d'en être digne, Je Serai patient & Courageux dans le malheur afin de le Vaincre

N° — Je ne murmurerai pas des événements de la Vie parceque je n'en suis ni connais la cause ni le but, Je regarderai l'immensité de l'univers & Je m'abimerai, afin de me guérir de l'orgueil de me croire quelque chose. Je regarderai les soins de la nature pour la plus petite de ses Créatures afin de ne me point croire abandonné

N2 — mon loisir sera de contempler l'ordre & la magnificence de ses Ouvrages, Ô nature, afin d'avoir sans cesse des Sujets de me réjouir. tous les êtres Vivants vivifiés obéissent à ta loi, & trouvent leur bonheur dans leur obéissance; Je serai soumis à ta Volonté, afin d'être heureux comme eux.

N3 — J'admirerai les travaux & les Vertus de l'homme & son courage & son génie, & la sublimité de ses idées, & je serai aise d'être son Semblable. Ô homme qui tes dégradé dans la bassesse du Vice & des mauvaises actions, que ton souvenir soit effacé de ma mémoire, afin que je ne rougisse pas de mon erreur!

N4 — Ô Espérance! Remplis mon cœur de la certitude de passer ma Vie dans l'innocence, afin que j'aie envie de vivre. Que mon cœur n'éprouve jamais la lassitude de faire le bien. Je regarderai la Vie comme un bon passager que je rendrai sans regret, parceque je l'aurai fait valoir & que j'en aurai soin. la Vertu vaut mieux que la Vie parcequ'elle rend l'homme heureux & qu'il ne faut vivre que pour être heureux.

15° — Ô toi qui régles ma destinée, donne-moi beaucoup de devoirs à remplir, afin que mon cœur ait beaucoup de sujets de satisfaction! Que plutôt je cesse de vivre que de faire un crime. Que je ne sois jamais assez misérable pour causer le malheur d'un être vivant. La fausseté sera loin de mon cœur: le mensonge ne sera point dans ma bouche, parceque je gagnerai à me montrer tel que je suis.

— Chanson de Voltaire pour Mlle Gaussin, le jour de sa fête

" Le plus puissant de tous les Dieux,
" le plus aimable, le plus sage,
" Louison, c'est l'amour dans vos yeux;
" de tous les Dieux le moins volage,
" le plus tendre & le moins trompeur
" Louison, c'est l'amour dans mon cœur.

Lise au lieu de Louison

— Les musiciens de l'orkestre de l'opera firent bruler Jn. Jques Rousseau en effigie pour avoir combattu la musique française & dit que notre langue n'était pas musicale; jamais à cette occasion on ne vit tant de chaleur & d'emportement; marmontel fit à ce sujet les 4. vers ci-après

" à Rousseau qui répondra?
" le public par des murmures
" les polissons par des injures
" & Rameau par un opéra.

C'est la mode aujourd'hui de dire du mal des femmes; il semble que les hommes aient voulu dans tous les tons se venger par la médisance de l'empire qu'elles exercent sur eux par les attraits vainqueurs de la beauté, & par les prestiges de ces charmes auxquels rien ne résiste. Suivant les principes de Mr. de Buffon, l'acte de copulation est le seul que la nature avoue, & tout autre commerce entre l'homme & la femme, cette préférence d'un seul objet à tous les autres, cet attachement pour l'objet chéri, au mépris de tous les objets, ces délices du sentiment dont les gens épris parlent tant, toute cette tendre philosophie des âmes passionnées, n'est que chimère & un bonheur idéal & factice, dont il ne résulte réellement que malheur & désordre. & Suivant Rousseau, la femme par sa nature & par son tempérament plus faible que l'homme, lui est par là même inférieure, & lui doit obéir & céder tous ses droits. par le même principe, la mère ne peut avoir sur les enfans la même autorité que le père, parceque la faiblesse de sa constitution & des infirmités fréquentes ne lui permettent pas d'aspirer à cette santé vigoureuse dont jouit l'homme. Quelques raisonneurs

raisonnemens! Comme si l'on avait des droits dans la nature jusqu'à proportion de ses forces, ou pour revenir aux opinions de m^r. de Buffon, qu'il fût bien étrange que des êtres doués d'une imagination dont ils ne sauraient ni prévenir ni détruire les effets, fissent consister leur bonheur dans des choses idéales. cette maniere de philosopher ne peut convenir qu'à des êtres imbéciles, inférieurs même aux bêtes, dépourvus également de sentiment & de religion, je dis de reflexions, & bornés uniquement aux lois d'une sensation stupide. Posons donc deux principes incontestables: l'un que la femme dans l'ordre phisique & moral des choses, est ce qu'elle doit être, & qu'elle a tous les avantages & tous les inconvéniens dont un être ainsi constitué doit ressentir; l'autre, que les effets de la beauté & de l'amour, pour être imaginaires, ne sont pas moins réels, & feront le bonheur ou le malheur de l'homme, aussi longtems que ses sens seront subordonnés à l'imagination. tout ce qu'on peut dire d'ailleurs contre les femmes est destitué de raison & de philosophie; tous les défauts qu'on peut leur reprocher sont l'ouvrage des hommes, de la société, & surtout d'une éducation

mal entendu. Doit-on s'étonner, en effet de les voir artificieuses, hypocrites & fausses, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer & à nourrir en elles des sentimens que les injustes loix d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher. Sans cesse partagées entre ces sentimens autorisés par la nature & les usages qu'une coutume bizarre a érigés en devoirs, comment se tireraient-elles d'un labirinthe où ce qui est réel & naturel, est sacrifié à ce qui est imaginaire & factice. On peut dire, sans nous faire tort, que notre éducation en général est bien mauvaise, & dans ses principes souvent contraire au bon sens & à la raison: celle des femmes est bien plus déplorable encore. Si nous perdons notre première jeunesse à apprendre dans les colléges des futilités qu'il est bon d'oublier ensuite, du moins dès que nous sommes entrés dans le monde, on nous inspire les vrais sentimens de l'honneur, les devoirs de notre état ne nous sont plus cachés, les exemples autant que les maximes, concourent à régler notre conduite, à nous apprendre à mériter l'estime du public, & à nous donner, si ce n'est des vertus, du moins ce qui en serait l'équivalent, si quelque

chose

chose pouvait l'être de l'honneur & des mœurs. Le sort des femmes en Asie différent du nôtre. exilées comme nous de la maison paternelle dès leur naissance, elles sont élevées dans des maisons religieuses où (ce qu'on en peut dire de moins désavantageux) elles ne reçoivent par une idée juste, ni de leur état, ni de leurs devoirs, ni de la Vertu, ni de l'honneur, ni de la décence, ni du monde, ni d'aucune des situations dans lesquelles elles doivent se trouver par la suite, & auxquelles il faut être préparé pour en éviter les dangers. La morale des femmes est toute fondée sur des principes arbitraires, leur honneur n'est par le vrai honneur, leur décence est une fausse décence & toute leur mérite toute la bienséance de leur état consistent dans la dissimulation & le travestissement des sentimens naturels, qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre, & qu'avec toutes leurs efforts elles ne sauraient anéantir. imbues de ces principes, elles se trouvent au sortir du couvent, dans les bras d'un inconnu au quel elles apprennent que leur destinée est unie par des liens éternels & indissolubles. les doux & sacrés devoirs de l'hymen deviennent ainsi par la tyrannie de nos usages, des outrages faits à la pudeur, & la victime est immolée aux désirs de l'homme, qui,

par les devoirs du mariage, déchire le Voile que la décence et la délicatesse d'un amour respectueux et tendre, ordonnaient d'écarter imperceptiblement avec une timide défiance. alors la timidité des désirs et l'incertitude des principes deviennent également grands. Jetée dans un monde dont elle ignore les dangers, à qui obéira une femme abandonnée à elle-même, ou livrée à un homme qui exige comme devoir, ce que le cœur peut seul accorder à l'amant soumis qui sait toucher? Comment s'y prendra-t-elle pour démêler ce qui est de l'essence de la Vertu et de l'honneur, d'avec les préceptes de ces devoirs imaginaires dont on a bercé son enfance. Reconnaissant bientôt la futilité de ces derniers, ne risquera-t-elle pas d'étendre le mépris qui leur est dû, jusqu'aux Vertus les plus indispensables? à force d'avoir senti les entraves, elle ne connaîtra plus de bornes, et confondant les devoirs réels avec des pratiques arbitraires, en substituant ces dernières aux premières, elle se trouvera perdue avant que d'avoir pu faire la première réflexion sensée. Comment au milieu de ce trouble échappera-t-elle à la séduction des hommes? du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire

Contre

Contre elle & Contre Sa Vertu, on dirait que toute la Société est intéressée à Sa perte, & Ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échapper aux pièges tendus de tous les Côtés à Sa Simplicité & à Son innocence. Ordinairement elle hate Sa perte à proportion que Son Cœur est bien né, droit & Sensible, & Sa ruine devient inévitable, Si elle n'est par initiée de bonne heure dans toutes les Ruses de la méchanceté des hommes & dans les mistères du Vice qu'elle n'aurait jamais dû connaître ..... Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette Situation, bien loin de dire du mal des Femmes, on est tenté de croire qu'elles Sont en général beaucoup moins méchantes que les hommes. On ne Saurait Disconvenir qu'il n'y en ait un grand nombre qui, en dépit de tous les Obstacles, en dépit de nos Epigrames & de notre morgue philosophique Jouissent de l'estime publique, du prix & des honneurs dûs à la Vertu. Si c'est par un miracle que ce Sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux Femmes. Deux choses empechent leur ruine, tandisque tout y conspire. Un gouvernement occupé de passions douces & tendres, leur Cœur ignore le Zèle Violent de l'ambition, & de l'interêt, deux Ressorts du malheur du monde qui occasionnent continuellement

les grands crimes, & ces vices obscurs & odieux dont les hommes ont la bassesse de se souiller... les femmes ont en général le sentiment plus sur, plus prompt, plus délicat que les hommes, & c'est par là qu'elles préviennent le plus souvent les plus grands malheurs. la lueur obscure & tremblante du sentiment, est mille fois plus sure & plus rapide que le flambeau brillant de l'esprit & de la raison; voilà pour quoi en général les hommes font tant de fautes énormes & des chutes si marquées, lorsque les femmes s'arrêtent presque toujours sur le bord du précipice.

— Convient-il à m.r de Voltaire de se faire le proneur du faste de Louis 14. d'en être ébloui comme le serait un écolier, d'applaudir à cette hauteur si déplacée à l'égard des nations étrangères & des foibles, qui a long-tems rendu le nom français odieux en Europe, d'excuser enfin tant de choses blamables aux ieux du sage & que l'histoire ne doit jamais passer aux souverains, afin que ceux qui existent apprenent à trembler pour leur mémoire. Louis 14. n'était pas assez éclairé pour jouer un rôle digne de son siècle. l'élévation & l'amour des grandes choses qui étaient en lui, n'étant pas secondées par

l'esprit

l'esprit, substituaient sans cesse un vain faste à la grandeur vraie. avec quelle complaisance Voltaire cite ces pensions qu'il fit donner à des savans étrangers d'un bout de l'Europe à l'autre. il y a dans cette munificence un air de grandeur qui n'éblouit pas le philosophe. Quand on pense que Louis 14. n'avait nulle idée du mérite de ceux qu'il récompensait ainsi, cette action n'est plus que fastueuse & ne se réduit à rien. il eut été bien plus beau de diminuer les impôts des peuples, que d'envoyer des présens à des étrangers dont on a déjà oublié les noms, & c'est ainsi que Henri 4. aurait agi. un roi éclairé & véritablement grand aurait du moins tâché d'attirer dans son royaume les étrangers d'un certain mérite, par ses bienfaits & surtout par la liberté & la tolérance. On cite encore avec plaisir le jour où Louis 14. vint au parlement en bottes fortes, le fouet à la main, pour faire enregistrer ses édits. il était du devoir de Voltaire de relever l'indécence de cette action au lieu de l'approuver. Je n'y vois rien de grand. les bottes ne nous font voir que la tête de leurs armées. J'aime mieux voir Henri 4. venir au parlement pour porter des édits bursaux & observant au sortir du palais que le peuple ne criait pas Vive le roi, revenir chez lui triste, & dire à ses courtisans: ils ne sont pas contens de moi, ils ne m'aiment

rien dit, & puis retourner tout d'un coup au Palais pour retirer ses édits, disant : il vaut mieux que je n'aïe point d'argent, & qu'ils soient contens. Voilà des traits que l'historien doit consacrer dans ses fastes, & que la postérité doit honorer de ses larmes ....

— Quatrain que Voltaire adressa à Bernard ./.

" Gentil Bernard est averti
" De par l'amour & par Cythère
" Que l'art d'aimer doit samedi
" Venir souper chez l'art de plaire.

— C'était feu madame la Duchesse de Luxembourg qui priait mr. Bernard de venir souper chez elle, & lire le poëme de l'art d'aimer.

— On conserve la version du manuscrit, quoique ce Quatrain nous semblât beaucoup mieux si l'on substituait le second au premier, & le premier au second comme il a paru dans plusieurs versions connuës.

— Quoique les bouts rimés, par leur institution soient une assez mauvaise chose, & qu'il soit aussi ridicule que puéril d'ajouter à la contrainte de la rime celle des rimes données, en voici qui paraissent assez jolis, c'est l'abbé de Pioléne qui les a remplis.

— Quelle

— Quelle enfance! Quel air fantasque!
" Vous vous cachez. un perfide évantail
" Vous voile à moi. laissez tomber le masque:
" Vous ne pourrez que gagner au détail.
" Quels traits! Quels ieux! mon cœur en cabriole.
" Que de fraicheur! Dieux, le Jouris mignon!
" Vous rougissez! hé, mais vous êtes folle
" Je louerai tout, du pied jusqu'au chignon.
" Jouir de tant d'appas vaut mieux que la tiare.
" Quoi, rien que voir! ce serait un tourment.
" le tems est précieux; le sage en est avare;
" l'amant aussi. délicieux moment
" ah, Grécourt ne trouva si gentille tonsure.
" allons, tout dort, chambriere & Toquet,
" tout laisse à nos désirs une bien libre allure.
" le Jaloux ronfle, entends-tu son hoquet?
" Qu'il est doux de tromper aussi lourde machoire.
" morphée entre ses bras retient notre grondeur.
" Viens dans les miens. vaquons à l'amoureux grimoire
" tandis que, tourmenté d'une noire vapeur,
" il rêve qu'il est cerf, que je croque sa biche;
" Coiffons son chef hideux du burlesque chapeau.
" l'amour veut des transports, la vengeance une niche.
" Nuit! couvre nos plaisirs, jette-nous ton manteau.

— Mr. de Fontenelle mourut en 1757. âgé alors d'environ 100. ans, ses divers ouvrages sont devenus des livres classiques. les gens du monde ignorans & bornés les femmes même dont les gouts & les occupations ont une si grande influence dans ce qui concerne l'esprit & les mœurs des Français, ont puisé dans ses ouvrages les principes d'une philosophie saine & éclairée; l'esprit philosophique aujourd'hui si généralement répandu doit donc ses premiers progrès à mr. de Fontenelle, on a remarqué que dans ce qu'on lui contait ou disait il attendait toujours l'épigramme; insensible à tout autre genre de beauté, tout ce qui ne finissait pas par un tour d'esprit, était nul pour lui. il conserva la justesse & la finesse de son esprit jusqu'à sa mort. sans sa surdité qui l'empechait de prendre part à la conversation, il eut été aussi agréable dans la société qu'il l'avait été à l'âge de 30. ans, il dit un jour à une jeune femme, pour lui faire sentir l'impression que sa beauté faisait sur lui: ah! si je n'avais que 80. ans! madme. Grimaud très connuë agée de 103. ans aïant été le voir 4. mois avant sa mort, lui dit: il semble, monsieur, que la providence nous ait oublié sur la terre, mr. de Fontenelle porta finement son doigt sur la bouche & lui dit: chut! c'était par de pareils mots que son commerce était devenu agréable dans la société —

— Pour peu qu'on connaisse les avantages & les richesses de la Paix, on doit se convaincre que celui de ses voisins qui saurait en tirer parti, encourager la culture & la population, ranimer le génie de la nation, ne pourrait manquer d'avoir la domination universelle en Europe, surtout s'il était juste & qu'il s'appliquât à ne jamais se mêler des querelles injustes & ambitieuses des autres que pour les faire cesser par son autorité. La Justice est la première Vertu des Rois, & celui qui en est doué, ne peut manquer d'être respectable, non seulement à ses sujets, mais à tous les peuples de la terre.

— Imitation d'un Sonnet du Zappi poëte italien

= Stances =

" Dans les tems heureux de ma première enfance
" Où je comptais à peine un timide Printemps,
" Chloris eut sur mes vœux une entière puissance;
" Pour voler dans ses bras, je quittais mon troupeau.
" Je l'aimais, & mon cœur se faisait mieux entendre
" Qu'un vain son que ma bouche avait peine à former;
" un jour, en me donnant le baiser le plus tendre,
" à ton âge, dit-elle, on ne sait pas aimer.
" J'ai grandi: je t'aimais, Bergère, & je t'adore
" mes deux nés avec moi, croissent avec mes ans;
" tu ne te souviens plus de mes premiers accens:
" Hélas! de ton baiser, j'me souviens encore!

— Couplets de m. le marquis de Chauvelin sur sept femmes qui s'étant trouvées à un souper ensemble furent dans cette réunion comparées aux 7. péchés mortels, chacune tira le sien par le sort.

— Madame de M.*** la luxure :

„ Dut-il vous en coûter quelque peu d'innocence,
„ un si joli péché doit-il vous alarmer ?
„ Vous savez trop bien le faire aimer
„ pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

— Madame de Chauvelin, la Gourmandise.

„ en songeant à votre péché
„ Vous voyant les traits d'un ange
„ en vérité, je suis fâché
„ de n'être pas quelque chose qu'on mange.

— Madame de Surgères, l'avarice.

„ Quoique votre péché paraisse un peu bizarre
„ Si vous vouliez, il deviendrait le mien,
„ Iris, si vous étiés mon bien
„ Je sens que je serais avare.

— Madame de Courtesse, la Colère.

„ Sans vous défendre la colère
„ Je vous obligerai, Cloris, d'y renoncer.
„ il ne vous sera plus permis de l'exercer
„ que contre ceux à qui vous n'avés pas suplaire

= Madame de Maulevrier, L'Orgueil, —

" L'Orgueil vous doit un changement bien doux
" Jadis il passait pour un Vice,
" Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
" on le prendra pour la Justice

= Mademoiselle de Cicé, la Paresse

" à la paresse vous pouvez vous livrer
" Iris, lorsqu'on est sur de plaire
" on fait bien de se reposer,
" il ne reste plus rien à faire

= Madame Dagenois, L'envie

" peut-être je suis indulgent
" mais à votre peché, themire, je fais grace,
" ne faut-il pas que je vous passe,
" ce que j'éprouve en vous voyant.

— Ode de Malherbe —

" N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde;
" Son éclat est un Verre, & sa faveur une Onde,
" que toujours quelque Vent empêche de calmer.
" Quittons les Vanités, lassons-nous de les suivre:
" C'est Dieu qui nous fait Vivre,
" C'est Dieu qu'il faut aimer.

— Il faut être en garde contre le premier coup d'œil ; les abords de Genève sont très propres à effaroucher des têtes françaises, et à plus forte raison des têtes semelles qui ne sont jamais sorties de leur pays.

" on n'y voit que des monts glacés
" on hait des campagnes arides :
" ces peuples cependant par les Dieux protégés,
" tiennent d'eux, selon moi, des bienfaits plus solides
" que ceux dont on nourrit ici Paris.
" chez eux nul brillant équipage
" point de palais dorés ni de superbes traîne ;
" sans faste, sans nul étalage,
" par la sagesse et l'équité
" par l'amour de la liberté,
" ils semblent animés d'une ame égale et pure,
" de leur cœur la naïveté
" et de leurs mœurs l'urbanité
" nous ramènent aux tems de la simple nature.

Un roi avait condamné un de ses sujets à mort, ce malheureux lui demanda grace, mais inutilement, le roi était inflexible. Quand cet homme condamné vit qu'il fallait périr, son cœur frémit, sa langue s'enfla et il chargea le monarque d'injures. Le monarque voyait que cet homme parlait, mais il ne l'entendait pas. il demanda à un de ses courtisans ce qu'il disait

à ce courtisan

& ce courtisan lui répondit : = Prince, il dit que celui
„ qui fera miséricorde dans ce monde l'obtiendra dans
„ l'autre où nous serons tous jugés „ le monarque
touché de ce discours, accorda la vie au coupable,
mais un autre courtisan ouvrit la bouche, & dit au
premier qu'il ne convenait pas à des hommes comme
eux de mentir à leur souverain, & au souverain, que
ce misérable s'était exhalé contre lui en injures. le
Prince prit la parole, & dit à celui-ci = J'aime mieux
„ son mensonge que ta vérité ; son mensonge m'a fait
„ faire une action de miséricorde ; ta vérité m'en eut fait
„ faire une de sévérité. son mensonge a sauvé la vie,
„ ta vérité eut donné la mort „ & se tournant ensuite
vers l'autre, il ajouta = cependant qu'on ne me mente
jamais =

L'Epitre à mr. Laurent à l'occasion du bras artificiel
qu'il a inventé, par mr. l'abbé Delille : on a dit du bien
de cette épitre, on en doit dire davantage du héros qu'elle chante.
le bras artificiel de mr. Laurent suplée presqu'à toutes les
fonctions du bras naturel. non seulement on peut s'en
servir pour manger & boire & pour les autres besoins de la vie
mais encore on écrit avec ce bras. il suffit que celui qui a eu le malheur
de perdre un des siens ait conservé un moignon ; mr. Laurent y attache sa
machine qui opère ses différens mouvemens au moyen de plusieurs cordes de
boyaux. on en a fait des expériences devant le roi, & tous ceux qui en ont été
témoins sont émerveillés de l'invention. cet habile ingénieur a donné des preuves
de son génie dans plusieurs autres machines.

Lucrèce, Romance par Mr. xxx. avocat Général du Roi, au parlement de Paris.

= Sur l'air de la romance de Daphné =

Lucrèce eut une âme tendre
avec un Cœur vertueux;
Tarquin ne put s'en défendre
& le défaut de s'entendre
fit le malheur de tous deux.

un jour, tout parfumé d'ambre
méditant d'heureux efforts
il la surprit dans sa chambre:
on n'avait point d'antichambre,
on n'annonçait point alors.

à ses pieds, il tombe, il jure
qu'il sera respectueux,
que sa flamme est vive & pure:
on dit qu'en cette posture
un homme est bien dangereux

Lucrèce reste muette
mais bientôt, prenant un ton,
elle veut fuir sa défaite;
mais n'aïant point de sonnette
comment tirer le cordon?

= Tarquin

" Tarquin devint téméraire,
" Lucrèce eut recours à ses Cris;
" elle tombe en sa bergère:
" le pied glisse d'ordinaire
" Sur un parquet sans tapis.

" Le remords trouble son ame
" Jusqu'au plaisir tout l'aigrit;
" un poignard éteint sa flamme:
" dans notre siècle une femme
" a plus de force d'Esprit.

= Un soir, après souper, nous étions assis autour du feu, mon père, mes frères, mes sœurs et moi. Je méditai quelque tems; après avoir médité, j'ouvris le saint alcoran, et je lus; mais mes frères et sœurs s'endormirent et il n'y eut que mon père qui m'écoutât. Surpris de lui dire, = mon père n'est-il pas honteux que mes
" frères et mes sœurs se soient endormis et qu'il n'y ait
" que vous qui m'écoutiez? = et il me répondit
" mon fils, chère portion de moi-même, eh!
" ne vaudrait-il pas mieux que tu dormisses
" comme eux, que d'être si vain de ta gloire
" tu fais?

= fable Sarrazine =

= Fable Sarrasine =

— Au temps d'Isa trois hommes Voyageaient ensemble; Chemin faisant, ils trouvèrent un trésor. ils étaient bien contens. ils commencèrent de marcher, mais la faim les prit, alors dit = il faudrait avoir à manger, qui est-ce qui en ira chercher? — Moi = répondit un Second = il part, il achète des mets, mais en les achetant, il pensait que s'il les empoisonnait, ces Compagnons de Voyage en mourraient, & que le trésor lui resterait, & il empoisonna les mets. cependant les deux autres avaient médité, pendant son absence de le tuer & de partager entre eux le trésor. il arriva ils le tuèrent. ils mangèrent des mets qu'il avait apportés; ils moururent, & le trésor n'appartint à personne

— Une nuit, je me rappelai la mémoire des jours que j'avais passés. je vis combien j'avais perdu de moments, & j'en fus affligé, & je versai des larmes & à mesure que mes larmes coulaient, il me semble que la dureté de mon cœur s'amollissait & j'écrivis ces Vers qui convenaient à ma condition.

" à chaque instant une partie de moi-même s'envole. hélas! qu'il m'en est peu resté! malheureux tu as 60. ans, & tu dors encore! éveille-toi, la nature t'a imposé

t'a imposé une tache, t'en iras-tu sans l'avoir faite? le bruit du tambour & de la trompette s'est fait entendre, & le soldat négligent n'a pas préparé son bagage. l'aurore est levée, & les yeux du voyageur paresseux ne sont pas ouverts. veux-tu ressembler à ces insensés? celui qui était venu a commencé un édifice, & il a passé, un autre le continuait, lorsqu'il a passé; un troisième s'occupait aussi du monument de vanité, lorsqu'il a passé comme les premiers. l'opiniâtreté de ces hommes, dans une chose du néant, ne doit-elle pas te faire rougir? tu ne prendrais pas un homme trompeur pour ton ami & tu ne vois pas que rien ne trompe comme le monde? le monde s'en va, la mort entraîne indistinctement le méchant & le bon, mais la récompense attend celui-ci. l'infortuné, c'est celui qui va mourir sans se repentir. repens-toi donc; amende-toi; hâte-toi de déposer dans ton sépulcre la provision de ton voyage. le moment presse; la vie est comme la neige. à la fin du mois d'août, qu'en est-il resté sur la terre? il est tard, mais tu peux encore si tu veux, & si tu ne permets pas aux charmes de la volupté de te lier. allons, ami, secoue-toi =

= Le poëte ajoute = J'ai pesé murement ces choses; j'ai vu que c'était la vérité, & je me suis

retiré dans un lieu solitaire. J'ai abandonné la compagnie des hommes, j'ai effacé de mon esprit tous les discours frivoles que j'avais entendus; je me suis proposé de ne rien dire à l'avenir d'inutile & j'avais donné cette résolution en moi-même, & je m'y conformais, lorsqu'un ancien camarade avec qui j'avais été à la mecque sur un même chameau, fut conduit dans mon hermitage. C'était un homme d'un caractere serein & d'un esprit plein d'agrément. il chercha à m'engager de conversation inutilement, je ne proferai par une parole dans les moments qui suivirent, si j'ouvrais la bouche, ce fut pour lui reveler mon dessein de passer ici loin des hommes, tranquille, obscur, ignoré, le peu qui me restait de jours à vivre, adorant Dieu dans le silence, & ordonnant toutes mes actions à la derniere; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de douceur & de force l'avantage d'ouvrir son cœur à l'homme de bien lorsqu'on l'avait rencontré, que je me laissai persuader. Je descendis avec lui dans mon jardin, c'était au printemps; les roses étaient écloses; l'air était embaumé du parfum qu'elles exhalent sur le soir. Le jour suivant, nous allames promener & converser dans un autre jardin; il était aussi planté de roses embaumé de leur parfum;

nous

Nous y passâmes la nuit. au point du jour, mon ami se mit à cueillir des roses, & il en remplissait son sein; je le regardais, & son amusement m'inspirait des pensées sérieuses. Je me disais: voilà le monde, voilà ses plaisirs, voilà l'homme, voilà la vie & je méditais un ouvrage que j'appelerais le rosier, & je confiai cette idée à mon ami, il l'approuva, & je commençai mon ouvrage qui fut achevé avant que les roses ne fussent fanées dans le sein de mon ami"

L'abbé de Voisenon était incontestablement une des plus aimables créatures qu'on puisse rencontrer dans la société. alternativement libertin & devot mais toujours aimable; il a passé sa vie à être mourant d'un asthme & à se rétablir un instant après. C'est un fait, qu'un jour à la campagne, se trouvant à l'article de la mort, ses domestiques l'abandonnèrent pour aller chercher les sacremens à la paroisse. Dans l'intervalle, le mourant se trouve mieux, se lève, prend une redingotte & son fusil, & sort par la porte de derrière. chemin faisant, il rencontre le prêtre qui lui porte le viatique, avec la procession, il se met à genoux comme les autres passans & poursuit son chemin. le bon Dieu arrive chez lui avec les prêtres & les domestiques, on ne trouve plus le malade, qui pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine.

= Piron, qui a dit de bonnes choses dans sa vie disait un jour, qu'un discours de reception à l'académie Française ne devait pas s'étendre au delà de trois mots. Je prétends que le recipiendaire doit dire,

= Messieurs grand merci =

et le directeur lui répondra = il n'y a pas de quoi ; Si ce usage s'était introduit, nous aurions depuis la fondation de l'académie une centaine de discours ennuyeux de moins =

= Le Couplet suivant a couru longtemps dans Paris, mais la pointe de l'épigramme en épilée. On a fait cette plaisanterie sur la compagnie de Jésus, reformée dès le mois d'août 1762 -

Sur l'air: Jeannette, l'amour lui même.

; Capitaines qu'on réforme
; & qui partout publiez
; que cet injustice énorme
" qu'on vous ait ainsi rayés,
; Cet en vain que chacun crie,
; un coup plus inattendu
" vous pétrifie:
" Jésus lui-même a perdu
" sa compagnie.

— Epigramme par mr. Saurin ./.

. une Iris de l'Opéra se disant presque neuve,
: avec un sous-fermier venait de passer bail.
- le prix païé d'avance, on en vient à l'épreuve:
, oh! oh! dit-il, trouvant un amour au bercail,
; la belle, marché nul; je vous ai pris pour veuve,
: non pour mére; rendez, la belle s'en défend.
; Carton survient alors; on la choisit pour juge:
; eh! dit-elle, monsieur, voilà bien du grabuge,
: Quand la toile est levée, on ne rend point l'argent =

1763. — Les vrais prodiges sont assez rares pour qu'on en parle quand on a occasion d'en voir, un nommé Mozart maître de chapelle de Salzbourg arrivé à Paris avec deux enfans de la plus jolie figure du monde; sa fille agée de 11. ans, touche le Clavecin de la maniere la plus brillante, elle execute les plus grandes pieces & les plus difficiles avec une précision à etonner. Son frere qui n'a pas encore 7. ans, est un phénoméne si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux & ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'executer avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles avec des mains qui peuvent à peine atteindre la sixte; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, &

La s'abandonner à l'inspiration de son génie & à une
foule d'idées ravissantes qu'il sait encore faire succéder
les unes aux autres avec goût & sans confusion. Le maître
de chapelle le plus consommé ne saurait être plus
profond que lui dans la science de l'harmonie & des
modulations qu'il sait conduire par les routes les moins
connues, mais toujours exactes. Il a un si grand usage
du clavier, qu'on lui dérobe par une serviette qu'on
étend dessus, il joue sur la serviette avec la même vitesse
& la même précision. C'est peu pour lui de déchiffrer
tout ce qu'on lui présente; il écrit & compose avec une
facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher
du clavecin & de chercher ses accords. Je lui ai écrit
de ma main un menuet & l'ai prié de me mettre la
basse dessous; l'enfant a pris la plume &, sans s'approcher
du clavecin, il a mis la basse à mon menuet. Vous
jugez bien qu'il ne lui coûte rien de transporter & de
jouer l'air qu'on lui présente, dans le ton qu'on exige;
mais voici ce que j'ai encore vu & qui n'est pas moins
incompréhensible. Une femme lui demanda l'autre
jour s'il accompagnerait bien d'oreille & sans la voir,
une cavatine italienne qu'elle savait par cœur;
elle se mit à chanter. L'enfant essaya une basse qui
ne fut pas absolument exacte, parce qu'il est impossible
de préparer

de préparer d'avance l'accompagnement d'un chant qu'on ne connait pas; mais l'air fini, il pria la Dame de recommencer, & à cette reprise, il joua non seulement de la main droite tout le chant de l'air, mais il mit, de l'autre, la basse sans embarras, après quoi il pria dix fois de suite de recommencer, & à chaque reprise, il changea le caractère de son accompagnement; il l'aurait fait répéter 20. fois si on ne l'avait fait cesser. Je ne desespère pas que cet enfant ne me fasse tourner la tête, si je l'entends encore souvent, il me fait concevoir qu'il est difficile de se garantir de la folie en voyant des prodiges; ces enfans ont excité l'admiration de tous ceux qui les ont vus & entendus.

— Madame du Deffant était célèbre à Paris par les agrémens de son esprit & par la bonne compagnie qu'elle rassemblait; Voltaire resta toujours en liaison avec cette dame aux bons mots, ainsi que Dalembert & beaucoup d'autres gens célèbres de la cour & de la ville; Quand on lui parla du miracle de St. Denis qui après avoir été décapité à Paris, se promena de là à St. Denis en portant sa tête sous son bras.

= Eh bien dit-elle, il n'y a que le premier pas qui coute =

= Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
: notre crédulité fait toute leur science.

(Jocaste)

— Un jour, mr. de Voltaire jouant, dans le salon de Luneville, un piquet avec une dévote, un orage survint. la dévote se mit à frémir, à prier qu'on baissât les jalousies, qu'on fermât les volets, à se signer, & à dire qu'elle tremblait de se trouver en ce moment à côté d'un impie, sur lequel Dieu dans sa colère, pourrait se venger par la foudre. Voltaire, indigné de cette incartade, se lève & lui dit,
= Sachez, madame, que j'ai dit plus de bien de
= Dieu dans un seul de mes vers, que vous n'en
= penserés de votre vie =

— En parlant de l'art avec lequel les Hottentots savent dresser les bœufs sauvages, mr. de Buffon dit:
= les hommes les plus stupides sont, comme
" l'on voit, les meilleurs précepteurs des bêtes;
" pourquoi l'homme le plus éclairé, loin de conduire
" les autres hommes a-t-il tant de peine à se
" conduire lui-même? = il n'y a point d'enfant
qui ne puisse répondre à cette question.

— Mr. le Vayer ancien maître des requêtes mourut à un âge peu avancé, c'était un homme moins célèbre que savant & aimable, & possédait toutes les langues anciennes & modernes, il avait, avec un esprit droit des
: connaissances

connaissances fort variées, il jouissait d'une fortune considérable avec une femme aimable qu'il aimait beaucoup, et dont il était adoré, et mourut d'une manière bien malheureuse, il avait coutume de se baigner chez lui dans un bain qu'on lui chauffait au moyen d'un cylindre rempli de charbon allumé. le domestique qui avait placé le cylindre à côté de la baignoire lorsque son maître y fut entré, oublia en s'en allant de l'emporter avec lui. On sait que la vapeur du charbon qui ne peut se dissiper dans l'air est un poison prompt et actif au quel rien ne résiste. on trouva le maître et son chien qu'on avait renfermé avec lui dans la chambre du bain, sans vie.

Vers de Diderot. le Péril du moment.

" Mon âme s'élançait vers sa bouche ingénue;
" Je serrais ses beaux bras doucement me presser:
" moment terrible et doux! je tremble d'y penser.
" Ses yeux cherchaient mes yeux, sa gorge toute nue
" tressaillait sous ma main; que n'y trouvais d'appas!
" quel trouble j'éprouvai! que ne devins-je pas!
" j'étais attente, amour, telle sur mon ivresse,
" qu'un seul instant de plus.... ah! j'irais chez les morts
" sans connaître le crime et sentir le remords;
" car j'ai pu demeurer fidèle à ma maîtresse.

— L'abbé le Monnier Sacristain de la Sainte Chapelle faisait des Vers d'une maniere Originale; attendu à un dîner où il était invité et n'ayant pas pû s'y rendre il envoya les Vers Suivans à sa place

il ne pourra jamais entrer,
non, non, la chose est impossible;
j'ai ma Secte de perter, Sueur;
il est d'une grosseur terrible.
ah! ah! chien! ah! que c'est Sensible!
il faudrait bientôt y renoncer.....
y renoncer! Quoi Sans Secousse
ne pourrait-on point l'enfoncer
par une Violence douce?
allons, occupe-toi, mon Cœur
de la Volupté Vive et pure
qui bientôt Suivra la douleur,
et tu Souffriras Sans murmure.
essayons encore une fois,
prenons armons de patience;
mais plus j'essaie et plus je vois
que la douleur Sur ma constance
l'emporte et me met aux abois.
Cher Compatriote, cher hôte,
voyez, voyez si c'est ma faute,
voyez si j'ai rien négligé
pour vaincre le mal et l'enflure
d'un pied de la goutte affligé
pour qui je n'ai point de chaussure

— Vers de Mr. D'alembert pour mettre au bas-
-du portrait du Roi de Prusse.

" Modeste sur un trone orné par la Victoire
" il sut apprécier & mériter la gloire;
" Héros dans ses malheurs, prompt à les réparer
" de mars & d'apollon déployant le génie
" il vit l'Europe réunie
" pour le combattre & l'admirer.

— Mr. de St. Foix piqué d'un propos indécent que lui tint la Clairon, se vengea par l'Epigramme suivante qu'il pria un de ses amis de lire à un nombreux souper où ils se trouverent tous deux, comme une piece qui courait; pour entendre cette Vilénie, il faut se souvenir que Fretillon était le premier nom de Mlle. Clairon, célèbre par les désordres de sa Jeunesse

" Pour la fameuse Frétillon
" On a frappé, dit-on, un médaillon;
" mais à qque prix qu'on le donne,
" fût-ce pour douze sols, fut ce même pour un
" il ne sera jamais aussi commun
" Que le fut jadis sa personne.

(N.a) Mr. le comte de Valbelle ami en titre de la Clairon

Venait

venait de faire frapper une médaille où l'on voyait d'un coté le buste de l'héroïne & de l'autre cette inscription qui n'est pas sublime.

— Melpoméne & l'amitié ont fait graver cette médaille. — un admirateur de m^elle. Clairon parodia cette vilaine épigramme de la maniere suivante —

" Sur l'inimitable Clairon
" On a frappé, dit-on un médaillon
" mais qq̃ue éclat qui l'environne
" si beau qu'il soit, si précieux,
" il ne sera jamais aussi cher à mes yeux
" Que l'est aujourd'hui sa personne.

— Le siege de calais de m^r. du Belloi malgré la critique que sa piéce éprouva, eut 19. representations si nombreuses que deux heures avant le commencement de la piece, il n'y avait pas moyen de trouver une seule place, tout était loué & retenu d'avance. l'auteur fut obligé de paraitre 5. à 6. fois, &, à la cloture du théâtre, ce furent les dames des premieres loges qui l'appelérent. Sa majesté, en agrea la dédicace & accorda à l'auteur une gratification de mille écus, outre une médaille d'or, representant d'un côté le buste du roi, & de l'autre le génie de la poésie dramatique tenant un rouleau avec les mots,

: corneille

corneille, Racine, moliere, et qui nascentur ab illis. Le Duc de Brissac, qui a conservé au milieu de la confusion des rangs & des langues, le ton & les mœurs de l'ancienne chevalerie, a dit à mr. du Belloi :
" monsieur, vous m'avez fait sentir le plaisir d'être
" français ; s'il vous manque un acteur, vous pouvez
" compter sur moi =
les 19. représentations valurent 60 f m. à la comédie
= au milieu de cet enthousiasme, cette tragédie a enfin paru au grand jour de l'impression qques jours avant la clôture & n'a pas soutenu cette redoutable épreuve avec autant de succès que celle du théâtre. On reprochait à un étranger au service de France, de n'être pas bon français, parcequ'il n'avait pas trouvé la pièce admirable à la première représentation
= bon français ! reprit cet étranger ; je voudrais que
= les vers de mr. du Belloi le fussent autant que moi.
Cette réponse fit fortune & courut tout paris au milieu du grand engouement. l'impression de la pièce a mieux fait sentir la nécessité de ce vœu patriotique. on n'a jamais rien vû d'aussi étrangement mal écrit, d'aussi dépourvu de style & d'harmonie que cette tragédie. elle est assurément déchirante : si elle ne déchire pas le cœur elle déchire certainement les oreilles.

— Il est bon de conserver une lettre écrite de Suisse & qu'on assure authentique, il y a dans cette lettre une naïveté & une tournure qui ne s'inventent pas; en leur faveur, on doit faire grace à un terme déclaré malhonnête, mais qu'on ne pourrait changer, sans nuire à la simplicité du style.

— Lettre d'une femme à son mari, soldat dans le régiment de Lochmann Suisse, traduite litteralement de l'allemand

— Trés cher cœur, je ne puis m'empecher de te donner
„ avis que, grace à Dieu, je suis saine & bien portante.
„ Je serai trés aise d'apprendre la même chose de toi;
„ j'espére que cela te va toujours bien. tout va
„ aussi bien dans la maison, excepté que tes freres
„ me chagrinent; voilà pour quoi je voudrais que
„ tu demandes un congé à ton capitaine, pour revenir
„ bientot à la maison. tes freres sont de méchantes
„ langues, qui me traitent ni plus ni moins que si j'étais
„ une p.... je suis dans l'espérance de te revoir, ta fidéle
„ anne marguerite — Par S. je dois te dire, mais
„ je ne l'ose presque pas, j'espére pourtant que cela
„ ne te fera pas grand chose, je te dirai donc que je
„ me suis approchée un peu trop prés de notre voisin George
„ & cela fait que je suis grosse, j'aurai sûrement soin
„ de l'enfant comme si c'était le tien propre.
„ dépeche toi, je te prie de revenir bien vite

pour

" pour aider à le faire baptiser, & me remettre en honneur.
" Tu le peux; ne vois-je pas toujours ta chère marguerite?
" & tu sais bien que si tu avais été ici, le malheur ne
" serait pas arrivé =

= On prétend qu'il faut faire l'enfant avec les enfans, & moi je pense que puisqu'ils doivent devenir hommes, on ne saurait trop tôt faire l'homme avec eux.

= Réponse d'un allemand à qui on demandait à Versailles avant la révolution, comment il trouvait les dames de la cour: il répondit.
= Je ne me connais pas en peinture =

= Si vous avez une amie, attachez y votre ame toute entière; Si vous avez une amie, qu'elle soit la seule au monde pour qui vous ayez des yeux.

= Quand on manque d'égards aux autres & surtout à des gens considérés, on ne fait pas le moindre tort à celui à qui l'on manque, mais on se dégrade soi-même.

= Souvent on ne plaint les malheureux que par vanité & pour avoir la réputation d'homme sensible & compatissant.

— La Générosité, la bonne foi, la candeur & la Justice, voilà les vertus qu'il faut porter dans les affaires, sans quoi votre réputation & votre existence ne seront jamais solides.

— La Politesse est la premiere des vertus, & l'homme poli est au dessus de tout.

— il y a, dit Pascal, des gens qui entendent le sermon de la même maniere qu'ils entendent vêpres

— Au barreau, protégeant la veuve & le pupile,
; c'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile.
; sur la gloire & le gain établir sa maison
; & ne devoir qu'à soi, sa fortune & son nom

— Celui là est un sot & un impertinent qui parle sans égard aux circonstances & aux personnes avec qui il se trouve, qui s'empare de la conversation & qui se fait le sujet de son propre discours.

— ; Loin de la grandeur fastueuse
; la frugale simplicité
; n'en est que plus délicieuse

Après le 9. Thermidor, on a trouvé sur les murs des prisons de Paris couverts d'inscriptions pour et de Noirs où les Victimes avaient exprimé à la fois leur chagrin et l'heroisme de leur résignation: On ne sera par fâché de voir ici une épitre tracée sur les murs d'un Cachot et recueillie par J.-B. auteur du Poëme de la gastronomie.

" Depuis deux ans j'habite cette tour
" de mes erreurs, cieux la juste salaire.
" qui que tu sois qui viendras quelque jour
" me succéder dans cet asile de misère
" apprends de moi cette utile leçon,
" l'homme peut encore être heureux en prison.
" Certes, il vaut mieux, libre dans son allure
" observateur de la belle nature,
" voir un beau champ de roses parsemé
" que quatre murs qu'un faible jour éclaire:
" mais si l'on doit rester renfermé,
" il faut trouver le moyen de s'y plaire.
" Ce bon secret, si tu veux le savoir,
" est la gaîté. c'est là tout le mystère.
" elle embellit le Cachot le plus noir,
" elle supplée à tout ce que la terre
" peut nous offrir de biens et de grandeur;
" elle adoucit les disgraces humaines;
" elle nous met au dessus du malheur....
" pour moi, je sais me moquer de mes chaînes,

" & de mes fers me forger des hochets.
" Ceux que le monde hélas! m'a fait connaître,
" ne valent pas davantage peut-être
" & trop souvent m'ont laissé des regrets.
" de ma prison, j'ai banni la tristesse
" qui ne saurait m'atteindre désormais,
" & qui souvent assiége en son palais
" l'homme accablé d'une immense richesse.
" au tour de moi je ne vois rien en laid.
" le triste aspect d'une froide muraille,
" mon mobilier, mon petit lit de paille,
" le rat craintif qui vient sur mon chevet,
" & me réveille en mangeant mon bonnet,
" tout me fait rire. en vain, dans ma détresse
" qques amis que mon sort intéresse
" viennent me voir au travers du guichet;
" &, malheureux de ma propre infortune,
" en m'abordant d'un air sombre & piteux,
" semblent vouloir que je pleure avec eux,
" & m'inspirer leur tristesse importune.
" je les console, & leur dis en riant:
" mes bons amis, calmez-vous, je vous prie;
" votre douleur, dont je vous remercie,
" ne change rien à mon appartement,
" ne m'ouvre point cette porte ennemie
" ne peut braver un verrou sans pitié,

: dont

„ dont ce gros mur recèle la moitié..
„ presque toujours la plainte est inutile;
„ il faut rester quand on ne peut sortir.
„ Veuillez des ieux parcourir mon azile;
„ il n'est pas beau, j'en veux bien convenir;
„ à vos regards ne viennent point s'offrir
„ des ornemens, dont la magnificence
„ semble insulter à l'homme qui n'a rien;
„ mais on y trouve, en y regardant bien,
„ tout ce qui peut soutenir l'existence.
„ Voilà ma cruche & mon morceau de pain:
„ c'en est assez pour la soif & la faim.
„ Cette ouverture, à regret pratiquée,
„ permet à l'air d'y venir s'engouffrer,
„ ce qui suffit pour ne point étouffer.
„ Voilà ma table, elle est un peu tronquée,
„ mais mon diner y tient commodement.
„ Sur ce trépied, je m'assieds à mon aise,
„ il me soutient, quoiqu'un peu chancelant:
„ là, vous voyez mes communs à l'anglaise
„ près de l'endroit où je prends mes repas,
„ là mon boudoir.... mais je ne boude pas.
„ Quand mon geolier, d'un air brusque & sauvage
„ vient m'apporter un limpide potage,
„ assaisonné par mon seul appétit;
„ Quand de ses clefs j'entends le triste bruit,
„ avant-coureur de sa sotte présence,

" aussitôt à sa rencontre je m'avance,
" je viens à bout d'égayer son humeur.
" le lendemain mon potage est meilleur:
" il m'entretient d'une maniere affable,
" & qq̃ue fois le vilain est aimable.
" mes chers amis, quels que soient nos destins
" à la gaîté vouons notre existence?
" j'en viens à toi, mon triste successeur,
" apprends à rire aussi de ton malheur.
" si qq̃ue jour, traduit à l'audience,
" tu crains le sort d'un jugement fatal
" fais, si tu peux rire ton tribunal;
" tu peux dés-lors compter sur l'indulgence.
" vis en repos. je te laisse en sortant,
" sans nul regret mon petit logement:
" lequel n'est point d'une forme nouvelle:
" il est fort chaud quand la saison est belle;
" mais en hyver, il est froid à glacer.
" Que si tu veux pratiquer quelqu'issuë
" pour éssayer de tomber dans la ruë
" je te préviens qu'il y faut renoncer,
" de tes malheurs tu doublerais la somme:
" jamais prison ne garda mieux son homme,
" de ses gros murs le ciment éternel
" resisterait à la force d'alcide;
" & de ce lieu l'architecte perfide
" a su trop bien, dans son zéle cruel
" sacrifier l'agréable au solide.

— La première représentation de Sabinus tragédie lyrique en 4. actes par m.r de Chabanon connu par la composition d'une superbe messe des morts, n'eut pas le moindre succès ni à Versailles ni à Paris; on ne s'apperçut même pas de l'attention qu'eut l'auteur de réduire cette pièce en 4. actes après l'avoir donnée en cinq, ce qui fit dire à m.elle Arnoud, que le public était un ingrat de s'ennuyer quand on se mettait en quatre pour lui plaire.

— Montaigne remarqua dans ses voyages en Italie que ses compagnons ne supportaient pas les fatigues de la route avec le même courage que lui, & cela le chagrinait un peu; là dessus m.r de Querlon fit la jolie note ci-après.

„ Voilà comme voyage la mollesse. on voudrait
„ tout voir sans se gêner, on voyagerait bien
„ volontiers dans son lit.

— Qui peut douter que la langue grecque ne fut jamais plus pure & plus parfaite qu'au siècle d'Alexandre & de Périclès, celle des romains sous Auguste, & la notre sous le règne de Louis 14.?

il ne serait pas impossible qu'on entreprît pour la fantaisie d'écrire le français sur le style de Montaigne, ou bien encore sous celui de faire des vers dans le goût marotique; mais quiconque voudra écrire cette langue avec justesse, ne sera pas embarrassé du choix de ses modèles. Quand nous voulons écrire en bon latin, nous savons que ce n'est ni Plaute ni Prudence qu'il faut imiter, et nous tâchons, le plus qu'il nous est possible, de nous familiariser avec le style de Virgile ou de Cicéron. Plus une langue a d'harmonie et de précision, plus elle est variée sans cesser d'être exacte, plus elle est riche sans cesser d'être originale, et plus il est certain que cette langue a toute la perfection qu'elle peut avoir. C'est un principe qui n'a rien d'arbitraire. La plus grande difficulté dans l'application, est de discerner ce qui est analogue au génie particulier de la langue, ou ce qui ne l'est pas. Voilà pourquoi Voltaire nous a rendu, ce me semble, un assez grand service en faisant remarquer si scrupuleusement tous les mots et toutes les phrases de Corneille qui ne sont pas en bon français. Il n'y a souvent que le tact

le plus

le plus délicat qui puisse apperceuoir ces légères taches, & à quel tact peut-on se rapporter avec plus de confiance qu'au sien? Ce n'est par un nouvel idiome que les successeurs de Corneille ont inventé, c'est la même langue à laquelle Corneille sut faire tant de progrès, qu'ils ont achevé d'épurer & de perfectionner. Cette correction, cette délicatesse Pascal & Molière semblent l'avoir connue avant eux; Mad^me de Sévigné l'avait devinée. nos derniers maîtres se sont attachés seulement à l'observer avec plus d'exactitude & leur exemple a fait loi.

— ne serait-il pas à craindre que la langue Française pût être fixée au point où elle est parvenue aujourd'hui? Je sais que le tems mine tous les ouvrages des hommes & qu'il n'est pas plus aisé d'arrêter le progrès ou la décadence d'une langue que d'arrêter le développement ou la corruption des mœurs publiques mais au moins ne faudrait-il pas hâter une révolution à la quelle nous ne pouvons que perdre. Quel dédommagement notre siècle laissera-t-il à la postérité s'il lui fait perdre le goût des chefs-d'œuvre que nous ont laissé nos pères?

— La pourpre & la bure éprouvent le malheur
" L'un pleure sur le trône, l'autre en sa chaumière

— La Fable suivante est de mr. Delisle, capitaine au régiment de Champagne; c'est une pensée connuë réduite en apologue.

; aux portes de la Sorbonne
; la Vérité se montra,
; le Sindic la rencontra.
; Que demandez-vous, la bonne? —
; Hélas! l'hospitalité. —
; Votre nom? la Vérité —
; fuyez, dit-il, en colère,
; fuyez, ou je monte en chaire
; & crie à l'impiété! —
; vous me chassez, mais j'espère
; avoir mon tour, & j'attends:
; car je suis fille du tems,
; & j'obtiens tout de mon père.

— Epigrame de mr. Rhulieres, sur l'Ode de Dorat

; Du roi qui nous promet un nouvel âge d'or
; Que le flambeau de long-tems ne s'éteigne!
; Puissent, mon cher Dorat, les jours du nouveau régne
; plus heureux que tes vers, être plus longs encor

— Avec qque liberté qu'on parle de Voltaire dans la charmante épitre à Ninon l'Enclos ci-après, tout Paris est persuadé qu'elle est de lui & non du Comte de Schouwalof chambellan de l'impératrice de Russie.

„ Philosophe Folâtre & Catin honnête homme
„ qui savouras la vie en te moquant de Rome;
„ des prudes, des fripons, des sots & des pervers,
„ Ninon, reçois l'encens que je t'offre en mes vers.
„ ton nom, vainqueur des tems, passera d'âge en âge
„ détesté des bigots & révéré du sage;
„ on chérira toujours ton esprit & ton cœur.
„ Sans doute que le ciel fait grace à ton erreur,
„ (si c'en est une encor de suivre la nature).
„ un docteur sur les bancs peut damner Epicure;
„ sous un bonnet carré le plus sage cerveau,
„ des plus vils préjugés respecte le bandeau:
„ c'est l'usage à Paris, à Madrid, à Lisbonne,
„ & l'inquisition est sœur de la Sorbonne
„ mais Dieu, père indulgent, nous voit d'un œil plus doux;
„ il aime ses enfans, & veut les sauver tous.
„ on ne l'offence point par d'aimables faiblesses:
„ Que lui font nos soupers, nos bals & nos maîtresses!
„ il nous donna des sens: pourrait-il nous punir
„ Quand d'un présent si beau nous cherchons à jouir?
„ Pourrait-il nous livrer à d'éternels suplices

„ Quand nous le bénissons dans le sein des délices?
„ — ainsi tu raisonnais au fond de ce marais
„ où tu sus réunir les plaisirs et la paix,
„ les arts, la volupté, le gout, la politesse
„ l'élégance des mœurs et la délicatesse;
„ où la sainte amitié, compagne de tes pas,
„ d'un amour enjoué relevait les appas.
„ le héros, le savant, le grand seigneur frivole
„ la beauté, tout courait à ta charmante école.
„ tu séduisais d'Enghien; la fougère à la main,
„ chapelle à tes côtés fredonnait un refrain;
„ la suze soupirait ces douces élégies;
„ d'Olonne te contait ses aimables folies.
„ l'astronome huygens, frappé de tes attraits,
„ pour plaire à tes beaux ieux faisait des vers français;
„ il t'observait bien mieux encor qu'une planette:
„ à tes pieds Richelieu déposait sa barette.
„ la veuve de Scarron, au sortir de chez toi,
„ debusqua montespan et captiva son roi;
„ elle réussissait en suivant ses modèles.
„ mais Louis valait-il les amis des tournelles?
„ un monarque nous gêne; et la félicité
„ redoute l'étiquette et fuit la majesté.
„ le souci dévorant s'assied au pied du trône.
— hélas!

Hélas ! ces demi-dieux, que la crainte environne,
Rassasiés d'encens et pleins de leur grandeur,
ont le rire à la bouche et l'ennui dans le cœur.
Quel tourment d'alléger le poids qui les accable !
d'amuser un esprit qui n'est plus amusable !
maintenant le désert, son cœur désespéré
d'un flambeau si brillant paraissait attiré.
mais bien plus sage Giselle, ou du moins plus heureuse,
tu ne vis que de loin cette enceinte orageuse
où domine l'intrigue, où des essaims de fous
échangent leur repos contre tous les dégoûts.
Que t'importait Versailles, au sein de ta retraite ?
tu plaignais ton amie et voyais la disgrâce.
Ce pasteur ingénu, ce bon des Réaux,
Saint-Evremond, confident de la Rochefoucauld,
écoutaient tes leçons, pratiquaient tes maximes.
Que de monde, enfin, paisible et sublime,
choisissant à travers des sentiers peu battus,
te devint des bonheurs et même leurs vertus !
On se formait chez toi : les grâces naturelles
distinguèrent toujours tes convives fidèles ;
l'atticisme naïf se mêlait à leurs jeux,
et la gaîté française étincelait en eux,
ils plaisaient, ils savaient tous les moyens de plaire.
On aimait leur esprit, leurs mœurs, leur caractère

" ce charme, ce liant, cette facilité
" qui produit l'indulgence, & naît de la bonté:
" leur sagesse, au front pur, à la démarche unie,
" reposait dans les bras d'une molle ineurie;
" paisible, souriant au milieu des amours,
" des plaisirs les plus vifs, elle marquait leurs jours,
" & même sa présence, aux momens les plus sombres,
" de la mort à leurs ieux éclaircissait les ombres.
" Honnête-homme est tranquille dans ses derniers instans.
" Hélas! pour la vertu serait-il des tourmens?
" fuyez, tristes erreurs dont l'univers abonde.
" — Heureux qui comme toi, dans une paix profonde
" sur l'emploi de la vie a sainement pensé!
" S'amuser ici bas est le parti sensé.
" C'est ainsi qu'à Ferney j'ai vu ton légataire
" Socrate le matin & le soir Saint-Aulaire
" n'offrir à nos regards qu'un mortel enchanteur,
" qui tour-à-tour sait peindre & goûter le bonheur.
" un ton délicieux, la légère sallie,
" amoncelaient des fleurs sur l'hyver de sa vie.
" Quel convive jamais pût s'égaler à lui?
" entouré de beaux arts, dont il fut seul l'appui,
" il penche sur leur sein sa tête octogenaire;
" sa muse, en cheveux gris, paraît toujours légère
" — Pour moi, dans ces climats où le fils d'alexis

— a reformé

" a reformé les mœurs, a poli les esprits,
" a protégé thémis & la docte uranie,
" aux bords de la Neva, dans sa cité chérie,
" où ses mains soutenaient, en traçant des remparts
" le trident de Neptune & le glaive de mars,
" satisfait de mon sort & de ma nonchalance,
" dans le sein du repos je m'amuse & je pense.
" je ne perds pas mon tems dans le palais des rois
" à trouver des noirceurs, à briguer des emplois,
" à poursuivre de loin qques vaines chimères.
" l'homme exempt de remords a seul des jours prospères.
" les titres au bonheur sont toujours superflus;
" leur éclat nous amène un embarras de plus.
" ces hochets fastueux d'une caduque enfance,
" ces clefs d'or, ces rubans, qu'un souverain dispense
" & que l'ambition mendie à deux genoux
" perdent, dès qu'on les a, leurs charmes les plus doux.
" je le sais, ma Ninon; & devenu plus sage,
" à l'altière faveur je n'offre point d'hommage;
" je cultive mes goûts, ils me rendent heureux.
" au pied de l'hélicon mes travaux sont des jeux.
" élaguant des erreurs dont le joug humilie
" des imposteurs mitrés je brave la furie.
" s'il est vrai que les fleurs naissent peu sous nos pas,
" si la nature ici voit flétrir ses appas,
" si l'astre des saisons de sa flamme éthérée

" N'anime qu'à regret cette immense contrée,
" en resserrant six mois ses utiles trésors,
" Jette de froids rayons sur de stériles bords,
" nous n'éprouvons jamais l'horrible maladie
" qu'un monstre de l'enfer souffla dans ta patrie.
" un Calas, un Labarre, eut vécu parmi nous.
" du salut du prochain nous sommes peu jaloux:
" On n'entend point parler ici de molinistes,
" de pieux directeurs & de controversistes.
" notre clergé soumis n'a qu'un pouvoir légal:
" les chiens de St. Médard ne nous font point de mal.
" notre archevêque est doux & doit rester tranquille:
" ici tartuffe est bon; sa rage est inutile.
" un curé vétilleux passerait pour un fou;
" & l'athée Chaumeix meurt de faim à Moscou.
" ce n'est point le païs des monacales haines,
" des cafards, des bigots & des énergumènes.
" notre argent ne va point chez les ultramontins;
" notre synode est sage & nos jours sont sereins.
" mais le souper m'appele; adieu la poësie.
" Je bois à toi, Ninon, à ta philosophie.
" Si j'ai des ennemis, je plains leur vain souci;
" mon front par l'enjouement est toujours éclairci:
" une douce gaîté dispose à l'indulgence;
" Je sable du champagne, & je pardonne d'avance

— Chacun son métier —

„ Si dans la France tout prospère
„ c'est que d'un Zèle soutenu
„ chacun y fait ce qu'il doit faire.
„ l'abbé Grizel vous est connu.
„ hier il vit dans un coin sombre
„ ses pas doucement arrêtés
„ par la voix d'une des beautés
„ que la nuit amène sans nombre,
„ & qui dans leur joyeux loisir,
„ s'en vont à la faveur de l'ombre
„ semer en tous lieux le plaisir.
„ la belle en offrit au saint homme;
„ à le goûter il se soumit;
„ tout en le goûtant il se mit
„ à la prêcher, lui disant comme
„ l'art qu'elle exerce lui rendra
„ une éternité malheureuse;
„ que Dieu sans faute, brulera
„ toute fillette un peu joyeuse.
„ tais-toi, dit-elle, plat vaurien,
„ ta morale triste & fâcheuse
„ en ce moment sied ma foi bien!
„ — Que mon sermon ne vous irrite,
„ & surtout ne vous trouble en rien,
„ dit Grizel; faites ma petite
„ votre métier, je fais le mien.

Un Domestique de Louis 15. racontait qu'un jour le Roi soupant à trianon en petite compagnie la Conversation roula d'abord sur la chasse & ensuite sur la poudre à tirer. quelqu'un dit que la meilleure se faisait avec des parties égales de salpetre, de soufre & de charbon. le Duc de la Valliere mieux instruit soutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de soufre & une de charbon sur cinq de salpetre dissous avec du nitre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

= Il est plaisant, dit le Duc de Nivernois, que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix & qq^e fois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer sur la frontiere, sans savoir précisément avec quoi on tuë.

= Hélas! nous en sommes réduits là, sur toutes les choses de ce monde, répondit mad^me. Pompadour, je ne sais pas de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joües, & on m'embarrasserait fort si l'on me demandait comment on fait les bas de soye dont je suis chaussée.

= C'est domage, dit alors le Duc de la Valliere que sa majesté nous ait confisqué nos dictionnaires enciclopédiques qui nous ont couté chacun cent pistoles nous y trouverions bientot la décision de toutes nos questions.

= Le roi

Le Roi Justifia sa Confiscation; il avait été averti que les 24. Volumes in folio qu'on trouvait sur la toilette de toutes les Dames, étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le Royaume de France & il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre.

= Sur la fin du Souper il envoya chercher un exemplaire & on en pourra sept Volumes.

= On vit à l'article poudre, que la Duc de la Vallière avait raison, & bientôt Mad.me de Pompadour apprit la différence entre l'ancien Rouge d'Espagne dont les Dames de Madrid coloraient leurs Joues & le Rouge des Dames de Paris. elle Sût que les Dames grecques & romaines étaient peintes avec de la poudre qui Sortait du Murex, & que par Conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de Safran dans le Rouge d'Espagne & plus de Cochenille dans celui de France.

= elle Vit Comment on lui faisait ses bas au métier. & la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement

= Ah! le beau livre, Sécria-t-elle! Sire, Vous avez donc Confisqué ce magazin de toutes les choses utiles, pour le posséder Seul, & pour être le Seul Savant du Royaume?

= Chacun se Jetait sur les Volumes, Chacun y trouvait à l'instant ce qu'il Cherchait; ceux qui avaient des procès étaient Surpris d'y voir la Décision de leurs affaires.

Le Roi y lût tous les droits de sa Couronne; mais
" Vraiment, dit-il, je ne sais pas pourquoi on m'avait
" dit tant de mal de ce livre. eh! ne voyez-vous
" pas, lui dit le Duc de Nivernois, que c'est parcequ'il
" est fort bon? on ne se déchaine contre le médiocre
" & le plat en aucun genre. si les femmes cherchent
" à donner du ridicule à une nouvelle venuë, il est
" sûr qu'elle est plus jolie qu'elles =

Pendant ce tems là on feuilletait & le Comte C...
dit tout haut =

" Vous êtes trop heureux, Sire, qu'il se soit trouvé
" sous votre règne des hommes capables de connaître
" tous les arts & de les transmettre à la postérité.
" tout est ici, depuis la manière de faire une épingle
" jusqu'à celle de fondre & de pointer vos canons,
" depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment
" grand. remerciez Dieu d'avoir fait naître dans
" votre royaume ceux qui ont servi l'univers entier.
" il faut que les autres peuples achetent l'enciclopédie
" ou qu'ils la contrefassent. prenez tout mon
" bien, Sire, si vous voulez; mais rendez-moi
" mon encyclopedie =

On dit, pourtant, repartit le roi qu'il y a bien des fautes
dans cet ouvrage si nécessaire & si admirable =

" Sire, reprit le Comte de C. il y avait à votre
: souper

" Souper deux ragoûts manqués, nous n'en avons pas
" mangé, & nous avons fait très bonne chère. aurions-nous
" voulu qu'on fût obligé de souper par la fenêtre à cause
" de ces deux ragoûts.

Le roi sentit la force de la raison, chacun reprit son bien. c'était un beau jour.

" L'envie & l'ignorance ne se tinrent pas pour battus, ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions: l'ignorance en calotte et savante.

" Qu'arriva-t-il? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français prescrit en France & gagnèrent environ dix-huit cent mille écus.

" Français, tâchez désormais d'entendre mieux vos intérêts.

— extrait d'une lettre de Voltaire à m. Daigueberre du 4. avril 1745.

" la Mérope n'est pas encore imprimée, je doute qu'elle fasse autant à la lecture qu'à la représentation... la séduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir on m'est venu prendre dans une cache où je m'étais tapi; on m'a mené de force dans la loge de mad^me. la maréchale de Villars où était sa belle fille. le parterre était fou, il a crié à la duchesse de Villars de me baiser: il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par là, par l'ordre de sa belle mère; j'ai été baisé publiquement comme alain chartier par la princesse marguerite d'Ecosse, mais il dormait, & j'étais bien éveillé.

L'annonce du Printemps par mad.me de Cassini

" L'hiver a peine a fuir, mais il combat en vain,
" bientôt il va céder à la toute puissance
" de cet astre brillant dont la douce influence
" Console la nature et rechauffe son sein.
" elle languit encor sans aucune parure,
" l'arbuste dépouillé n'offre point de verdure.
" tout repose et tout dort, mais malgré ce sommeil
" tout semble presentir le moment du réveil.
" l'oiseau volage inconstant, traverse la campagne
" revient, chante, se tait, cherche et suit sa compagne.
" rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer
" tout paraît sans amour, mais tout est prêt d'aimer.

Epigramme par m.r de Rhulieres -

" après l'hymen une femme encor novice
" Voit son amie en grand habit de Noce,
" elle trouva ce costume charmant.
" à son mari plus que sexagénaire
" elle dit tout. Si vous voulez me plaire
" faites moi peindre en ce habillement.

— Mr. de Saint-Foix pensait fort librement sur la religion, il détestait les prêtres, mais il n'aimait pas mieux les philosophes, & déplaisait souvent à raconter la leçon que lui fit un jour son père sur les dangers d'une philosophie trop hardie; le Chevalier Nicillard avait appris que son fils, encore fort jeune, avait formé avec quelques-uns de ses camarades, le projet d'attaquer ouvertement les objets les plus sacrés de notre Culte. il le fit venir, lui parla de cette entreprise avec beaucoup d'indulgence & de douceur, l'engagea même à lui faire confidence des motifs qui l'avaient déterminé à des mesures qu'il comptait répandre, & après l'avoir écouté avec beaucoup de patience: « mon fils, lui dit-il » regardez ce crucifix: cet homme fut un juste; » voyez comme on le traita, & rentrez en vous-même.... J'ai vu l'aspect d'un crucifix n'avait opéré conversion plus subite & moins miraculeuse.

— Je vous souhaite, madame, du bonheur s'il y en a, de la tranquillité au moins toute insipide qu'elle est, de la santé qui est le vrai bien & qui cependant est un bien trop peu senti; & conservez-moi votre amitié. les ressorts de la machine du monde sont engrainés de façon à ne pas me laisser l'espérance de vous revoir, mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.

Stances de Mr. de Fontenelle
à Madame Geoffrin.

Tout mon Souhait & ma plus forte envie
Aurait été d'être un nouveau Crésus.
Des Riches bords d'Amérique & de Lasie
J'aurais tâché d'amasser tant & plus,
Non pas pour moi, Cent été pour ma mie
Sans elle, Hélas, les aurais-je voulus?
= D'être un Héros, j'aurais eu la manie,
Mars m'aurait vu Suivre ses étendards.
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eut point fait affronter les Hazards
L'espoir d'offrir les Lauriers à ma mie
Seul, m'eut frayé la route des Césars.
= D'être un Apelle il m'aurait pris envie,
Mais sans daigner travailler pour les Rois.
Si de Rubens imitant la magie
La toile eut pû s'animer sous mes doigts
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
Je l'aurais peinte ainsi que Dieu la Voit.
= Eterniser une Flamme Chérie
Aurait été de mes Vœux le premier.
Le tendre amour, Seul guide de ma Vie,
Aux doctes Sœurs m'eut fait Sacrifier:
J'aurais été le Chantre de ma mie
Et mis ma gloire à la Déifier.

= en meliorant

" en me livrant tout à l'astronomie,
" J'aurais suivi ma tendre passion,
" un nouvel astre, au gré de mon envie
" eut de nos jours paru sur l'horizon:
" au firmament j'aurais placé ma mie,
" elle eut été ma Constellation.

= Bien loin de fuir l'utile pharmacie
" J'en aurais su braver tous les dégoûts:
" Je me serais plongé dans la chimie,
" Ses travaux m'auraient paru bien doux,
" Si quelque fois, médecin de ma mie
" J'eusse eu le droit de lui tâter le pouls

= J'aurais banni de la Sombre Galousie,
" l'amour sincère en écarte l'horreur
" trop délicat pour cette frénésie
" d'un bien jaloux jaux, j'aurais fait mon bonheur,
" car, en l'aimant, j'eusse estimé ma mie
" Sans mon estime, aurait-elle eu mon Cœur?

= Jamais, jamais nulle autre fantaisie
" n'aurait entré dans mon esprit charmé,
" tous les regards d'Iris et de Silvie
" auraient trouvé contre eux mon Cœur armé:
" Un qu'au tombeau j'eusse adoré ma mie,
" Vénus même en vain m'aurait aimé.

— Vers du Poëte Persan Fus-el-Forb à sa Sœur

" Vivons en famille
" C'est le plaisir le plus doux
" de tous
" Nous serons, ma fille
" heureux sans sortir de chez nous.
" Les honnêtes gens
" des premiers tems
" avaient de plus douces mœurs,
" & sans chercher ailleurs
" ils offraient à leurs sœurs
" leurs cœurs.
" Sur ce point là nos aïeux
" n'étaient pas scrupuleux;
" nous pourrions faire
" ma chère
" aussi bien qu'eux
" nos neveux.

— Madme. de la Vaupaliere envoya à son mari qui aimait passionnément le feu une étrenne assés ingénieuse & plus morale encore. on avait imaginé pour classer les fiches & les setons des étuis d'une forme nouvelle très comode & très agréable, elle en envoya un àmr. de Vaupaliere, du travail le plus riche & le plus précieux, sur lequel

: elle

elle fit mettre d'un coté son portrait, de l'autre celui de ses enfans avec cette légende : Songez à nous. malgré cette heureuse idée & malgré les reflexions de mr. Dussaulx sur le Jeu ; on joue avec plus de fureur que jamais.

Réponse du Prince de Ligne à Voltaire, dans laquelle il se traitait de vieux hibou & le prince de Ligne l'aigle autrichien.

" Je sais que le hibou, favorisé des cieux,
" de la sagesse est le symbole.
" Si je ne t'avais vu, je croirais que les Dieux
" pour corriger notre espèce frivole,
" sous cette forme là t'ont placé parmi nous.
" Quand minerve te suit, ton sort me parait doux
" mais comme toi sait elle instruire & plaire ?
" C'est toujours en grondant qu'elle fait qque bien ;
" elle est maussade, atrabilaire
" & son lugubre oiseau ne te ressemble en rien.
" Se peint-on un hibou, qui passe en mélodie
" l'amphion des forets, le cigne mantouan
" qui des clairons de mars, du luth de Polymnie
" ou bien de la flûte de Pan
" sait tirer la même harmonie ?
" Si l'on devient un aigle en fixant le soleil,

„ Sans doute j'en suis un, j'osai voir le génie
„ „ qui n'eut jamais & n'aura son pareil,
„ qui des sots préjugés affronta la manie,
„ qui des torts de thémis fut le réparateur,
„ l'ami de la raison, l'amant de la folie,
„ & de l'humanité le joyeux bienfaiteur.
„ C'est toi seul qui, dans ton délire,
„ toujours ou sublime ou charmant
„ Planes sur tout ce qui respire,
„ du haut des cieux, ton unique élément.
„ L'aigle n'est plus à Rome, il n'y reste qu'une oie
„ de qui le capitole est l'asile & la proie:
„ elle l'avait sauvé dans un tems plus brillant.
„ Plus d'aigle nulle part, la nature épuisée
„ pour former ton être divin
„ depuis ce tems s'est reposée.
„ de perroquets au ramage malin
„ de geais & de corbeaux je vois bien des volières
„ mais l'on verra plutot sous les célestes sphères
„ se rassembler deux astres éclatans,
„ deux mondes & deux océans,
„ que l'on ne verra deux Voltaires.

— Epictète a dit: si l'on dit du mal de toi & qu'il soit véritable, corrige-toi; si ce sont des mensonges, ris-en?

— Voltaire, dans son précis du Siecle de Louis 15e. dit — il est beau de voir le mâal de Saxe après tant de victoires, conserver une entiere déférence pour un ami dont les lumieres avaient souvent dirigé ses entreprises; il l'est encore plus de voir le marechal de Noailles s'apliquer en silence à lui combiner de grands desseins & à lui abandonner toute la gloire du succès .....

= Une preuve moins grave de la confiance du mâal de Saxe pour mr. de Noailles, mais qui nous parait assez originale pour nous permettre de la raporter ici, c'est la lettre suivante.

— On m'a proposé, mon maître d'être de l'academie
" francaise. J'ai répondu que je ne savais point seulement
" l'orthographe (*) & que cela m'allait comme une
" bague à un chat. On m'a répondu que le mâal
" de Villars ne savait pas écrire, ni lire ce qu'il ecrivait
" & qu'il en était bien. C'est une persécution. Vous
" n'en êtes pas, mon maître, cela rend la défense
" que je fais plus belle. personne n'a plus d'esprit que
" vous, ne parle & n'écrit mieux; pourquoi n'en êtes-
" vous pas? Cela m'embarrasse; je ne voudrais choquer
" personne, bien moins un corps où il y a des gens de mérite
" d'un autre côté, je crains les ridicules, & celui-ci m'en
" parait un bien conditionné.

(*) en voici une preuve tirée de sa lettre: Se la mallet come une bage à un chat. pourcoy nan aites vous pas? Je crains les ridiqules & celui si man paret un, &c.

— L'abbé millot rapporte que mr. de Noailles engagea mr. de Saxe à refuser; cette affiche, lui dit, il ne convient point à un homme de guerre & je serais fâché de voir mon cher comte maurice dans une compagnie où l'on s'occupe uniquement des mots & d'orthographe

— à la reception à l'academie de m.r Boisgelin archevêque d'aix, l'abbé de Voisenon brilla par son discours; Marmontel y fit lecture d'une longue Epitre en vers sur l'éloquence; ce poëme parut rempli des plus belles images, de vers superbes & d'un coloris vigoureux & brillant; une des tirades la plus aplaudie, est le portrait de Linguet dont on n'a retenu que les trois vers ci-après.

„ il se croit véhément, & n'est que forcené
„ Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
„ donne l'air du mensonge à la vérité même.

— On sait qu'il n'était point de fête revolutionnaire où l'on ne chantât des hymnes en l'honneur de la liberté, de l'égalité, de la raison, & de toutes les divinités du jour, mais heureusement, il ne reste rien de toutes ses rapsodies populaires non plus que des monumens qui ont été élevés par les factions triomphantes: il semble qu'elles aient eu la conscience de leur durée; elles n'ont consacré leur existence que par des monumens d'un jour, que par des statues & des colonnes de platre, & les divinités revolutionnaires n'ont jamais été invoquées que sur des autels de carton.

— Madame Roux qui excellait dans l'art de faire des fleurs, envoya à m^r. Delille une couronne de myrthe et de lauriers; voici quels vers d'une épître qu'il lui adressa à ce sujet le chantre des Jardins.

" la nature en vain t'a cédé son empire.
" jadis, écoutant trop un indiscret délire
" je voulus, du peuple des fleurs,
" exprimer les beautés, les formes, les couleurs;
" mais, comparée à tes doigts enchanteurs
" hélas! que peut ma faible Lyre!
" ta main créa: j'ai fait que décrire.
" dans ton ingénieux travail
" à tes aimables fleurs, que manque-t-il encore?
" du jolur éblouissant émail
" leur riche vêtement à ton gré se décore
" j'expose voir sur leurs habits
" la brillante rosée épancher ses rubis;
" je crois voir du Zéphir l'haleine caressante,
" balancer dans ses mains leur tige obéissante,
" et sur leurs frais boutons d'azur, de pourpre et d'or,
" l'abeille de son miel, recueillir le trésor.
" je cherche, en les voyant, à quelle chevelure
" doit s'enlacer leur riante parure.
" non, jamais de Zeuxis le pinceau si vanté,
" n'unit tant d'artifice à tant de vérité.
" j'ai vu ces arsenaux, où l'airain qui bouillonne

" Représente à nos yeux, ombragés de lauriers
" les poëtes & les guerriers ;
" J'ai vu ces ateliers où la guerre façonne
" de nos guerriers les glaives meurtriers :
" Sans m'effrayer, ton art m'étonne,
" & j'préfère aux forges de Bellone
" où mars assis sur le bronze qui tonne
" Couve arroser la terre & de sang & de pleurs,
" ce paisible atelier, brillant de leurs couleurs,
" qui, pour moi, pour mon antigone,
" enfante des lauriers, des myrthes & des fleurs.
" Que ces festons brillants ont le droit de me plaire !
" mais en dépit de ma témérité
" Jele sens trop, j'en ai point mérité
" un prix si doux, un si brillant salaire.
" Alcibiade seul, dans athène autrefois,
" beau, jeune & brave, & servant à la fois
" la mineure des arts, la mineure guerrière
" pour prix de ses talents & de ses grands exploits,
" eut le droit d'obtenir une fleur de glycère.
" Charmante Eglé. les fleurs ne t'abandonnent pas,
" de leurs fraîches couleurs ta bouche se décore ;
" Jele vois naître sous tes pas,
" Jele vois s'animer sous tes doigts délicats,
" ton haleine est celle de flore ;
" de la blancheur du lys, ton teint nous éblouit ;
" comme une fleur s'épanouit
" Je vois ton doux sourire éclore ;

= tu dis

" tu dis un mot, c'est une fleur encore;
" & par-tout sur tes pas le printems nous sourit.
" Quand l'éternel d'un mot créa nos paysages,
" " il s'admira lui-même en ses ouvrages;
" toi, dont la main les reproduit pour nous
" Ton cœur doit jouir davantage.
" Créer le monde est beau, l'imiter est plus doux,
" tu montres à la fois, le modèle & l'image;
" & moi, portant à tes genoux
" mon tendre & légitime hommage,
" Je dis; comment cette jeune beauté
" dont l'aimable simplicité
" Comme la fleur des champs, est ingénuë & pure,
" a-t-elle su, trompant le toucher, le regard
" mettre à côté de la nature
" le doux mensonge de son art?
" cet aimable prestige est sa seule imposture.
" J'adis des fleurs, je chéris la culture,
" de leur agréable parure
" Je bordais mes ruisseaux, je parais mes bosquets
" au souffle des vents indiscrets
" sous l'abri transparent d'un verre
" Je les cachais dans le fond d'une serre
" mais les vents, la critique ont flétri mes jardins,
" & je donnerais mon parterre
" Pour la moindre des fleurs qui tombent de tes mains

= Quatrain que l'on attribue à monsieur (aujourd'hui Louis 18) sur un éventail donné à la Reine

" au milieu des chaleurs extrêmes
" Heureux d'amuser vos loisirs,
" Je saurai prier de vous amener les Zéphirs;
" les amours y viendront d'eux-mêmes.

= Voltaire fulmina contre l'Oraison funèbre de Louis 15. par messire Jean de Beauvais évêque de Senez, et après l'avoir vivement tancé sur plusieurs morceaux de son discours, il lui dit.

= J'assistai, en jours passés au Service que fit le Curé de Neuilly — = Ouailles, dit-il, souhaitons la " vie éternelle à notre bon Roi qui ne demanda que la " paix après avoir gagné deux batailles en " personne; qui fit l'aumône aux pauvres; qui " aurait payé toutes ses dettes, s'il avait eu de l'argent; " qui fonda l'école militaire; qui a battu le beau " pont de Neuilly sur lequel vous vous promenez " et qui avait un valet de garderobe auquel je dois ma cure

= Cette Oraison funèbre, lui dit Voltaire, me plut beaucoup parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle parlait au cœur et disait ce qu'elle était censée.

— un des pamphlets les plus piquans qu'on ait publiés depuis quelques années, est une lettre d'un théologien à l'auteur du Dictionnaire des trois Siecles, cet auteur des trois Siecles comme l'on sait, est l'abbé Sabatier; les vers suivans servent d'épigraphe.

„ On peut à Despreaux pardonner la satire,
„ il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
„ le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
„ pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
„ mais, pour un lourd frélon méchamment imbécille
„ qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
„ on écrase à plaisir cet insecte orgueilleux
„ qui fatigue l'oreille & qui blesse les yeux

— On a beaucoup applaudi un mot du compliment des italiens parceque personne n'ignorait combien il est vrai. Quand selon l'usage tous les acteurs eurent salué le parterre par un couplet, mad^elle. Deschamps vint prendre clairval par la main, & lui dit: allons, m^r. clairval, vous qui savez si bien faire votre cour aux dames, c'est à vous à leur adresser un compliment, cette naïveté fut aplaudie avec un transport tout à fait scandaleux

= On parlait un jour devant une vieille duchesse de l'accueil que plusieurs de nos belles dames faisaient à clairval, à Cailleau &^a.

= Comment! des femmes de qualité les reçoivent familierement chez elles? ah! fi! quelle horreur! mais c'est atroce. de mon tems, on recevait cela dans son lit, dans son antichambre; mais chez soi ----- jamais!

= J'ai le plus profond respect pour Caton qui ne veut pas survivre à la liberté de sa patrie; j'ai l'admiration la plus vive pour Pétrone qui emploie les derniers instants que lui accorde Néron, à se jouer de la vie & du monstre qui prononça l'arrêt de sa mort; j'aime, j'adore Socrate, qui, au milieu de ses amis, attend tranquillement la ciguë que lui prépare la haine d'un Sénat injuste; mais tous ces grands exemples d'une mort héroïque ne m'ôtent rien de l'estime que j'ai pour la vie. Quelle philosophie atrabilaire parle de celui avec mépris, j'aime mieux celle qui m'apprend à en jouir, & je pense que malgré tous les déclamateurs du monde il faut encore au moins de ces deux vérités.

= la premiere que le sentiment de notre existence, la jouissance de notre être, est notre premier bonheur puisque toutes les affections agréables dont nous sommes susceptibles n'ont point d'autre principe ni d'autre mesure.

= la seconde, qui n'est qu'une suite de la premiere c'est que ce sentiment ne nous quitte presque jamais qu'il s'attache à nous, même dans nos souffrances, & qu'il équivaut presque seul à toutes les maux dont cette vie est mêlée. rien de plus philosophe que le mot du Valet de Sidney

" Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain:
" en quel état qu'on soit il n'est rien tel que d'être

— Lettre de mademoiselle Clairon à une de ses amies —

— Vous oublier, mademoiselle ! eh, comment le pourrais-je ? J'aime à croire que je vous suis par indifférence, et je ne suis pas ingrate. L'intérêt que vous m'avez souvent inspiré, votre esprit, votre position, votre singularité même, vous donnent des droits à mon souvenir : vous voyez que je suis en allemagne telle que vous m'avez vue à Paris, bonne et franche créature.

Mon premier soin a été de demander de vos nouvelles à Françoise : j'avais tenté d'en apprendre par plusieurs de mes amis, qui n'avaient pu me satisfaire, et je vous remercie de m'en donner vous même. Vous ne me parlez cependant, ni de votre santé, ni de votre façon d'être, ni de vos projets, je ne sais si c'est bon signe, mais j'N. S. puis sure que je souhaite ardemment que vous soyez heureuse.

Pour moi, je suis aussi bien, aussi contente qu'il me soit possible de l'être, loin de ma patrie et de mes anciens amis. ayant toujours été malade, et contrainte qu'il faut souffrir en vieillissant, je n'espère rien au climat que j'habite. Je viens d'y faire une maladie assez longue et assez inquiétante, sans effroi pour la mort, sans dégoût pour la vie, mon sort me

me trouvera toujours résignée à tout.

= Je vous remercie de votre souvenir de mon goût pour la littérature. C'est un ami de tous les tems: je la cultive autant qu'il est possible. J'ai trouvé le livre que vous m'indiquez: d'après votre jugement, je vais le lire avec confiance: je me rappelle pourtant que nous n'avons pas toujours été du même avis. le Système de la nature, qui détruit tout; le livre de l'esprit, qui fait tout haïr étaient fort de votre goût, et point du tout du mien. Faible, je ne veux point rejeter mon appui, sensible, j'ai besoin d'aimer; & si vous cautiez autant avec votre ame que vous cautez avec l'esprit du jour, je suis sure que vous seriez de mon avis. notre sexe est physiquement & moralement si faible, notre éducation si négligée, nos toilettes, nos passions, nos peines intriguent nous occupent tant de tems, que j'ai toujours envie de rire lorsque je vois une femme affecter l'esprit fort. il nous est permis sans doute de réfléchir; la grandeur du courage peut se trouver en nous au point le plus éminent; mais les grandes questions de métaphysique sont infiniment au dessus de nos lumières & de nos forces. notre partage est l'honnêteté,

= la douceur

la douceur, l'humanité, les graces. les connaissances
aimables sont les seules que nous devons rechercher.
mais pardon, je songe que ma petite morale peut
vous paraître bien mesquine; je ne voulais d'abord
vous parler que de vous. l'esprit de dispute qui ne
nous a jamais quitté vient de me regarder en vous
écrivant, mais ma lettre finira comme nos conversations
en vous assurant mademoiselle, de l'intérêt le plus
réel et le plus durable &c.

Enigme faite par Valdec Delessart -

à la Ville ainsi qu'à Province
je suis sur un bon pied, mais sur un corps fort mince,
j'obscurcis cependant, et même fais un tour.
mobile sans changer de place,
je sers, en faisant voltre face,
et la robe et l'épée, et l'église et la cour
mon nom devient plus commun chaque jour;
chaque jour il se multiplie
en Sorbonne, à l'académie,
dans le conseil des rois et dans le parlement.
embarrassé de tant de rôles,
ami lecteur, tu chercherais bientôt
quand tu pourrais peut-être avec un peu de soin
me rencontrer sur ton épaule

C'est un tour à perruque.

— Epigramme sur les gazons nouvellement établis dans la cour du Louvre, aux portes de l'académie

" Des favoris de la muse française
" D'angivilier rend le sort assuré ;
" devant leur porte il a fait mettre un pré
" où désormais ils peuvent paître à l'aise.

— Mustapha & Zeangir tragédie en cinq actes de mr. de Champfort plut infiniment à la reine qui pria mr. de Rhulière ancien ami de l'auteur de lui dire combien son succès l'avait intéressée. Voici les vers où mr. de Rhulière s'est acquitté d'un devoir si précieux

— à mr. de Champfort.

" Vos vers si doux & si bien faits
" ont peint de l'amitié les vertueux effets.
" une grace touchante, une bonté suprême,
" a, pour vous annoncer votre plus beau succès
" daigné choisir l'amitié même.

— L'ambassadeur de Naples disait que les femmes de Paris n'aimaient que de la tête, & ne pensaient que du cœur.

Stances du chevalier de Chastellux à madame la comtesse de Gulin qui a composé pour ses filles plusieurs petites comédies très morales très ingénieuses & les a fait représenter par des enfans avec beaucoup de succès devant mad.me la Duchesse de Chartres & les personnes de sa Cour qu'elle a bien voulu admettre

Lise à vos gracieux charmans
qui peut refuser son suffrage?
Drame, acteurs, tout est votre ouvrage,
& l'on n'y voit que vos enfans.

= De votre même heureuse rivale,
& féconde dans la peinture,
Vous voulez que l'enfance égale
& vos appas & vos talens.

= Pourrais-je voyant ces prodiges
Dont nos Garricks seraient jaloux,
Ou seul quelques plus doux prestiges
Sont encore émanés de vous

= Ainsi dans vos jeux le plus sage
Sans le savoir peut s'engager,
& n'adorant que votre image,
il croit vous aimer sans danger.

= Ch.r qui peut voir dans la prairie

l'onde errer sur de Verts gazons
Sans chercher la Nymphe chérie
qui les enrichit de ses dons ?
= ah ! Suivons plutôt dans leur course,
Suivons ces aimables Oiseaux.
qui Voit en paix couler les eaux
pourrait s'enivrer à la Source.

= Une des actions les plus dignes d'être consacrée dans les fastes de l'humanité est celle du Pilote Bouvard
= Le 31. août 1777. à neuf heures du soir, un navire Venant de La Rochelle, monté de 8. hommes d'équipage & de deux passagers, approcha de la côte des Retrets de Dieppe. le Vent était si impétueux, qu'un pilote côtier essaya en Vain quatre fois de sortir pour diriger son entrée dans le port. Bouvard s'apercevant que le pilote du navire faisait une fausse manœuvre qui le mettait en danger, chercha à le guider avec le porte. Voix & par des Signaux, mais l'obscurité, le Sifflement des Vents, le bruit des Vagues & la grande agitation de la mer empêchèrent le Cap.ne de voir & d'entendre, & bientôt le navire fut jeté sur

: le galet

le galet échoua à trente toises au dessus de la Jetée
= aux Cris des malheureux qui allaient périr,
Mouvard, malgré toutes les représentations et l'impossibilité
apparente du Succès, résolut d'aller à leur Secours. il se
fit ceindre aussitôt d'une Corde, dont l'autre bout fut
attaché sur la Jetée et se précipita au milieu des flots
agités, pour porter jusqu'au navire un Cordage avec
lequel on put amener l'équipage à terre. il approchait
du navire lorsqu'une Vague l'entraina et le rejeta sur
le rivage. Il fut ainsi 20. fois repoussé par les flots
et roulé violemment sur le galet, couvert des débris du
navire, que la fureur de la mer mettait en pièces. Son
ardeur ne se ralentit point; une Vague l'entraina sous
le navire; on le croyait mort lorsqu'il reparut tenant
dans ses bras un matelot qui avait été précipité du
bâtiment, et qu'il rapporta à terre sans mouvement et
presque sans vie. enfin après une infinité de tentatives
et des efforts incroyables, il parvint à jeter un Cordage
dans le navire; Ceux de l'équipage qui eurent la force
de profiter de ce Secours s'y attachèrent et furent tirés
sur le rivage: Mouvard croyait avoir sauvé tous
les Hommes du navire. accablé de fatigues, le corps
meurtri et trompé par les Secours qu'il avait espérés,
il gagna avec peine la Cabane où le pavillon est

déposé ; là il succomba & tomba en défaillance. On venait de lui donner quelque secours, il avait rejeté l'eau de la mer & il reprenait ses esprits, lorsqu'on annonça qu'on entendait encore des gémissements sur le navire ; dans ce moment Boussard, rappelant ses forces, échappa des bras de ceux qui s'empressaient à le secourir ; il court à la mer, s'y précipite de nouveau, & il est assez heureux pour sauver encore un des passagers qui s'était lié au bâtiment & que sa faiblesse avait empêché de profiter du secours donné à ses compagnons : des dix hommes qui étaient dans ce navire, il n'en a péri que deux dont les corps ont été trouvés le lendemain.

— Voici la lettre que M^r. Necker écrivit de sa main au pilote, après avoir pris les ordres de S. M.

« Brave homme :

» Je n'ai pu qu'avant-hier, par m^r. l'intendant, l'action
» courageuse que vous avez faite le 31 août, dernier
» J'en ai rendu compte au roi, qui m'a ordonné de vous
» en témoigner sa satisfaction, & de vous annoncer de sa
» part une gratification de mille francs & une pension
» annuelle de trois cents livres. J'écris en conséquence à
» m^r. l'intendant. Continuez de secourir les autres quand
» vous le pourrez, & faites des vœux pour votre bon roi
» qui aime les braves gens & les récompense. Signé Necker.

» le brave

– le brave pilote reçut cette lettre et les bienfaits dont elle était accompagnée avec la plus vive reconnaissance, mais sans autre surprise que celle de voir que sa dernière action avait fait beaucoup plus de bruit que les autres, car depuis le 31. août, il l'avait déjà fait dans plusieurs occasions avec le même zèle, et sans se plaindre de n'en avoir reçu aucune récompense. après avoir réparé ses dettes, après avoir fait habiller de neuf sa femme et ses enfans, après ne leur était pas encore arrivé, il demanda à m^r. l'intendant la permission d'aller à Paris pour remercier m^r. Necker et pour voir, s'il était possible ce bon roi qui aime les braves gens et qui leur fait du bien. il arriva à Paris dans l'habit de matelot qu'il avait fait faire pour le jour de ses noces. cet homme était d'un extérieur imposant, avait près de six pieds, la tête petite, les épaules larges et la démarche ferme quoiqu'il eut une jambe presque estropiée d'une blessure gagnée au service du roi: il parut devant les ministres, devant tous les grands de la cour avec la simplicité la plus modeste et l'assurance la plus noble. il reçut les éloges prodigués à son courage sans laisser échapper la moindre marque d'orgueil ou de vanité, et les présens assez considérables qu'lui firent tous nos princes et principalement m^r. le duc de Penthièvre sans qu'il fut possible de le soupçonner d'aucun sentiment

d'avidité ni même d'intérêt. Dès que l'objet de son voyage fut rempli, tous les égards, toutes les caresses dont il se voyait comblé, car c'était l'homme à la mode, toutes les largesses auxquelles il pouvait encore s'attendre, ne purent le retenir : il témoigna la plus grande impatience de retourner au sein de sa famille reprendre sa vie accoutumée : Quelqu'un lui aïant demandé ce qui pouvait lui avoir inspiré une intrépidité si rare ; il répondit ces paroles remarquables :

" C'est l'humanité & la mort de mon père. il a
" été noyé ; je n'étais pas là pour le sauver, aussi
" j'ai juré depuis de courir au secours de tous
" ceux que je verrais tomber à la mer....

Offrit-on jamais à la pitié filiale un plus pur, un plus sublime hommage !

" Le roi le regarda avec beaucoup d'intérêt en passant par la galerie & dit : ah ! voilà le brave homme ! S. M. confirma le nom qui lui avait été donné par son ministre, la lettre de ce dernier au pilote fit faire à Mr. Sédaine l'impromptu qui suit. on convient que la pensée en est plus heureuse que la rime.

" Cette lettre au Pilote est-elle de Necker ? Oui.
" C'est un point qu'on ne peut débattre.
" Qui gouverne comme Sully
" doit écrire comme Henri quatre.

Non, je ne crois pas qu'en aucun tems le génie & les lettres aïent pû s'honorer d'un triomphe plus flatteur & plus touchant que celui dont m.r de Voltaire vient de jouir après 60 ans de travaux, de gloire & persécution

Cet illustre vieillard a paru aujourd'hui pour la 1.re fois à l'académie & au spectacle. son carrosse a été suivi dans les cours du Louvre par une foule de peuple empressé à le voir; il a trouvé toutes les portes, toutes les avenües de l'académie assiégées d'une multitude qui ne s'ouvrait que lentement à son passage & se précipitait aussitôt sur ses pas avec des applaudissemens & des aclamations multipliées. l'académie est venuë au devant de lui jusques dans la premiere salle, honneur qu'elle n'a jamais fait à aucun de ses membres, pas même aux princes étrangers qui ont daigné assister à ses assemblées. On l'a fait asseoir à la place du directeur, & par un choix unanime on l'a pressé de vouloir bien en accepter la charge qui allait être vacante à la fin du trimestre de janvier. Quoique l'académie soit dans l'usage de faire tirer cette charge au sort, elle a jugé, sans doute avec raison, que, déroger ainsi à ses coutumes en faveur d'un grand homme, c'était suivre en effet l'esprit & les intentions de leur fondateur. m.r de Voltaire a reçu cette distinction avec beaucoup de reconnaissance & la lecture que lui a faite ensuite m.r d'alembert

Voltaire avait ce jour là sa grande perruque à nœuds grisâtres qu'il poigne tous les jours lui-même & qui est semblable à celle qu'il portait il y a 40 ans, de longues manchettes de dentelle, & la superbe fourrure de martre Zibeline que lui envoya l'impératrice de Russie couverte d'un velours cramoisi, mais sans aucune dorure.

de l'éloge de Boileau a paru l'intéresser infiniment, il y a dans cet éloge une discussion très fine sur les progrès que le legislateur du gout dans le dernier siécle a fait faire à notre langue. On y compare le style de Racine & de Boileau, la maniere de ces deux poëtes & celle de mr. Voltaire, à qui l'auteur donne des éloges trop vrais & trop délicats pour avoir pu craindre, en les lisant devant lui, de blesser ou son amour-propre ou sa modestie. l'assemblée était aussi nombreuse qu'elle pouvait l'être, sans la présence de mrs. les évêques qui s'étaient tous dispensés de s'y trouver, soit que le hazard, soit que cet esprit saint qui n'abandonne jamais ces messieurs, l'eût décidé ainsi pour sauver l'honneur de l'Eglise ou l'orgueil de la mitre, ce qui, comme chacun sait, ne fut presque toujours qu'une seule & même chose.

— les hommages que Voltaire a reçus à l'académie n'ont été que le prélude de ceux qui l'attendaient au théatre de la nation. sa marche depuis le vieux Louvre jusqu'aux tuilleries a été un espéce de triomphe public. toute la cour des princes qui est immense, jusqu'à l'entrée du carrousel était remplie de monde, il n'y en avait guere moins sur la grande terrasse du jardin, & cette multitude

était

était composée de tout sexe, de tout âge & de toute condition; du plus loin qu'on a pû apercevoir sa voiture il s'est élevé un cri de joie universel; les acclamations, les battemens de mains, les transports ont redoublé à mesure qu'il approchait, & quand on l'a vu descendre appuyé sur deux bras, l'attendrissement & l'admiration ont été au comble; la foule se pressait pour pénétrer jusqu'à lui; elle se pressait davantage pour le deffendre contre elle, même; toutes les bornes, toutes les barrieres, toutes les croisées étaient remplies de spectateurs & le carrosse à peine arrêté, on était déja monté sur l'impériale & même jusque sur les roües pour contempler la divinité de plus près. Dans la salle même l'enthousiasme du public, que l'on ne croyait pas pouvoir aller plus loin, a paru redoubler encore, lorsque Mr. de Voltaire placé aux secondes dans la loge des gentilshommes de la chambre, entre Madme. Denis & Madame de Villette, le sieur Brizard est venu apporter une couronne de lauriers que Madme. de Villette a posé sur la tête du grand homme, mais qu'il a retirée aussitot quoique le public le pressât de la garder par des battemens de mains & par des cris qui retentissaient de tous les coins de la salle avec un fracas inouï. toutes les femmes étaient

de bout. il y avait plus de monde encore dans les corridors que dans les loges. toute la comédie, avant la toile levée, s'était avancée sur les bords du théâtre, on étouffait jusqu'à l'entrée du parterre, où plusieurs femmes étaient descendues, n'ayant pas pu trouver ailleurs des places pour voir quelques instans l'objet de tant d'adorations. J'ai vu le moment où la partie du parterre qui se trouve sous les loges allait se mettre à genoux, désespérant de le voir d'une autre manière. toute la salle était obscurcie par la poussière qu'excitait le flux et le reflux de la multitude agitée. ce transport, cette espèce de délire universel a duré plus de 20. minutes, et ce n'est que par sa seule peine que les comédiens ont pu parvenir enfin à commencer la pièce. C'était Irène qu'on donnait pour la sixième fois. Jamais cette pièce n'a été mieux jouée Jamais elle n'a été moins écoutée, Jamais elle n'a été plus applaudie. la toile baissée, les cris, les applaudissemens se sont renouvelés avec plus de vivacité que Jamais. l'illustre Vieillard s'est levé pour remercier le public, et l'instant d'après on a vu sur un piédestal au milieu du théâtre, le buste de ce grand homme, tous les acteurs et toutes les actrices rangés en ceintre autour du buste, des guirlandes et des couronnes à la main, tout le

. Public

Public qui se trouvait dans les Coulisses derriere eux, & dans l'enfoncement de la Scène, les gardes qui avaient servi dans la tragédie; de sorte que le théâtre dans ce moment représentait parfaitement une place publique où l'on venait d'ériger un monument à la gloire du génie. à ce spectacle sublime & touchant, qui ne se serait cru au milieu de Rome ou d'athénes? le nom de Voltaire a retenti de toutes parts avec des acclamations, des tressaillemens, des cris de joie, de reconnaissance & d'admiration. l'envie & la haine, le fanatisme & l'intolérance n'ont osé rougir qu'en secret, & pour la premiere fois peut-être on a vu l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire. C'est Brizard, en habit de Léonce qui a posé la premiere couronne sur le buste, madame Vestris s'est avancée pour adresser au Dieu même de la fête les vers ci-après

: aux yeux de Paris enchanté
: reçois en ce jour un hommage
: que confirmera d'âge en âge
: la sévère postérité.
: non tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
: pour jouir de l'honneur de l'immortalité.
: Voltaire, reçois la couronne
: que l'on vient de te présenter
: il est beau de la mériter
: Quand c'est la France qui la donne

— Ces vers

= Vers que m.r de St. marc venait de faire =

ces Vers avaient du moins le mérite du moment, le public y a trouvé une partie des Sentimens dont il était animé & cela suffisait pour les faire recevoir avec transport; on les a fait répéter à madame Vestris, il s'en est répandu mille Copies dans un instant. Le lendemain Voltaire vint au théâtre chargé de lauriers pendant toute la petite pièce. On donnait Zaïre qui n'a pas été moins applaudie qu'Irène, quoiqu'elle ne fut guère mieux jouée, mais la présence du Dieu faisait tout pardonner, rendait tout intéressant. Nous ne devons pas oublier ici que Mr. le Comte d'Argivilliers, qui était à l'Opéra avec la Reine, l'a quittée un moment pour venir à la Comédie Française, & qu'avant la fin du Spectacle, il a envoyé son Capitaine des gardes, Mr. le Prince de Beauvau, dans la loge de Mr. de Voltaire pour lui dire de sa part tout l'intérêt qu'il prenait à son triomphe & tout le plaisir qu'il avait de donner ses hommages à cette déclaration.

= L'enthousiasme avec lequel on vient de faire l'apothéose de Mr. de Voltaire, de son Vivant, est la juste récompense, non seulement des merveilles qu'a produites son génie, mais aussi de l'heureuse Révolution qu'il a su faire & dans les mœurs & dans l'esprit de son Siècle, en combattant les préjugés de tous les Ordres & de tous les rangs, en donnant aux Lettres plus de

= Considération

Considération et plus de dignité, à l'opinion même un empire plus libre et plus indépendant de toute puissance que celle du génie et de la raison.

Voici des Vers qu'il fit pour madame Hébert qui lui avait envoyé deux remèdes l'un contre l'hémorragie, l'autre contre une flexion survenue.

Je perdais tout mon Sang, Vous l'avez conservé
Mes jours étaient éteints, et Vous avez la Vie.
Si Vous m'avez deux fois Sauvé
Grace ne Vous soit pas rendue.
Vous en Faites autant pour la foule inconnue
De Cœurs mortels infortunés,
Vos Soins Sont Votre Recompense.
Doit-on de la reconnaissance
Pour les plaisirs que Vous prenez.

En Voici d'autres qu'il adressa au Prince de Ligne au Sujet du faux bruit de sa mort annoncé dans la gazette de Neufchatel.

Prince dont le charmant esprit
Avec tant de grace m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-Vous pas eu le crédit
De m'arracher du Sombre empire?
Car Je Sais très bien qu'il Suffit
De quelques Sons de Votre lyre.

Cet

: C'est ainsi qu'Orphée en usait
: dans l'antiquité révérée,
: & c'est une chose avérée
: que plus d'un mort ressuscitait.
: Croyez que dans votre gazette,
: lorsqu'on parlait de mon trépas
: ce n'était pas chose indiscrète,
: ces messieurs ne se trompaient pas.
: en effet, qu'est-ce que la vie?
: C'est un jour, tel est son destin.
: Q'importe qu'elle soit finie
: vers le soir ou vers le matin?

Les adieux de ce Vieillard.

: adieu, mon cher tibule, autrefois si volage
: mais toujours chéri d'apollon,
: au Parnasse fêté comme au bord du lignon,
: & dont l'amour à fait un sage.
: des champs Elisiens adieu, pompeux rivage
: de palais, de jardins, de prodiges bordé,
: Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge
: les enfans d'Henri quatre & ceux du grand condé.
: Combien vous m'enchantiez, muses, graces nouvelles
: dont les talens & les écrits
: seraient de tous nos beaux esprits
: ou la censure ou les modèles!

Que

Que Paris est changé! les Velches n'y sont plus;
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
ces tartuffes affreux, ces insolens Zoïles;
J'ai passé; de la terre ils étaient disparus.
mes ieux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable
instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable.
il est né pour aimer. l'élite des français
est l'exemple du monde & vaut tous les anglais.
de la société les douceurs désirées
dans vingt états puissans sont encore ignorées:
on les goute à Paris; c'est le premier des arts.
peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
à ces autres glacés où la nature expire,
Je vous regretterais à la table des Dieux.

Mr. de Voltaire, après s'être purifié par sa confession au pere Gautier a jugé que pour achever son instruction il ne lui restait plus qu'à se faire initier dans les mistères de la franc. maçonnerie; il a été reçu en particulier par mr. le comte de Strogonow. il l'a été dans la loge des neuf sœurs, par mr. de Lalande; l'on a fait en sa présence une reception dans toutes les formes, on a

On a lu beaucoup de mauvais vers, on lui a fait faire ensuite un plus mauvais diner. Mr. de la Dixmerie a couronné cette grande journée par l'impromptu qui suit

„ Qu'au seul nom de l'illustre frere
„ tout maçon triomphe aujourd'hui;
„ s'il reçoit de nous la lumiere
„ l'univers la reçoit de lui.

— Mr. Mercier dit à Mr. de Voltaire „.

Vous avez si fort surpassé tous vos confreres en tout genre, vous surpasserez fontenelle dans l'art de vivre long-tems — ah! monsieur, fontenelle était un normand: il a trompé la nature.

— Vers de madame la marquise de Boufflers „.

„ Dieu fait bien ce qu'il fait; La fontaine l'a dit.
„ Si j'étais cependant l'auteur d'un si grand œuvre,
„ Voltaire eut conservé ses sens & son esprit;
„ Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.
„ — Celui que dans athénes eut adoré la grèce
„ que dans Rome à sa table auguste eut fait asseoir
„ nos césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
„ & Mr. de Beaumont lui refuse une messe.
„ — oui, vous avez raison, monsieur de St. Sulpice;
„ eh! pourquoi l'enterrer? n'est-il pas immortel?
„ à ce divin génie on peut sans injustice
„ refuser un tombeau, mais non pas un autel

Lettre de Voltaire à mlle. Dionis qui lui avait envoyé son ouvrage intitulé: l'Origine des grâces.

- Mademoiselle, Vous avez eu la bonté de m'envoyer un livre qui contient à coup sûr presque, l'origine de votre maison. mais en ajoutant à ce bienfait la bonté de m'écrire, Vous ne m'avez point instruit de votre demeure. Je n'ai pu, même après avoir lu Votre Origine avec tant de plaisir, trouver le nom du libraire qui la débite; ainsi il m'a été impossible d'avoir un moyen de Vous écrire & de Vous remercier. mr. de la Harpe qui se connait en graces & en Style, Vient de me dire qu'il était assez heureux pour Vous connaître & qu'il se chargerait de mettre à vos pieds la reconnaissance de V. T. h. & O. S — Voltaire.

Vers sur la mort de Voltaire par mr. Le Brun.

O Parnasse! frémis de douleur & d'effroi;
muses, abandonnez vos lyres immortelles;
toi, dont il fatigua les cent voix & les ailes,
dis que Voltaire est mort, pleure & repose-toi.

Impromptu de mr. de Rhulière à la duchesse de Luynes qui se plaignait beaucoup du mal que lui avait fait le trot excessivement dur de son cheval.

Considérez-vous, jeune & belle duchesse
Cet autre qu'Achille fut blessé.
Vous avez sa valeur, son air, son origine;
mais votre endroit faible est remplacé
d'une façon bien plus divine -

o. Epitaphe de Voltaire faite par une Dame de Lausanne

: Ci. git l'enfant gaté du monde qui l'a gâté.

o. Enigme de Jn. Jacques Rousseau.

: enfant de l'art, enfant de la nature,
: Sans prolonger les Jours, j'empêche de mourir.
. Plus je suis Vrai, plus je fais d'imposture
: Et je deviens trop Jeune à force de Vieillir.

: un Peintre.

o. Dès le Retour de Voltaire à Paris, je savais combien de prêtres avaient déjà fondé leurs projets de gloire et de fortune sur l'espérance de devenir les instruments de la conversion d'un homme si célèbre. il s'en présenta plusieurs pour lui demander La préférence au cas qu'il fut disposé à se confesser. un de ces Messieurs, plus hardi que les autres, ayant forcé la porte Dans un moment où Voltaire était resté seul dans sa chambre, est venu se jetter au pied de son lit, et lui a dit en Style Judaïque

: au nom du Ciel, écoutez-moi; je serai pour vous la bonne
: émissaire, je viens me charger de tous vos péchés, mais
: confessez-vous tout à l'heure, et tremblez de perdre le seul
: moment que la grace vous laisse encore Mr. Le Vieux malade
était de bonne humeur, il l'écouta avec la plus grande
modération et lui demanda de quelle part il venait — de quelle
: part? — de la part de Dieu même. — eh bien, mr. l'abbé
: vos lettres de créance?

. une question

une question si embarrassante & si naturelle la confondit tellement que Voltaire en eut pitié ; il la tira à son aise, lui parla avec beaucoup de douceur, & la renvoya en l'assurant qu'il ne se sentait aucun éloignement pour la confession, mais qu'il choisirait un moment plus propice pour s'y préparer ; ce qu'il y a de certain, c'est que son premier mot lors qu'il fut privé de nouveau d'un ressentiment de sang, fut qu'on allât chercher le prêtre sur la champ, je ne veux pas qu'on me dise à la voirie ce qui n'est pas moins sur, c'est qu'il fut confessé avec beaucoup de patience & dans toutes les formes, au père Gautier, chapelain des incurables, que cette scène édifiante s'est passée dans le boudoir même de mr. de Villette qu'il a promis à ce bon père tout ce qu'il a voulu, excepté le désaveu public de ses ouvrages.

F. Le Kain, je veux dire le fameux Roscius, était fort bien vu dans les sociétés & ne perdait jamais de vue les convenances, il y réunissait avec beaucoup d'attention & la modestie convenable à son état, & cette estime de soi-même qui est la première dignité ; tout le monde sait la réponse pleine de caractère qu'il fit à un officier qui se servit devant lui de ces expressions les plus méprisantes pour comparer la fortune d'un comédien à celle d'un militaire réduit après de longs services à vivre d'une chétive pension. eh ! comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que vous croyez avoir de me parler ainsi.

I - l est doux de mourir pour son roi, sa patrie
S - onge que c'est le vœu de tous les Bordelais ?
M - ais pourquoi tant de gens entourent ce palais !
A - urions-nous le bonheur de voir cette mortelle ?
R - ejouissons-nous tous, oui, mes amis, c'est elle ?
I - l n'est rien de plus vrai, la fille de Louis
E - st au milieu de nous plus belle que le lys.
H - remblez en la voyant, ô vous que tout abhore
H - ommes vils & cruels, s'il en existe encore !
E - loignez. vous d'ici pour ne plus vous montrer
R - espectez les beaux ieux que vous fites pleurer
E - touffés de remords, faites que votre crime
S - engloutisse avec vous dans le fond de l'abime.
E - panche ta douleur, ô divine beauté !
C - alme dans notre sein ton esprit agité
H - eureux si notre amour a pour toi quelques charmes
A - prés de longs soupirs, nous n'aurons plus d'allarmes
R - especiant tes vertus, tes graces, ta candeur,
L - e ciel de tes sujets sera le protecteur
O - ui, tu régnes sur nous vertueuse Princesse
H - on esprit, ta grandeur, ta bonté, ta sagesse

I - Out nous assure enfin que nous serons heureux
E - t qu'un Dieu bienfaisant, vient de combler nos vœux ?

out

314.

acrostiche à l'honneur de LL. AA. monseigneur le Duc & madame la Duchesse d'Angoulême, par Verdier grenadier de la garde nationale bordelaise

Le ciel comble nos vœux dans ce jour d'alégresse
Oublions nos malheurs, calmons notre tristesse
Un ange protecteur daigne nous visiter
Il ne vient parmi nous que pour nous consoler
Sa présence, à nos cœurs vient porter le délire
Son aimable aspect, tout français doit sourire.
Né pour nous gouverner, ô Prince généreux
Tu veilleras sur nous, & nous rendras heureux
Oui, d'un bonheur certain, nous avons l'assurance
Il n'est que les bourbons pour gouverner la France
Nos malheurs sont finis, un roi consolateur
Efface tous nos maux, calme notre douleur.
Daigne lui témoigner l'excès de notre ivresse
Apprends-lui que Bordeaux le chérira sans cesse
Répète lui souvent que notre amour pour lui
Tiendra jusqu'au tombeau tel qu'il est aujourd'hui
Ouvre lui notre cœur, notre bien, notre vie

Vive le Roi.

Lorsque le Jeune Vestris débuta, son père le Dieu de la danse, vêtu du plus riche & du plus sévère costume de Cour, l'épée à côté, le chapeau sous le bras, se présenta avec son fils sur le bord de la scène & après avoir adressé au parterre des paroles pleines de dignité sur la sublimité de son art, & les nobles espérances que donnait l'auguste héritier de son nom; il se tourna d'un air imposant vers le Jeune candidat, & lui dit:

: Allons, mon fils, montrez votre talent au public,
: votre père vous regarde!

Lorsque ce Jeune Vestris à la suite d'une rixe avec le sieur Vimes régisseur de l'opéra, reçut l'ordre de se rendre au fort l'Evêque, rien de plus touchant, de plus pathétique que les adieux du père & du fils.

, Allez, lui dit, le Dieu de la danse, au milieu des foyers
, allez, mon fils, voilà le plus beau jour de votre vie;
, prenez mon carrosse, & demandez l'appartement de
, mon ami le roi de Pologne; je payerai tout.

Epigrame sur de la harpe par le président de Rosset

Si vous voulez faire bientôt
une fortune immense & pourtant légitime
il vous faut acheter.... cithare ce qu'il vaut
& le vendre ce qu'il s'estime.

une des meilleures réponses à faire aux paradoxes de Jn. Jaq.s Rousseau sur l'abus des Sciences, ce serait peut-être l'exemple touchant de ces hommes de bien qui ont cultivé leur esprit & leur raison avec beaucoup de soins, sans altérer en aucune manière la simplicité de leur vie & de leurs mœurs. il est malheureux que ces exemples aient été infiniment rares. nous avons vu peu de phénomènes dans ce genre aussi intéressants que celui qui vient de paraître un moment sur notre horizon littéraire. c'est un Vigneron de Montreau, près de Fontainebleau, dont le hasard a procuré la connaissance à m.r Senac de Meilhan, intendant de Valenciennes, lequel la recommanda à m.r le maréchal de Noailles, qui la renvoya avec la lettre suivante à m.r marmontel.

: m.r le m.al de Noailles a l'honneur de faire bien des compliments à m.r de marmontel, et la prie d'accueillir favorablement celui qui lui remettra cette lettre; c'est un simple Vigneron qui est né avec beaucoup d'esprit & qui la cultivé par la lecture des meilleurs auteurs: c'est l'homme de la nature & il sera intéressant pour m.r de marmontel de voir jusqu'où peut s'élever l'esprit naturel sans aucune éducation, en consultant ses sentimens sur beaucoup. le bonhomme arrivé à Paris par hazard, désire ardemment de voir & d'entretenir l'auteur de Belisaire; cet ouvrage lui a fait la plus

" grande impression, & il dit que mr. de marmontel
" n'a fait que développer ses idées. mr. le marechal de
" Noailles sera très aise de savoir le Jugement qu'il
" en aura porté. il le prévient que Pope est sa
" lecture favorite, & qu'il est fort instruit de
" l'histoire romaine & de l'histoire de France.

Le nouveau Socrate rustique est un Vieillard d'une petite taille, mais dont le maintien ferme & modeste annonce encore beaucoup de force & de vigueur. l'âge a blanchi sa tête, mais n'a point éteint le feu de ses ieux, tous ses traits expriment la candeur, la paix & la sérénité de son âme. Voici le recit simple & fidéle des deux conversations qu'on eut avec lui chez mr. marmontel.

" Dans la premiere visite du Vigneron on lui demanda quelles avaient été ses lectures? Plutarque, Montaigne, Pope & qques livres d'histoire, parmi lesquels il fait un cas particulier de Salluste. il nomma aussi Belisaire, & dit que ce livre était selon son cœur — s'il avait lu Voltaire? Oui j'en ai lu le bon; mais, monsieur, comment on abuse d'un si grand talent? — s'il avait des livres? — Je n'en ai point, mais on m'en prête qque fois... il tira de sa poche l'Essai sur l'homme: ce livre était usé à force d'avoir été lu — Voilà, dit-il, où j'ai pris le peu d'esprit que j'ai.

= invité à diner pour le lendemain; il se rendit à l'invitation. à table il fut sobre & gai, très reservé, mais à son aise, ne parlant jamais qu'à propos. on lui demanda quel âge il avait? soixante dix-neuf ans — s'il avait des enfans? j'en ai sept — s'il les avait instruits? Qu'il avait essayé de les instruire, mais qu'ils n'avaient pas répondu à ses soins, qu'un seul avait un peu mieux reussi — s'il était à son aise? — Qu'il vivait du travail de ses mains? (ses mains en effet portaient l'empreinte d'un travail assidu & pénible) — si sa femme avait pris le même gout que lui pour la lecture? — non, ma femme n'est instruite que des choses du ménage, & j'en suis bien aise. les femmes ne sont pas faites pour être savantes, à moins qu'elles n'aient un esprit supérieur, ce qui est fort rare. la science les accable & leur ôte le bon sens — comment il avait été connu de m.r le maal de Noailles? — Qu'il n'avait pas l'honneur d'en être connu personnellement, mais que m.r Senac de Meilhan avait eu la bonté de le recommander à lui — comment il était connu de m.r Senac? — Qu'il était allé à sa maison de campagne parler à un paysan; que le hasard lui avait fait rencontrer le maître de la maison, & qu'aïant eu l'honneur de causer avec lui, m.r Senac l'avait engagé à diner à l'office & lui avait fait donner après diner un bon habit & du linge. Quand je me vis dépouillé par ses gens,

me voilà, dis-je, au milieu de corsaires d'une nouvelle espece. — Vous avez accepté sans peine les habits que mr. de Meilhan vous faisait donner? — oui, monsieur, l'orgueil est supportable dans les riches, mais dans un pauvre il serait monstrueux. J'ai reçu avec plaisir le bienfait de mr. de Meilhan. il y avait une noce dans le chateau, & l'on me fit ouvrir le bal avec madame. — Ce qui l'avait amené à Paris? — J'y suis venu vendre qques effets de la succession d'un homme qui m'a nommé en mourant son executeur testamentaire — S'il y ferait qque séjour? — où il logeait? — chez mr. de Meilhan — Si on lui avait fait voir le spectacle? Qu'on l'avait envoyé une fois à la comédie; qu'il avait vu l'amphitrion — S'il y avait eu du plaisir? — Qu'un roi fait C... par un Dieu n'était pas qque chose de fort intéressant. — Comme il s'était un peu assoupi à table, on le mena dans un cabinet où il y avait une chaise longue, & on l'invita à faire la méridienne. il se coucha, mais un quart d'heure après il vint rejoindre la compagnie. On lui demanda le quel des grands hommes de l'antiquité, il estimait le plus? — Scipion. — & Pompée? — il ne sut jamais se décider. s'il y avait beaucoup de gens indécis à ce point, ils feraient le malheur du genre humain —

: & d'auguste,

Quien pensez-vous? il répondit sur le champ par cette Strophe de J.B. Rousseau.

" en vain le destructeur rapide
" de marc-antoine & de Lépide
" remplissait l'univers d'horreurs;
" il n'eut point en le nom d'auguste
" sans le courage heureux & juste
" qui fit oublier ses fureurs

& de nos rois lequel préférez-vous? Louis XII. car il était bon & c'était par sa raison qu'on l'a nommé, le Pere du peuple. — & Henri 4.? — Henri 4. fut un grand guerrier, & si on ne l'avait pas tué, il aurait peut-être fait un grand homme. — & Louis 14. — Vous connaissez les paroles mémorables qu'il adressa en mourant à son successeur encore enfant. — & Louis 15.? — ah! ne parlons pas de cela. — Vous aimez beaucoup Bélisaire? — oui beaucoup. — et ce que vous pensez comme lui? — il a développé mes idées. — Vous croyez donc que Titus, Trajan, les antonins sont dans le ciel? — où voulez-vous qu'ils soient? ils ont fait tant de bien au monde! — Quoi! marc-aurele n'est pas en enfer? — le bon marc-aurele en enfer! il couvercerait tous les diables. — mais la religion vous ordonne de croire que tous ces gens là sont damnés. — non, monsieur, la religion ne l'ordonne pas — ne savez vous pas qu'on a condamné les sentiments de Bélisaire? on a eu tort — a-t-on besoin de damner tant de

monde? Si on met en enfer si bonne compagnie, on donnera envie d'y aller. — Vous croyez donc aussi que les turcs, les chinois, s'ils sont de bien seront sauvés? — eh! pourquoi non? J'aime mieux les honnêtes gens de ces pays que les fripons d'ici. — Vous, avec ces sentiments, croyez vous aller en paradis? — ah! monsieur (en levant au ciel les mains & les yeux mouillés de larmes), vous auriez bien de la peine à me persuader que je n'irai pas en paradis; c'est là mon heritage. — Vous pensez donc que dieu ne demande qu'à vous sauver? — c'est pour cela qu'il m'a mis au monde. — Vous le croyez bien bon? s'il n'était pas bon, il n'existerait pas; il est la bonté par essence: regardez ses ouvrages! — Vous n'avez donc pas peur de la mort? — non, monsieur, je l'attends sans trouble & sans crainte.

= avez-vous de la dévotion à la sainte vierge, & l'invoquez-vous dans vos prières? — oui, monsieur, les femmes sont si puissantes dans le ciel comme sur la terre, surtout lorsqu'elles sont belles! — Vous la croyez donc mère de dieu? Je ne me permets jamais d'examiner ces questions — il me paraît que vous aimez les femmes: elles sont le chef-d'œuvre de la main de dieu: il aurait fait inutilement tout le reste, s'il n'avait pas créé la femme, son ouvrage serait imparfait. — Que pensez-vous des athées? ce sont des fous. — Cependant plutarque

= montaigne

Montaigne que vous aimez tant.... ils n'ont pas été jusque-là — vous distingue-t-on dans votre petite ville? fort peu, monsieur, & comment vivez-vous avec les autres vignerons? — assez bien. instruit comme vous l'êtes, vous ne devez pas vous plaire à causer avec eux qui ne vous entendent pas? pardonnez-moi; je ne leur parle pas de mes lectures, je leur parle bon sens & raison, ils entendent fort bien cela! — & votre curé qu'en pensez-vous? c'est un homme de bien, ce n'est pas un génie.

= un de nos bons poëtes, mr. Roucher était présent & on l'engagea à lui dire des vers; ceux qu'il récita faisaient la peinture de la condition des laboureurs, le vigneron les écouta avec une grande admiration, & deux ruisseaux de larmes coulaient de ses ieux pendant cette lecture. Quand elle fut finie, on lui dit: voilà de beaux vers. il répondit, monsieur, vous les appelez beaux, moi je les appele sublimes.

= Comme cette conversation fut répétée par ceux qui l'avaient entendue, on voulut voir le vigneron, on le désirait dans le monde. mr. de meilhan a prévenu les suites de cet empressement: il lui donna un contrat sur la ville de 150. livres de rente, & le renvoya à montereau cultiver sa vigne & finir en paix ses vieux jours.

= Il n'y a, ce me semble, pour une nation, que trois chemins vers la richesse. Le premier est par la guerre, comme fit le peuple romain; le second par le commerce, qui généralement est trompeur; le troisième par l'agriculture, où l'homme, par un miracle continuel que la main de Dieu opère en sa faveur, reçoit les productions réelles de la semence qu'il a déposée dans la terre comme une récompense de sa vie innocente et de son industrie vertueuse.

= On demandait à Voltaire s'il ne s'occuperait par un jour d'un commentaire sur les œuvres de Racine de même qu'il en avait fait un sur Corneille; il répondit qu'il suffirait pour cela d'écrire deux mots au bas de toutes les pages de Racine

= Parfait, inimitable :

= Voltaire voulait encore dans ses derniers jours faire revivre dans notre langue d'anciennes expressions et en créer de nouvelles, fit à cet égard à l'académie les observations les plus fines et les plus ingénieuses, et disait l'autre jour dans une société que notre langue était une grande dame, qui plus elle est dans l'indigence plus elle semble dédaigner les secours dont elle a besoin

La priere en monosyllabes par le Ch.er de la Tremblaye

— O toi, qui, tel que le Dieu que nous a peint le plus grand des Grecs, ne fais qu'un pas des bords du Nil à ceux où l'on te sert sous le nom de tien; qui vois d'un coup d'œil du fond des mers au plus haut des Cieux, qui as dit au jour, sois.... & le jour fut; dans qui tout est, par qui tout se meut & tout vit; dis, ô mon Dieu! dans le grand tout où je suis, que veux-tu de ton fils? Que te doit-il? est-il vrai que le Dieu de tous les tems veut & ne veut pas? est-il vrai que je ne sais quel bout de chair te plut au tems de Sem & de Cham, & qu'un peu d'eau sur le front en tient lieu de nos jours? Ce n'est pas tout: on me dit que j'ai des yeux pour ne pas voir par mes yeux & qu'un de mes plus grands torts aux tiens est ce tact si vif & si fin, ce nœud si doux qui joint mon cœur à un cœur, & de deux n'en fait plus qu'un; on le dit, mon Dieu! mais je ne le crois pas. Quoi! tu as mis des fruits près de moi, & ces fruits ne sont pas pour moi! j'ai des goûts, j'ai des sens que je tiens de toi, je m'en sers, & c'est un tort à tes yeux! non, non, tout ment, hors mon cœur où tu vis; mes droits & ta loi y sont peints en traits de feu. J'y vois que qui craint le joug des lois & le frein des mœurs ne craint rien de toi. mais le mal? me dit-on, mais si tu fais le mal? eh bien! je ne vois pas le mal qu'un ver

tel que moi fait à Dieu; mais tout me dit que le Vrai Dieu ne hait point ou qu'il ne hait point sans fin; tout me dit qu'il n'est pas tel que le peint le Juif, un Dieu de feu, de fer & de sang. un Dieu de sang! Ô Ciel! lui à qui je dois le jour qui me luit, & la fleur qui naît sous mes pas, & le jeu si doux de mes sens, & ce cœur qui bat sous ma main & le feu qui court dans mon sang, qui vit sous les eaux, dans les airs, dans tous les corps, ce feu si vif & si pur qu'on a pris pour toi, qui n'est pas toi, mon Dieu! mais qui seul m'eut dit que tu es, & que tu es bon.

Anecdote - extrait d'une lettre de M.*** à son ami.

Bisson Chirurgien à N.... est un Citoyen aimé, aimant les hommes, exerçant sa profession avec désintéressement, aïant de la chaleur dans l'âme de la droiture dans l'esprit, & dans le discours une franchise fort voisine de l'indiscrétion. lecture faite du Systême il s'écria: « beni soit à jamais l'auteur de cet ouvrage, ce qu'il y a là dedans je le pensais, mais je ne savais pas le dire » de ce jour, il se mit à professer la doctrine hardie au chevet de ses malades, les consolant, les rassurant, leur démontrant la vanité de leur terreur. on l'écouta, il persuada, & Dieu sait combien

Combien d'ménagements de ce monde sans tambour ni trompette. Cependant le clergé se déchaine contre le singulier Convertisseur; il en appelé chez l'Evêque, il y comparait le prélat Violent de son caractere, après l'avoir dédaigneusement mesuré de la tête aux pieds, lui demande = qui il était pour oser publiquement ; prêcher contre l'existence de Dieu; qu'il eut à s'observer ; à l'avenir, sans quoi il le ferait traiter de sa maison ; dans un cachot, d'où il ne sortirait que pour aller ; sur un bucher ....."

Mirson sans se déconcerter, lui demanda froidement à son tour = qui il était, lui, pour appeler à son tribunal ; un Citoyen qui ne devait compte de ses actions qu'aux ; Loix; qu'il se manquait à lui même en excedant les ; limites de son autorité, et que s'il ne s'en rapportait ; qu'à son ressentiment, il irait de ce pas le déférer ; aux magistrats =

Le Prélat ne s'attendait pas trop à cette Verte Réplique, bien moins à celle que Mirson ajouta

" Je suis accusé, lui dit-il, et par qui, monseigneur, ?
; Par le troupeau de vos satellites, aussi dissolus que
; ignorans. Sachez qu'au moment où je vous parle
; j'en traine plusieurs, et qu'il y en a une Vingtaine
; parmi ceux qui vous entourent, que j'ai guéris
; gratuitement de ceux que vous savez. eh! commencez

" à donner des mœurs à vos prêtres dont la vie
" scandaleuse fait plus de mal à la religion que
" mes discours ; ensuite vous vous mêlerez de nos
" affaires, si vous en avez le droit.

Les deux antagonistes se sont rapprochés ; l'évêque a fait une espèce d'excuse au chirurgien, & celui-ci qui a comme vous le voyez, le secret de l'Eglise, persévère dans son étrange apostolat sans que l'autre s'en aperçoive.

Le Seigneur bienfaisant, Opéra ballet, n'offre de bon que les airs de danse qui sont très agréables & en grand nombre ; la musique n'en est pas plus charmante que les vers ne sont lyriques, mais un Opéra qui chante peu & qui danse bien, sera long-tems encore le genre qui je pense nous convient le mieux ; voici l'Epigramme dont on a gratifié l'auteur quelque impertinente & qque injuste qu'elle soit.

" Vit-on jamais Opéra si méchant ?
" musique & vers, tout en est détestable,
" disait tout haut un critique tranchant,
" mais comme en tout il faut être équitable,
" pour moi, j'y trouve un tableau très touchant,
" de beaux habits, un ballet agréable ;
" Bref, retranchez le poëme & le chant,
" on en peut faire un ouvrage passable.

— Mr. le Chevalier de Mouhy à qui nous devons une quantité de mauvais ouvrages, aussi plats que ridicules avait cependant des traits qu'il a le talent d'ennoblir très heureusement : tout Paris sait à quelles fonctions Mr. le Maal de Belle-Isle l'avait employé ; voici comment il s'exprime à ce sujet, dans une de ses préfaces

" Mr. le Maal auquel j'avais été utile autrefois,
" pour des ouvrages militaires, aïant été nommé
" ministre de la guerre, daigna s'en souvenir & me
" chargea des affaires secrètes du département,
" exigeant que je ne m'occuperais plus que de ce
" travail ..... =

il est certain que le Chr. de Mouhy s'acquittait de son emploi en citoyen, en homme d'état : il venait de découvrir un de ces sujets intéressans que le ministre l'avait chargé de lui procurer :

" ah ! Mr. le maréchal, l'heureuse découverte que je
" viens de faire ! seize ans, belle comme le jour, la
" fraicheur, l'innocence même, & ce n'est rien que tout
" cela ; elle possède une qualité bien supérieure
" encore. — ah ! qu'est ce donc ? le bonheur le
" plus rare ; oui Mr. le maréchal ; elle est sourde
" & muette ; le secret de l'état est en sureté.

— Vers envoyés à Mr. Necker au nom des Ouvriers de l'imprimerie royale.

Pour Dieu, monsieur, cessez d'écrire!
nous payons trop cher vos honneurs.
on n'est pas lassé de vous lire;
mais à la foule des lecteurs,
notre Zèle ne peut suffire:
Si vous n'avez pitié de notre triste sort,
votre immortalité nous donnera la mort.

— Maxime à retenir. par le comte Shouvalof.

Sous Louis 15. on vit l'abbé terrai
Vil scélérat, justement abhorré,
le bras armé de la toute puissance
tromper son maître & dévorer la France.
Jusques au bout d'un règne désastreux
il fut en charge & fit des malheureux
Sous Louis 16, on trouve un honnête homme
Que l'on chérit, que l'Europe renomme,
qui, sans fouler les peuples écrasés,
remplit du roi les coffres épuisés,
qui, des traitans, fuit les secours perfides,
& sans impôt sait trouver des subsides;

eh bien!

" Ah bien ! mon homme est soudain terrassé.
" l'enfer agit, l'Olympe est courroucé ;
" la Sermete se nomme encore audace.
" faites le bien, & vous serez chassé
" faites le mal, vous resterez en place.

Epitaphe d'un Perroquet.

Ci-gît Jacquot, trépassé de vieillesse
& tendrement chéri de sa douce maîtresse.
il ne parla jamais qu'après autrui,
combien de gens sont morts & meurent comme lui

Dans le tems que Mr. de Catinat faisait la guerre en Italie, un jeune officier plein de courage & de présomption vint lui demander avec beaucoup d'empressement l'honneur de servir sous lui. Catinat la refusa sur la foi d'une figure heureuse, & lui promit de l'employer, peu de jours après, il l'envoie exécuter quelques ordres à la tête d'un petit détachement. il est attaqué. à peine l'action se trouve-t-elle engagée, que le jeune homme perd la tête & s'enfuit ; sa mauvaise conduite avait eu trop de témoins pour être ignorée. Mr. Catinat en sait tous les détails & le juge seul avec moins de sévérité ; il le présente lui-même à tous les officiers de sa compagnie, & leur dit : messieurs, j'espère

prie de rendre plus de justice à votre jeune camarade ;
j'ai voulu mettre son obéissance à l'épreuve, il n'a rien
fait que par mes ordres. après l'avoir comblé de
caresses en public, j'ai fait venir en particulier et lui
représenter à quel point sa confiance se trouverait
compromise s'il ne la justifiait par incessamment par
une réparation éclatante. la jeune homme se jette
à ses genoux, il lui doit mille fois plus que la vie, il
veut d'aller au devant des plus grands dangers. le
jour même il se distingue dans une action très périlleuse
et sut depuis un des plus braves officiers de l'armée —
; il est peu de traits dans l'histoire d'un tact plus rapide
, et plus profond, peu d'exemples plus frappants de cet
, art si rare et si sublime d'élever même les âmes communes
, au dessus d'elles-mêmes, ou de leur rendre au moins
; toute l'énergie que des circonstances singulières ont
, pu leur ravir.

— On a trop répété qu'il n'appartient qu'aux républiques
de former des hommes vraiment éloquents. la France a produit
plus d'un orateur que les plus beaux siècles d'athènes et de
Rome n'eussent point désavoué. nous ne rapporterons point
ici les discours de m. de malesherbes à l'occasion du rétablissement
de l'ancienne magistrature parce qu'ils sont déjà très connus.
mais après ces modèles de l'éloquence la plus simple et la
; plus touchante

plus touchante, on pourra encore citer le discours de Mr. Dégrémesnil à la 1re assemblée du chatelet. Comme ce morceau ne sera vraisemblablement jamais imprimé, nous nous permettrons d'en conserver ici un trait qui ne paraîtra pas peut-être indigne d'être mis à côté des plus beaux endroits de Démosthènes.

= après avoir montré ce que l'amour des loix exigeait du magistrat, ce que l'amour de la paix exigeait dans les circonstances présentes & comment deux devoirs si importans pouvaient être conciliés, il adresse la parole aux pouvoirs des nouveaux officiers de juin 1771. & leur dit.

" et vous, messieurs, que la loi va bientôt associer à
" nos fonctions d'une manière irrévocable, connaissez des
" magistrats dont peut-être, sans le vouloir, vous avez prolongé
" la disgrâce. ils n'ont voulu tirer d'autre vengeance que celle
" d'assurer votre état autant qu'il dépend d'eux, & ne vous imposent
" par notre bouche d'autre condition que d'imiter au besoin
" (ce que le ciel détourne de vos têtes) leur courage, leur constance
" & de l'inspirer à vos enfans. vous le promettez vous ? parlez.
" si vous y consentez, levez vous. si vous n'y consentez pas,
" désavouez - nous donc publiquement.

dans ce moment tous les nouveaux pouvoirs se levèrent & témoignèrent par un signe d'approbation qu'ils faisaient les promesses requises par l'avocat du roi, qui reprit ainsi :

" O patrie ! reçois leur serment. O vertueux ministres
" de la loi, consignez le dans vos cœurs, qu'il y

demeure gravé en caractères ineffaçables ! Nous poursuivons cet Ouvrage de paix.

= Les nouveaux pourvus ayant reçu leurs places, mr. l'avocat du Roi a continué l'examen & la discussion des Contrats d'acquisition, Lettres de provisions & Actes de reception qui lui avaient été remis au nombre de 19.

= Le discours fini, mr. Marion, le plus ancien des nouveaux pourvus, s'est levé & adressant la parole à la Compagnie, a dit.

= Messieurs, Vous allez délibérer sur notre état = trouvez bon que nous nous retirions =

On a applaudi à cette demande & ils se sont retirés. La Compagnie a ensuite délibéré, & il a été arrêté que, ouï sur ce le gens du Roi, pour donner à Sa majesté des preuves de sa soumission respectueuse & pour concourir au rétablissement de la paix, la Compagnie se contenterait de l'engagement tacite que les nouveaux pourvus venaient de prendre, & ne les obligerait pas à demander de nouvelles provisions.

a. L'objet du théâtre anglais diffère totalement de celui du notre; tout l'effort de l'un paraît tendre à exciter les affections les plus vives; tout l'effort de l'autre à les rappeller doucement & à les tendre à leur pente naturelle. L'un ne paraît occupé qu'à renforcer le caractère & les mœurs de la nation, l'autre à les adoucir.

H136531